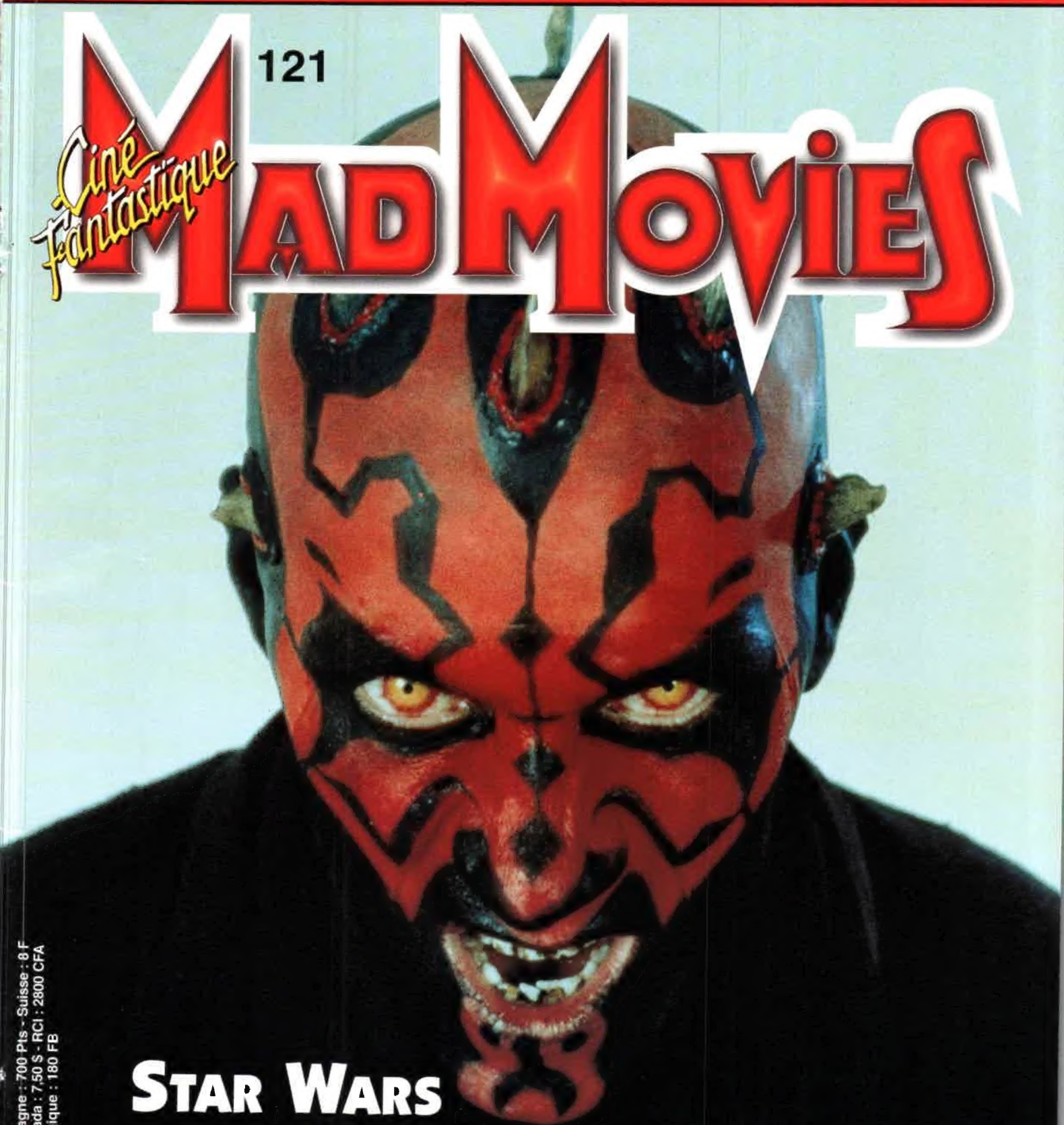
DOSSIER JAPANIMATION : PERFECT BLUE / JIN-ROH / PRINCESSE MONONOKE

121

Ciné Fantastique

# MAD MOVIES



## STAR WARS
# EPISODE 1
## LA MENACE FANTÔME
## «IL ÉTAIT UNE FOI...»

Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA
Belgique : 180 FB

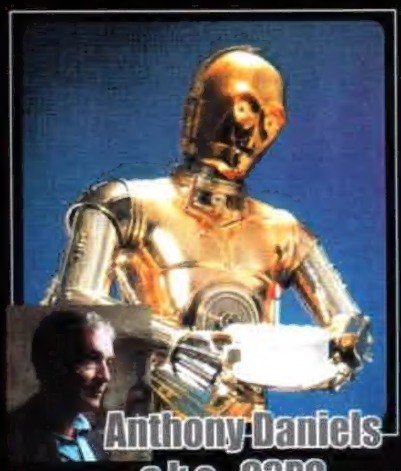
M 2016 - 121 - 25,00 F - RD

ARKHAM

présente

# COMICS SCI-FI HORROR SHOW 99

En présence de



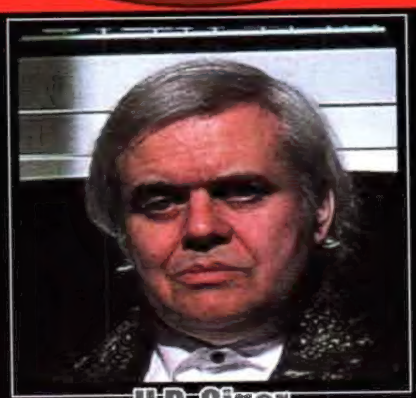
Anthony Daniels
a.k.a. C3PO

Jerome Blake
a.k.a. RUNE HAAKO

avec LUCASFILM MAGAZINE

et de

Dave Prowse
a.k.a.
Darth Vader



H.R. Giger
Créateur de "Alien" et "La Mutante"

... ET AVEC SCIENCE FICTION

Une table d'auteurs et illustrateurs de la littérature fantastique :

- Jean-Claude Dunyach
- Ayerdhal
- Stéphane Marsan
- Bernard Werber
- Stephen Baxter
- Mathieu Gaborit
- Fabrice Colin
- Pierre Pelot
- Laurent Genefort
- Laurent Kloetzer
- Philippe Caza

**Samedi & Dimanche**
**2 & 3 octobre 1999**
**Salle Wagram**
**39, Avenue de Wagram**
**M° CDG Etoile / Ternes**
**Tarif d'entrée : 75 f / journée**
**Gratuit pour les - de 10 ans accompagnés**

- Des séances de dédicace *
- Des exposants réunis autour des thèmes de la science-fiction et de l'horreur : jouets, collectors divers, fan-clubs, comics, mangas, livres, cinéma ...
- Concours de déguisements
- Rencontres
- Exposition

**L'EVENEMENT SF/HORREUR DE LA RENTREE A NE PAS MANQUER !!!**

ATTENTION : les acteurs de Star Wars font payer leurs autographes.

1er Sci-Fi & Horror Show de Paris
Pour tous renseignements → Arkham Comics Shop
15, rue Soufflot 75005 Tel : 01 40518255
Ouvert tlj 10-20.30 Dimanche 14-19

Avec MAD MOVIES

MAD MOVIES

**Rédaction, Administration**
4, rue Mansart
75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
Internet
http: //www.mad.movies.com

**Éditeur/Directeur de la publication**
Jean-Pierre Putters

**MAD MOVIES Ciné-Fantastique**
Numéro 121

**Rédacteurs en chef**
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

**Secrétaire de rédaction**
Vincent Guignebert

**Comité de rédaction**
Marcel Burel
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

**Collaboration**
Alex Benjamin
Alexis Dupont-Larvet
Marc Elmer
Frédéric Lelièvre
Alexandre Nahon
Bertrand Rougier
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

**Correspondant à Los Angeles**
Didier Allouch

**Maquette Men**
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

**Photocomposition/ Montage**
Et pis zob, hein !

**Photogravure**
Beauclair

**Impression**
SIEP

**Distribution**
N.M.P.P.

**Tirage**
80.000 exemplaires

**Dépôt légal**
Septembre 1999

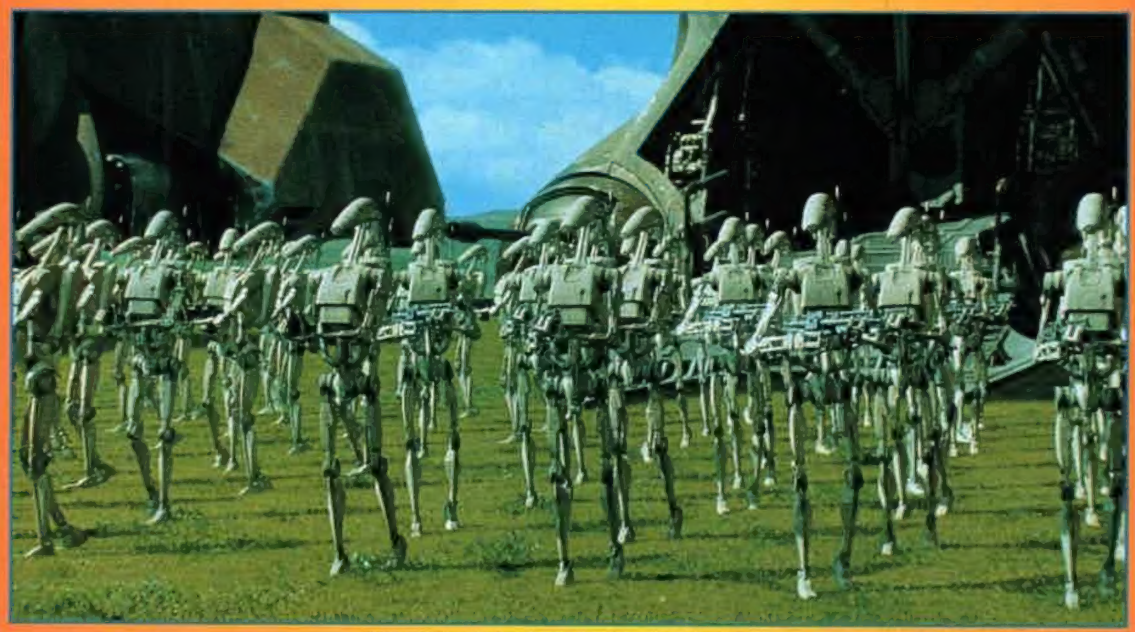
**Commission paritaire**
59956

**ISSN** : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

**Remerciements**
Fabien Baron, BCG, Sandra Boixel, Pascal Broussot, Carole Chomand, Valeria Ciezar, Nathalie Dauphin, Julien Delorgher, Marquita Doassans, Dreamland Editions, E.D. Distribution, Sylvie Forestier, François Frey, Laura Gouadain, Christophe Jouvet, Sandrine Lamantowicz, Pascal Launay, Clothilde Lécuillier, Corinne Licoppe, Bruno Maccarone, Dany Martin, Floriane Mathieu, Jean-Claude Michel, Céline Petit, Stéphanie Petit, Gilles Pollinien, Isabelle Sauvanon, Robert Schlockoff, Sabine Theillier, Béatrice Vernier, Jean-Pierre Vincent

# Sommaire



*Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme*

**4 - Notules Lunaires et Éditorial**

**8 - Dans les Griffes du Cinéphage**

**Inspecteur Gadget, La Neuvième Porte, Candyman 3** (cette fois c'est vrai !), **Le Songe d'une Nuit d'Eté, South Park, Supersens, Swamp, Singapore Sling.**

**16 - Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme**

Le film le plus attendu de tous les temps (après le remake du **Schpountz** ?) arrive pile poil pour la fin du millénaire. Événementiel jusqu'au bout ? C'est sûr, car le premier épisode de la nouvelle trilogie de George Lucas, préquelle de **La Guerre des Etoiles**, est déjà un film culte avant même d'être sorti. Pourtant, **La Menace Fantôme** n'est pas le chef-d'œuvre espéré. Loin de là...

**30 - Hantise**

L'ancien chef opérateur Jan De Bont abandonne le bus en folie de **Speed** et les tornades dévastatrices de **Twister** pour se consacrer au remake de **La Maison du Diable** de Robert Wise, un classique du genre. On n'en attendait pas grand-chose et on avait raison. A la peur viscérale de l'original se substitue un festival d'images de synthèse bien propres. Exactement le contraire de ce qu'il fallait faire !

**34 - Dossier Japanimation**

Au Japon, l'animation est représentée par trois écoles très influentes. Celle de Katsuhiro Otomo (**Akira**), celle de Mamoru Oshii (**Ghost in the Shell**) et celle de Hayao Miyazaki (**Porco Rosso**). Tour d'horizon à l'occasion des sorties de **Perfect Blue** et **Jin-Roh** et en attendant l'arrivée de **Princesse Mononoke**, le 12 janvier prochain.

**36 - Jin-Roh**

Pour avoir été animateur en chef et character designer sur **Ghost in the Shell**, Hiroyuki Okiura se voit promu réalisateur de **Jin-Roh**, une fable de science-fiction politique inspirée par «Le Petit Chaperon Rouge» où une guerre civile entre une partie de la population et le gouvernement fait rage dans un Japon imaginaire. Poétique, brillamment animé jusque dans les moindres détails, **Jin-Roh** est, au même titre que **Ghost in the Shell**, un pur bijou.

**40 - Perfect Blue**

Pas de robots géants blindés ni de monstres tentaculaires vicieux au programme de **Perfect Blue**, un thriller très Hitchcockien et empreint de références à certains classiques du genre. Rarement illustrée dans les mangas, l'histoire de **Perfect Blue** (une idole traquée par un fan possessif sombre dans la schizophrénie) séduit par sa complexité.

**44 - Princesse Mononoke**

Comme frustré d'avoir été catalogué «réalisateur de dessins animés pour enfants» avec **Nausicaä**, **Totoro** et **Porco Rosso**, Hayao Miyazaki livre avec **Princesse Mononoke** un film beaucoup plus adulte, exprimant à la fois le tragique de la destinée de l'humanité et sa propre vision de la modernité au travers des guerres insensées livrées par l'être humain contre son propre environnement. Un chef-d'œuvre qui refait l'histoire du monde !

**48 - Vidéo et Débats**

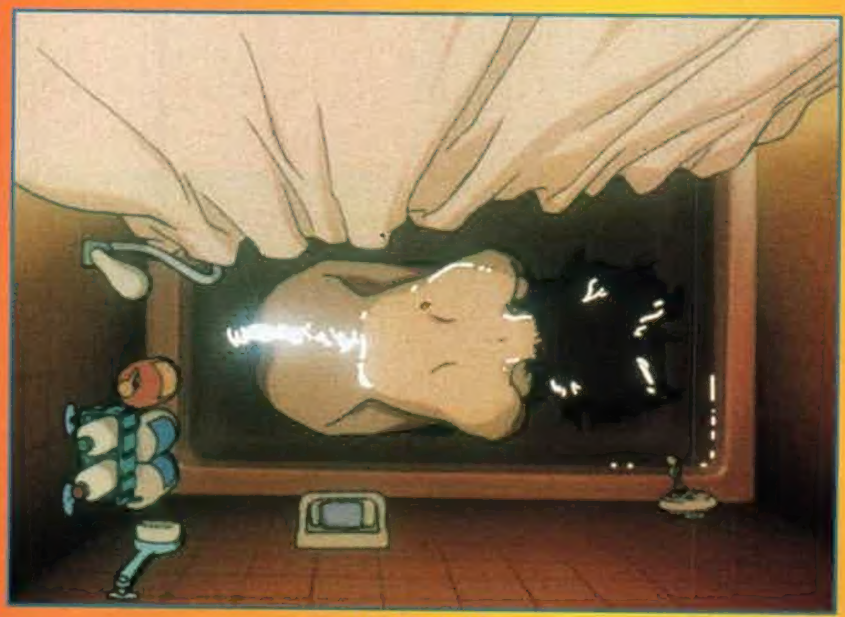
**54 - Fantastic Guide**

**60 - Jeu Vidéo**

**62 - Mad'gazine**

**63 - Rayon Laser**

**64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces**



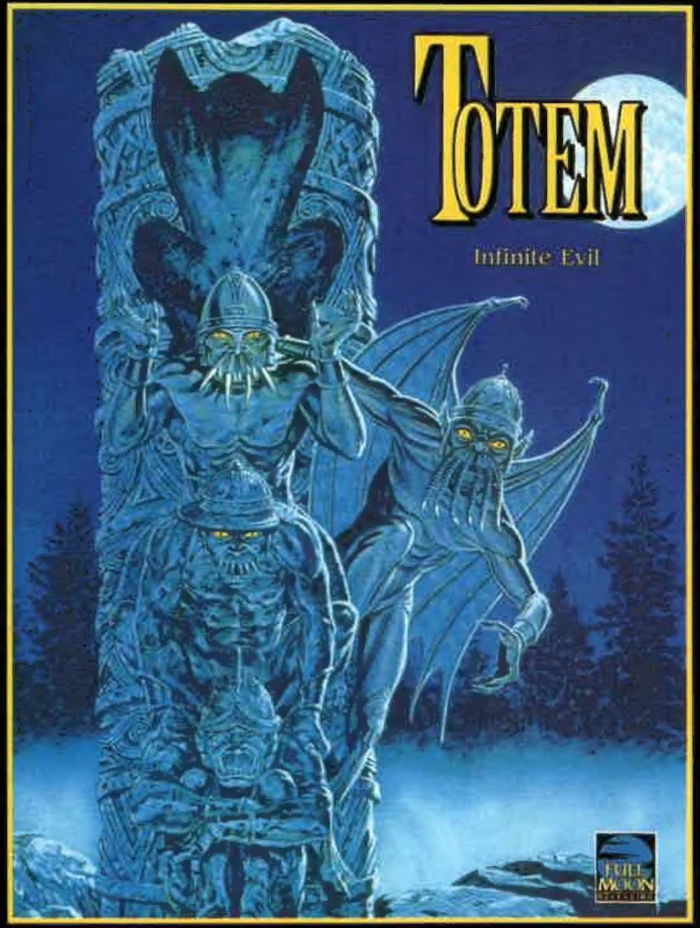
*Perfect Blue*

# NOTULES LUNAIRES

■ Le premier épisode de **Star Wars, La Menace Fantôme**, n'est pas encore sorti chez nous que déjà George Lucas commence à parler du prochain opus de la deuxième (première ?) trilogie. A l'entendre, cette seconde préquelle serait une comédie romantique et Leonardo Di Caprio semble en bonne place pour reprendre le rôle d'Anakin Skywalker (vous allez voir, à la fin, le vaisseau spatial se met à couler. Qu'est-ce qu'on est triste !). Une information confirmée par le producteur Rick McCallum.

■ Alors que *Disney* tourne actuellement **Mission To Mars**, avec Gary Sinise et Tim Robbins sous la direction de Brian De Palma, *Warner* annonce un projet similaire, sobrement intitulé **Mars**, qu'interprétera Val Kilmer, après que Ben Affleck se soit désisté, aux côtés de Carrie-Ann Moss (**Matrix**). Dans les deux cas, l'histoire reste la même - une mission spatiale sur Mars qui tourne mal - mais on préfère miser sur le *Disney* (producteur du spectaculaire **Armageddon**) que sur le *Warner* (commanditaire du très ennuyeux **Sphère**).

■ Stephen Norrington (**Blade, Death Machine**) devrait prochainement réaliser **Brother Termite** pour le compte de *Lightstorm Entertainment*, la société de James Cameron. Il s'agit d'un film de science-fiction avec des effets spéciaux qu'on annonce somptueux et dans lequel le gouvernement américain remet en cause un traité de paix signé avec une race extra-terrestre (les «Termite's Brothers» ?) après s'être rendu compte que les Aliens sont loin d'être des pacifistes. Une rumeur laisse entendre que le même Norrington pourrait ensuite tirer les ficelles de **Terminator 3**, d'après un scénario du réalisateur de **Titanic**.




■ Difficile d'imaginer un numéro de *Mad Movies* sans prendre de nouvelles de ce bon vieux Charles Band. Justement, il vient d'ajouter deux nouveaux films au catalogue de sa société *Full Moon*. Deux nanars de plus dont il confie la réalisation à son ancien poulain David deCoteau (**Creepozoids**), dissimulé cette fois sous le pseudonyme de Richard Chasen. Avec une poignée de dollars en poche et quelques illustres inconnus devant la caméra, il boucle **Zombie Queen**, une histoire d'étudiants enlevés dans les couloirs de leur fac et transformés en poupées vaudou par la comptable de l'établissement, une adepte des sciences occultes résolue à réveiller l'armée des morts. Le genre **Evil Dead** à la fac ! Dans la foulée, il enchaîne sur **Totem** où six adolescents se réveillent dans un cimetière abandonné et découvrent un totem orné de trois créatures, les Maîtres de la Mort. Rapidement, la bande de jeunes comprend qu'ils ont été choisis pour être les acteurs d'un rituel satanique visant à ramener les monstres à la vie : trois d'entre eux sont destinés à assassiner les trois autres... Deux authentiques séries Z qui ne brillent ni par l'originalité de leur sujet ni par des effets spéciaux trop sophistiqués.

# EDITORIAL

En ce cinquième dimanche après l'Apocalypse, l'obligation de sortir un numéro de rentrée (!) nous tombe sur le paletot telle une station Mir sur le citoyen superstitieux. Ils sont durs, avouez-le, nous on n'avait carrément pas prévu de n° 121. Du coup, rien que l'idée d'avoir à rédiger un édito me renvoie l'image du vide intersidéral. Bon, évidemment, dans un numéro de rentrée il est plutôt d'usage de parler de la rentrée. Cela s'appelle un stéréotype et sans stéréotypes point de journalisme possible. Ainsi, en fin d'année l'éditorialiste conscient de sa mission brosse à la fois un bilan et le lecteur dans le sens du poil (souvent positif, le bilan). Vers la fin juin, il fixe la belle bleue et nous promet d'heureuses vacances, mais en faisant bien attention sur les routes, surtout, hein ! Tous les mille ans, il nous affirme qu'une nouvelle page se tourne et, dans la plupart des revues concurrentes, il souhaite généralement une «bonne lecture à tous». Ça ne peut pas faire de mal, c'est toujours une ligne de moins à écrire, ça ne compromet personne, ça conclut solide, et, au moins, le lecteur pusillanime sait ce qu'il lui reste à faire. Outre une actualité florissante dans les salles de cinéma, la rentrée ça se passe aussi à la télévision et chacun de se poser aussitôt les questions essentielles. Maïté présentera-t-elle la météo sur **Canal** ? Comment va s'en tirer Nagui à *Nulle Part Ailleurs* ? (pas si mal, je trouve. Quoique, pour les Robins des Bois ça prendra plus de temps !), Lagaf' réussira-t-il à faire encore plus crétin dans son *Bigdil* nouvelle formule (la réponse est oui, mais ça ne compte pas, c'était vraiment trop facile...) et toutes ces choses rafraîchissantes, dont la maîtrise de l'orthographe au même *Canal +* en ce jour de rentrée télévisuelle, avec ce splendide *«Vous êtes intéressés par ce qui se passe dans les milieux «carcéral», alors écrivez-nous pour notre émission..., etc.»*. Evidemment, tout le monde ne peut pas devenir journaliste à *Mad Movies* (où l'on sait maîtriser le pluriel des mots en «al» et pas mal d'autres trucs tout aussi passionnants), mais quand même...

A *Mad Movies*, justement, où chacun se prépare à la déferlante **Star Wars** et où se confirme une règle jusqu'ici informulée tendant à établir que la valeur d'une œuvre se mesure exactement à l'aune de votre état d'esprit au moment où vous allez l'aborder. J'explique. Premier cas : influence par la ferveur des fans, l'omniprésence du merchandising, la vaste couverture médiatique, le prestige de la trilogie encore intact après vingt ans passés, l'attente rendue insupportable et surtout l'avis favorable des promoteurs, lesquels confirment généralement l'excellence de leurs produits, le spectateur sort souvent déçu de la projection et lâche *ex abrupto* la sentence qui tue : *«putain, c'est nul !»*. Dans le seizième, traduisez par *«saperlipopette, c'est vachement surfait !»*.

Second cas : saturé d'a priori négatifs dus à une presse critique incendiaire, l'avis d'un copain internaute ayant visionné une demi-heure du film sur le Net (nettement déçu, donc !), et accessoirement échaudé par la lecture en caractères inversés des propos vitupérants de notre Alex Benjamin, le spectateur désabusé s'attend à une daube pas possible et ressort globalement satisfait, trouvant même le résultat *«bien supérieur à ce qu'il en attendait»*.

Ainsi, avant de pénétrer dans la salle au jour ultime du 13 octobre, exercez-vous à faire le vide total dans la tête (bon, Lagaf', n'exagérez pas quand même...), essayez de ne pas vous fier aux critiques, demeurez insensibles aux apriorismes, restez zen. Et même, tiens, ne lisez pas *Mad Movies*. Ah non, c'est peut-être un peu trop cruel, essayons de rester humains !

**Jean-Pierre PUTTERS**

# AMERICAN PSYCHO

Les amateurs de littérature américaine contemporaine peuvent se réjouir. **American Psycho** «le film» n'est plus une rumeur mais une réalité. Malgré les nombreux problèmes qui ont sans cesse retardé son tournage, l'adaptation du roman controversé de Bret Easton Ellis prend enfin forme. Après que David Cronenberg et Oliver Stone se soient intéressés au projet, c'est finalement Mary Harron, réalisatrice peu inspirée de **I Shot Andy Warhol**, qui s'y est collée. Les premières prises de vues se sont déroulées en février dernier dans la ville de Toronto malgré les nombreuses protestations des citadins. Il faut dire que quelques mois auparavant, un détraqué inspiré par le récit a fait plusieurs victimes dans la ville, déclenchant une véritable polémique autour du film. Pourquoi ? Tout simplement parce que son personnage principal, Patrick Bateman, est un beau gosse intelligent et bien élevé, un yuppie qui a fait fortune à Wall Street et à qui on donnerait le bon dieu sans confession. Pourtant, le soir, pour évacuer le stress accumulé par une rude journée de travail, Bateman se transforme en serial killer, en monstre sanguinaire sans état d'âme qui fait subir les pires supplices à ses victimes. Des scènes graphiques, décrites en détail dans le récit, bien entendu aseptisées pour la version cinéma. Une des seules différences majeures avec le roman, dont le film se veut une adaptation fidèle. Si Leonardo DiCaprio a longtemps été attaché au projet, c'est finalement Christian Bale (**Velvet Goldmine**) qui prend les traits de Patrick Bateman, entouré de Jared Leto (**La Ligne Rouge**) dans le rôle du tueur concurrent, de Willem Dafoe dans la peau du flic chargé de l'enquête et de Reese Witherspoon (**Sexe Intentions**) parfaite en jolie victime. De quoi donner envie de découvrir cet **American Psycho**, à sortir chez nous dans le courant du premier semestre 2000.

*Christian Bale. Encore un Bateman à la double personnalité.*

■ Après **Inspecteur Gadget**, *Disney* remake une autre série des années 70, live celle-ci, puisqu'il s'agit de ***My Favorite Martian***, qui hantait le petit écran américain à la même époque que ***Ma Sorcière Bien Aimée***. Fidèle à la série, **My Favorite Martian** - le film, suit les aventures de Martin, un extraterrestre spécialiste de la gaffe qui s'écrase accidentellement sur Terre. Tim O'Hara, producteur du journal télévisé, et remercié par sa chaîne, assiste au crash de la navette spatiale et contraint Martin à revêtir forme humaine avant de le ramener chez lui, persuadé de tenir là un scoop pour récupérer sa place. Mais il doit alors faire face à un cruel dilemme : vendre son histoire aux networks ou bien aider Martin à retourner sur sa planète. Réalisé par Donald Petrie, **My Favorite Martian** compte un bestiaire impressionnant de créatures infographiques, à l'image de **Men in Black**, et est interprété par Christopher Lloyd (le savant fou des **Retour Vers le Futur**), Jeff Daniels, Elizabeth Hurley et Daryl Hannah. Un beau casting pour ce croisement entre la série *Alf* et **J'ai Epousé une Extra-Terrestre.** Sortie chez nous le 15 décembre prochain.

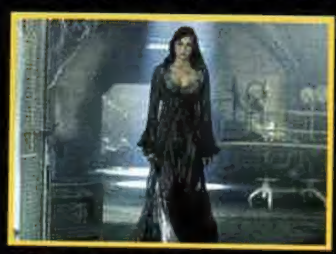
***My Favourite Martian**. Le délit de faciès dans toute son horreur...*

■ Même si sa sortie n'est prévue que pour l'été prochain aux Etats-Unis, **Titan A.E.** (ex-**Planet Ice**), le nouveau projet de Don Bluth (**Fievel, Le Petit Dinosaure dans la Vallée aux Merveilles**), est précédé d'une solide réputation et fait déjà beaucoup parler de lui. Il faut dire que, parallèlement à la sortie de **La Menace Fantôme**, la *Fox* a diffusé un court teaser de 30 secondes permettant d'entrevoir le soin particulier apporté à l'animation et aux décors, générés par ordinateur. **Titan A.E.** se déroule dans le futur, après la destruction de la Terre par une offensive extraterrestre, où un jeune orphelin se trouve enrôlé dans une aventure qui l'emmène au fin fond d'une galaxie inconnue peuplée de créatures hostiles dans le but de trouver une nouvelle planète abritant les rescapés de la race humaine. Matt Damon, Drew Barrymore, Bill Pullman, Nathan Lane, Hank Azaria et Lena Olin ont déjà été retenus pour prêter leur voix aux personnages de ce **Titan A.E.** ressemblant fort au **Capitaine Flam** de l'an 2000 !

***Titan A.E.**, ça délire grave et ça bastonne à donf' !*

■ Comme pour profiter du regain d'intérêt pour les maisons hantées, suite aux sorties prochaines de **Hantise** et de **House on Haunted Hill**, des producteurs anglais s'essayent au genre avec **Lighthouse** d'un certain Simon Hunter. Pas de vieille bicoque possédée par le diable au programme, mais un phare qui renferme l'esprit torturé d'un marin décédé dans d'étranges circonstances. Lorsque le bateau Hyperion s'échoue sur l'île de Gehenna Rocks, ses passagers, principalement des scientifiques et des prisonniers, se réfugient dans le phare sans se douter que le lieu maudit va réveiller leurs pires angoisses et les pousser à s'entretuer. Pour s'en sortir, ils devront percer le mystère de la mort du marin afin que celui-ci puisse reposer en paix. Un sujet proche de **The Phantom Light** réalisé par le Britannique Michael Powell en 1935.

■ Librement inspiré du roman *The Haunting of Hill House*, le même qui avait donné naissance à **La Maison du Diable** de Robert Wise (et donc au **Hantise** de Jan de Bont), **House on Haunted Hill** est le remake de **La Nuit de tous les Mystères**, que William Castle réalisa en 1958. Remarqué dans **Elizabeth** et **Shakespeare in Love**, Geoffrey Rush remplace Vincent Price dans le rôle du millionnaire Steven Price, un excentrique qui organise une soirée d'anniversaire pour sa femme Evelyn (Famke Janssen) et propose à ses cinq invités la somme d'un million de dollars s'ils passent la nuit barricadés dans sa nouvelle demeure, un ancien institut psychiatrique transformé en musée des horreurs. Les cinq invités, à savoir la secrétaire Sara Wolfe, le mystérieux Dr Blackburn, la journaliste Melissa Marr, le coursier Eddie Moses et Mr Watson-Pritchett, le fils du précédent propriétaire, relèvent le défi, mais lorsque les premiers événements bizarres se produisent et qu'un des invités disparaît, Price commence à croire que sa maison est peut-être réellement hantée. Produit par *Dark Castle Entertainment*, une compagnie fondée par Joel Silver et Robert Zemeckis, **House on Haunted Hill** est réalisé par le revenant (c'est le cas de le dire) William Malone (**Creature**, un sous-**Alien** soporifique, quelques épisodes des ***Contes de la Crypte***) et sortira en France en février prochain.



*Famke Janssen dans une nouvelle «Maison du diable»...*

# FLASHES

● *Paramount* vient d'annoncer la mise en chantier du nouveau **Star Trek**, le dixième de la série, qui devrait connaître de nombreux changements au niveau de son équipage. On murmure déjà que Patrick Stewart, le Capitaine Picard en personne, a été remercié parce qu'il demandait un salaire trop important (les rumeurs prétendant qu'un capitaine Findus viendrait prendre sa place a laissé froid les nombreux fans). Tout comme Brent Spiner, l'androïde Data, qui ne sera pas de la partie. Il faut donc s'attendre à retrouver la bande de la série **Star Trek : Voyager**, troisième déclinaison de la série, sur grand écran. Vers de meilleures aventures...

● Suite au succès assez monstrueux de **La Momie** à travers le monde, *Universal* annonce d'ores et déjà une séquelle. Parallèlement, le studio pense ressusciter quelques autres créatures de leur bestiaire légendaire. A commencer par **La Fiancée de Frankenstein**, sur un script de la romancière Anne Rice. Ou encore **La Créature du Lac Noir**, que pourrait réaliser Stephen Sommers d'après un scénario qui combinerait les trois premiers films en une seule aventure, lorsque des scientifiques s'en vont dans la jungle capturer le monstre amphibien à des fins militaires. A suivre...

● Le même Stephen Sommers, réalisateur triomphant de **La Momie**, est actuellement sur les rangs pour diriger le troisième **Jurassic Park**, face à l'ancien chef opérateur Jan de Bont.

● Après le film de Paul Verhoeven, le roman de Robert Heinlein va connaître une nouvelle adaptation puisque **Starship Troopers** fera l'objet d'une série télé sous forme d'épisodes de 30 minutes entièrement réalisés en 3-D.

● Catherine Zeta-Jones a été choisie pour reprendre le rôle d'Ursula Andress dans un remake du film d'anticipation italien **La Dixième Victime**, qui décrit un monde totalitaire dans lequel des chasses à l'homme meurtrières sont organisées par le gouvernement pour satisfaire la soif de violence de la population. C'est Lee Tamahori (**L'Ame des Guerriers**) qui tient la caméra.

● En attendant d'obtenir le feu vert pour **Urban Legend 2**, Jamie Blanks réalisera **Munchies**, une comédie horrifique où des étudiants anorexiques deviennent cannibales après avoir suivi une thérapie spéciale dans un établissement des plus louches. Il s'agira de ne pas le confondre avec la série des **Munchie**, de Jim Wynorski, ni avec le **Munchies** de Bettina Hirsch, une imitation des fameux **Gremlins**.

● Joe Dante accumule actuellement les projets. Il y a d'abord **The Sixth Day**, dans lequel un pilote d'hélicoptère se rend compte que sa vie est gérée par son propre clone. Puis suivra **Really Scary**, une anthologie de sketches d'horreur qu'il dirigera en collaboration avec son vieux partenaire et ami John Landis.

● Après avoir mis la dernière touche à **Toy Story 2**, qui sort chez nous en février prochain, les responsables de *Pixar* s'atteleront à **Monsters Inc**, narrant les aventures d'un gamin pénétrant dans un monde imaginaire peuplé de monstres en tous genres.

● La société *Morgan Creek* développe actuellement deux nouveaux projets autour du film **L'Exorciste** : une préquelle et un pilote pour une éventuelle série télé. La préquelle se concentrera sur le personnage du Père Merrin (interprété par Max Von Sydow dans l'original) et sa première rencontre avec le Diable. Quant à la série, elle suivra les tribulations d'un prêtre qui, chaque semaine, se retrouve en cruel équilibre entre le Bien et le Mal. Faut le vouloir !

● Steven Spielberg réalise actuellement **Minority Report**, dans lequel Tom Cruise est un agent assermenté par le gouvernement pour la prévention contre le crime. Avec ses agents spéciaux, ils neutralisent les meurtriers avant même qu'ils soient passés à l'acte. Ou presque...

● Alors qu'on parlait de Robin Williams, c'est finalement Jim Carrey qui reprendra le rôle de Vincent Price dans le remake de **Théâtre de Sang**, entouré de Bette Midler, Christopher Walken et Danny de Vito. Situé dans le Los Angeles contemporain, cette histoire qui montre la cruelle vengeance d'un acteur de théâtre envers les critiques qui l'ont descendu sera réalisée par Chris Columbus (**Mrs Doubtfire**).

● *Le Masque de la Mort Rouge*, une nouvelle d'Edgar Allan Poe brillamment adaptée en 1964 par Roger Corman, devrait connaître une nouvelle version signée Alex Proyas (**The Crow**, **Dark City**), actuellement en développement chez *Fox*. C'est Julie Corman, la fille de Roger, qui est chargée de la production.

● Au rayon des séquelles, on annonce un **Leprechaun 5**, titré **Leprechaun in the Hood**, qui transposera les aventures du lutin meurtrier à la sauce rap, avec Ice-T dans un rôle secondaire... Le producteur Paul Freeman vient de donner le feu vert pour un huitième **Halloween**, **H2K : Evil Never Dies**... Le scénariste Don Mancini réalise actuellement **Seed of Chucky**, toujours avec Brad Dourif et Jennifer Tilly... Et, dans un registre plus intéressant, le scénario d'**Alien 5** vient d'être approuvé par ses producteurs. Titré **Alien Genesis**, ce nouvel épisode dévoilera la véritable nature des aliens et pourrait être réalisé par Stephen Sommers, décidément l'homme du moment.

*Sigourney Weaver, Tim Allen, Alan Rickman et Tony Shalhoub.* ***Galaxy Quest.***

■ A l'image de **Free Enterprise**, une parodie dans laquelle William Shatner ironise sur trente ans de bons et loyaux services sous les traits du Capitaine Kirk, commander de ***Star Trek*** première génération, *Dreamworks* produit **Galaxy Quest**, un film volontairement kitsch au budget de 65 millions de dollars. Du Ed Wood produit par Spielberg où viennent s'amuser Sigourney Weaver, Tim Allen, Alan Rickman et Tony Shalhoub. Quatre has been, anciennes stars d'une série de science-fiction fauchée des années 70, signent tranquillement des autographes dans une convention jusqu'à ce qu'intervienne une délégation extraterrestre qui les confond avec leurs personnages et les ramène sur la planète Theramin où deux peuplades aliennes se font la guerre. C'est Dean Parisot (**Home Fries**) qui se trouve derrière la caméra, succédant à Harold Ramis (**Mes Doubles, Ma Femme et Moi**), disparu des plateaux quand *Dreamworks* lui a imposé Tim Allen pour le rôle principal. Ah !, les goûts et les humeurs...

■ Scénariste de **Beetlejuice** et de **La Famille Addams**, Larry Wilson produit et écrit **The Little Vampire**, une comédie fantastique pour la famille actuellement en tournage. Financé par des fonds américains, allemands et hollandais, **The Little Vampire**, que réalise Uli Edel (**Dernière Sortie pour Brooklyn**, **Body** avec Madonna), raconte l'histoire d'un jeune garçon issu d'une famille de vampires terrassée par une malédiction ancestrale. Rongés par une maladie incurable qui s'attaque aux cellules, ses ancêtres devront leur salut à l'intervention de quelques spécimens de bovins adeptes du vampirisme ! C'est le débutant Jonathan Lipnicki qui tient le rôle principal, escorté par Alice Krige, Richard E. Grant et un troupeau de vaches (sûrement folles...) aux canines démesurées.

■ Malgré le bide de **The Postman**, on parle de plus en plus sérieusement chez *Warner* d'une nouvelle adaptation du roman post-apocalyptique de Richard Matheson *I am Legend*. Surtout qu'Arnold Schwarzenegger est toujours fortement intéressé pour reprendre le rôle de Robert Neville, tenu autrefois par Charlton Heston, le dernier survivant sur Terre confronté à une horde de vampires. Comme Ridley Scott est actuellement très occupé à filmer l'épique **Gladiator**, c'est Rob Bowman, réalisateur du film **X-Files**, qui devrait prendre sa place à la mise en scène.

■ Gene Simmons, leader du groupe Kiss et acteur dans **Runaway** aux côtés de Tom Selleck, est partant pour produire **Real Monsters**, une comédie inspirée par **Abbott et Costello contre Frankenstein** dans laquelle trois monstres bibliques, accidentellement réveillés par deux adolescents, sèment la panique dans Manhattan. C'est Adam Rifkin (**The Invisible Maniac**, **A Toute Allure**) qui réalise.

■ Après Ed Wood, James Whale, et en attendant Boris Karloff, c'est au tour du cinéaste allemand F. W. Murnau, auteur du **Nosferatu** original, de connaître les honneurs d'un hommage sur pellicule dans **Burned to Light** (ex-**Shadows of the Vampire**). Co-produit par *Saturn Films*, qui appartient à Nicolas Cage, et réalisé par Elias Merhige, **Burned to Light** se déroule dans l'Allemagne des années 20 et décrit le tournage souvent chaotique de **Nosferatu**. Malgré les restrictions imposées par un budget équivalent au salaire de Tom Cruise, John Malkovich a accepté d'incarner le réalisateur caractériel et manipulateur, et Willem Dafoe de se grimer en vampire anorexique. Eddie Izzard, le bras droit de Sean Connery dans **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, Cary Elwes et Catherine McCormack rejoignent le casting.

■ Quand ils ne versent pas dans l'action musclée, les dirigeants de *Nu Image* s'adonnent à la science-fiction. C'est le cas avec **For the Cause**, pour les besoins duquel ils se sont associés à *Dimension Films*, la maison mère de **Scream**. Réalisé par David March Douglas, **For the Cause** réunit Dean Cain (***Lois et Clark***) et

Thomas Ian Griffith (**Vampires**) en soldats enrôlés malgré eux dans une guerre ethnique que se livrent le peuple de Brecca et celui d'Obsidian sur une planète lointaine. Afin de stopper ce conflit, le Général Murren (Cain) choisit trois de ses meilleurs hommes et se rend à Obsidian pour offrir à l'ennemi le Warhammer, arme de guerre ultime conçue à partir de pouvoirs magiques. Mais ce qui devait être une mission pacifiste tourne au génocide et le Général Murren apparaît rapidement comme un tyran avide de pouvoir...

# LOST SOULS

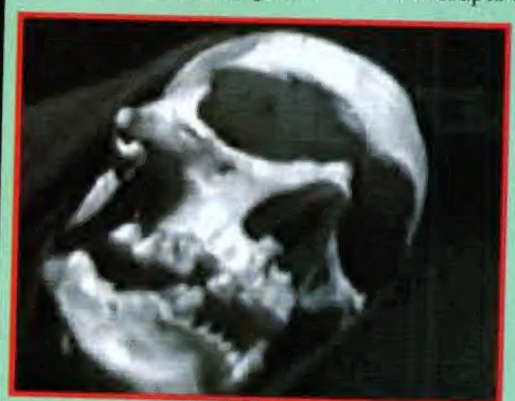
En cette fin de millénaire, le Diable se fait la star de plusieurs films. D'abord adversaire d'Arnold Schwarzenegger dans **End of Days**, il combattra ensuite le prêtre Gabriel Byrne dans **Stigmata** avant de croiser le fer avec la ravissante Winona Ryder pour les besoins de **Lost Souls**. Mis en scène par Janusz Kaminski, le directeur de la photographie du **Monde Perdu** et d'**Il Faut Sauver le Soldat Ryan**, dont c'est le premier film, **Lost Souls** se distingue de ses concurrents par le traitement de son histoire, plus proche du thriller surnaturel que du festival d'effets spéciaux en tous genres. Winona Ryder y interprète Maya, une prof de fac persuadée que Peter Kelson (Ben Chaplin), criminologue et romancier, a été choisi pour être l'émissaire de Satan sur Terre. Lorsqu'elle tente de le prévenir, celui-ci la traite de folle et la repousse malgré la mort mystérieuse d'un de ses voisins. Mais plusieurs phénomènes étranges poussent Peter à prendre les avertissements de Maya au sérieux et à mener sa propre enquête. C'est alors qu'il découvre, trop tard, que ses proches et même sa famille sont en fait des disciples de Satan, préparant hâtivement le retour de leur maître sur Terre, le jour de l'anniversaire de Peter, qui approche à grand pas. Seule Maya, dont la foi et la croyance en Dieu sont sans limite, pourra le sauver de son triste destin...

*«Ça fait trois ou quatre ans que je lis des scripts dans l'espoir de passer à la réalisation. Et celui de **Lost Souls** me paraissait le plus intéressant. Ce n'est pas un film d'horreur classique dont le seul intérêt réside dans les effets gore ou les images de synthèse. C'est bien plus un film fantastique psychologique où la terreur monte crescendo. Je ne suis pas attiré par les films qui exposent une violence très graphique mais plutôt par un scénario cohérent et des personnages solides, dont le côté émotionnel est largement développé dans le script»* déclare Janusz Kaminski. Logique, donc, que son premier choix se soit fait en faveur de **Lost Souls**, conçu comme un hommage aux classiques du genre que sont **Rosemary's Baby**, **L'Exorciste** et **La Malédiction**. Plutôt bon signe, non ? Réponse en février prochain.

*Winona Ryder contre le Diable qui, en cette fin de millénaire, a un boulot de tous les diables...*

# DIE DIE MY DARLING

Un caméscope, une bande de copains et de la bonne volonté, il n'en faut pas plus pour faire un film amateur. Mais dans la majorité des cas, le produit fini ne fait guère rire que ses auteurs. Ce qui n'est pas le cas, loin de là, de **Die Die My Darling** qui, sur ses 50 minutes, réussit l'exploit peu commun d'intéresser et surprendre son spectateur. Le film de l'équipe d'Eric Cartman (oui c'est un pseudo !) suit le destin de Mark Gor, un dépressif qui s'apprête à commettre un suicide. Dieu ayant démissionné depuis un moment, c'est le Diable qui dirige le monde, et ce dernier condamne notre héros fraîchement décédé à travailler pour lui en l'intronisant Ange de la Mort. Renvoyé sur Terre en compagnie de deux collègues (Castor et Tequila), Mark doit «aider» d'autres personnes à mourir. Mais une de ses missions va lui réserver une sale surprise et justifier l'envoi en catastrophe de deux autres anges mystérieux, un homme et une femme, dotés de certains pouvoirs et manifestement ennemis. Certes, les comédiens n'auront pas l'Oscar dans l'immédiat, et le script n'est pas toujours d'une totale clarté, mais la volonté et l'application sont là. Au vu des noms de personnages, on se sera douté que l'équipe de *HardBoiled Productions* est carrément traumatisée par le cinéma de John Woo. D'où une déferlante de gunfights d'autant plus amusants que les héros sont déjà morts, et qu'ils peuvent donc se truffer la gueule de plomb ad vitam eternam. Plutôt bien découpés et rehaussés par de petites idées régulières (une «démone» adepte du kung-fu qui recrache les balles qu'elle reçoit... cool !), les combats d'inspiration hong-kongaise, tournés dans l'urgence, tiennent la route. Et dieu sait que les tournages amateurs ne favorisent pourtant pas l'élaboration des chorégraphies. Car le tournage commando n'a pas que du bon. L'équipe de Cartman aura appris à ses dépens qu'on ne se lance pas dans un gunfight en pleine nuit, dans une cité, et sans autorisation préalable. Braqués par la Brigade Anti-Criminelle, et embarqués au commissariat, ils auront dû négocier directement avec la police le reste des prises de vues !



*Die Die My Darling. Mission accomplie !*

■ A l'instar de ses confrères Stan Winston, Robert Kurtzman et Mark Dippé, Michael Lantieri a lui aussi envie de sortir de l'ombre. Personne ne connaît son nom et pourtant, membre d'*ILM* depuis huit ans, il a travaillé sur des films tels que **Terminator 2**, **Jurassic Park**, **Mars Attacks !** ou encore l'Edition Spéciale des trois premiers **Star Wars**. Pour s'extirper de l'anonymat réservé à sa profession, il passe à la réalisation avec **Komodo**. Un moyen (commodo...) pour s'éclater avec ses logiciels sans avoir à se plier aux exigences d'un réalisateur caractériel. Du coup, il imite **Le Monde Perdu** à travers cette série B dans laquelle un gamin en vacances avec sa famille sur une île devra faire face à une armée de reptiles carnivores, entre le raptor et le crocodile. On peut parier que les effets spéciaux serviront à palier les carences du scénario !

**Jack TEWKSBURY**

# INSPECTEUR GADGET

Synopsis : un flic est tué. On le transforme en androïde justicier. Son nom ? Roboc... euh, non... Inspecteur Gadget. Le méchant qui l'a tué fabrique un autre Gadget, très vilain celui-ci, qui casse tout. Le bon Gadget gagne à la fin.

*Rafik* : Dis-moi mon salaud, il paraît que tu aimes **Inspecteur Gadget** ?

*Alexis* : Ouais, je trouve que c'est un excellent produit comique, un film qui a des prétentions et qui les tient.

*Rafik* : Quel comique y vois-tu, à part des individus qui tombent sur le cul ou glissent sur des peaux de banane ?

*Alexis* : Justement. C'est du comique troupier comme Leslie Nielsen en fait. Et je crois savoir que tu aimes Leslie Nielsen.

*Rafik* : J'aime Nielsen quand il fonctionne sur l'humour décalé des Jim Abrahams ou autres Zucker. Mais le comique troupier à la **Y-a-t-il un Exorciste... ?**, non merci. Le non-sens, le burlesque, tout ce que tu veux, mais l'humour pour miards qu'on fait passer pour adulte... Tous les gags d'**Inspecteur Gadget** reposent sur des chutes.

*Alexis* : Mais c'est l'esprit de la série animée. C'est pour ça que c'est un produit.

*Rafik* : Donc il fallait au moins rire à la série animée pour espérer rire au film.

Alexis : Exactement.

*Rafik* : Néanmoins, l'humour de la série reposait en partie sur les épaules du chien qui faisait tout à la place du héros.

*Alexis* : Il est ici remplacé par la voiture.

*Rafik* : Ah ouais, la voiture... avec un bel accent, une manière comme une autre de respecter les quotas raciaux. Mais autant tu peux accepter l'approximation pour un produit télé qui passe à heure fixe, autant le capharnaüm du film laisse pantois. On dirait une copie tronquée. Les acteurs ne finissent même pas leurs répliques en fin de scène.

*Alexis* : C'est un rythme soutenu, à 100 à l'heure, à la Michael Bay. Là encore le principe de la série est respecté. Ça part dans tous les sens. Les scènes sont coupées par des flashes d'objets qui foncent vers les spectateurs...

*Rafik* : Mais ces flashes abrupts ont été conçus pour la série en fonction des pages de pub. Et ils les ont gardés tels quels pour un film.

*Alexis* : Ouais, je trouve ça habile. Ça ponctue. Et le film est bien rythmé grâce à cet effet.

*Rupert Everett*

*Matthew Broderick*

*Rafik* : Mais tu crois pas que tu prends pour du décalage ce qui n'en est pas. C'est juste un film conçu pour les tout petits. Franchement, les répliques de la bagnole du genre «Attention, on s'accroche à son siège, je fais chauffer la gomme», tu trouves ça désopilant ?

*Alexis* : Oui ! Tout est calculé, tout est prévisible, d'accord, mais ça n'empêche pas le tout de fonctionner. Quand Gadget découvre tous les pouvoirs qu'il possède, et qu'il défonce la moitié de l'hôpital, pour moi c'est un enchaînement de gags digne des meilleurs Nielsen.

*Rafik* : De tous les «gags» de cette scène, il n'y en a qu'un d'inattendu. Parmi tout l'attirail qui sort de ses mains (brosse à dents, briquet...), il y a un distributeur de Pez qui sort en faisant coucou. C'est con, absurde, mais on ne l'attend pas, donc ça peut être drôle. L'esprit n'a pas le temps de réagir et rit par réflexe, pour se protéger de la surprise. Là, on a affaire une forme d'humour, mais ça ne dure qu'une demi-seconde. Et Broderick n'est pas aussi naturellement drôle que Nielsen, bien que je lui concède volontiers une allure hallucinée. C'est le seul à ne pas se demander ce qu'il fout dans un naveton pareil.

*Alexis* : Il a du métier avec toutes ses comédies de teenagers derrière lui. En plus, ils l'ont habilement doublé avec un méchant Gadget qui permet de placer tout un tas d'hommages parodiques, aux **Godzilla** par exemple. Je ne comprends pas que ça te laisse indifférent.

*Rafik* : Pour moi, l'humour fonctionne sur deux bases : le rythme et la surprise. Le rythme ici, on l'a vu, est bordélique. C'est du zapping, pas de la comédie. On ne te laisse pas le temps de t'arrêter sur un personnage, un enjeu, une réplique. Quant à la surprise, à l'exception du gag du Pez, y'en a pas. Pas même d'exagération, ni jusqu'au-boutisme des gags attendus, comme dans les **Austin Powers**.

*Alexis* : Oui mais tu vois, moi, j'attends ces gags, et je ris lorsqu'ils arrivent. Ça respecte le public auquel ça s'adresse, des gosses aux parents. Et ça fonctionne, j'te jure.

*Rafik* : Tu peux pas me dire ça, j'ai vu le film.

**Rafik the Djoum** versus
**Alexis «thinboy» Dupont-Larvet**

***Inspector Gadget***. *USA. 1999. Réal.: David Kellog. Scén.: Kerry Ehrin & Zak Penn d'après la série créée par Jean Chalopin & Andy Heyward. Dir. Phot.: Adam Greenberg. Mus.: John Debney. SPFX : Dream Quest Images. Prod.: Roger Birnbaum & Jordan Kerner pour Walt Disney Pictures. Int.: Matthew Broderick, Rupert Everett, Joely Fisher, Michelle Trachtenberg, Andy Dick... Dist.: Gaumont Buena Vista International. Dur.: 1 h 20. Sortie le 20 octobre 1999.*

# LA NEUVIÈME PORTE

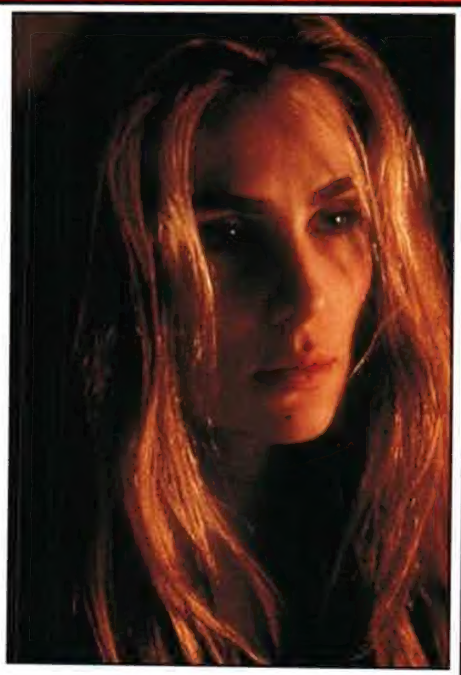
Il fut un temps où la vie de Polanski ne semblait être qu'une suite d'éléments tragiques. Le ghetto de Varsovie, la déportation de sa famille, la jeunesse passée derrière le rideau de fer, le meurtre de sa femme Sharon Tate, le procès pour détournement de mineur, l'exil des Etats-Unis. A cette époque, son cinéma n'était pas tant un enjeu de carrière qu'une condition de survie psychologique. En piochant avec force dans la tourmente que lui imposaient ces événements, Roman Polanski transformait le laid en beau, rendait vivantes et palpables les zones les plus justement sombres de l'âme humaine. Et il ne fait aucun doute que **Répulsion**, **Rosemary's Baby** ou **Le Locataire** n'auraient jamais eu un tel pouvoir d'évocation si leur auteur n'avait si souvent côtoyé le Mal sous toutes ses formes. Or, depuis bientôt vingt ans, Polanski va mieux, beaucoup mieux. Pas besoin de lire la presse à potins. Il suffit de voir **Frantic** ou **Lune de Fiel** pour comprendre que le Mal ou l'ambiguïté ont cessé de le tourmenter, et qu'il n'a donc plus aucun besoin de les transcender. Pépère, confortable, osée mais pas trop, la carrière de Polanski est devenue un océan de quiétude, bref d'ennui !

Dans **La Neuvième Porte**, Johnny Depp interprète Dean Corso, un détective spécialisé dans la recherche d'ouvrages de valeur. Frank Langella (cherchez dans l'annuaire à la rubrique «méchant») y est Boris Balkan, le plus grand collectionneur au monde de livres traitant du diable. Lorsqu'il demande à notre héros de retrouver les trois éditions des «Neuf Portes du Royaume des Ombres», un livre prétendument inspiré par le malin en personne, on entrevoit (et c'est voulu) l'issue de l'enquête. Corso va traverser sans le savoir les neuf portes qui le mèneront à la rencontre de Lucifer.

Réalisé par la même personne il y a un quart de siècle, **La Neuvième Porte** nous aurait probablement collé un stress à s'en faire péter le cartilage. Mais, refrain connu, **La Neuvième Porte** fait partie de ces «films fantastiques conçus pour ceux qui n'aiment pas le fantastique». Débarrassé de toute idée de malaise, de toute agressivité, évitant soigneusement de gratter là où ça ne sent pas bon, le film de Polanski vogue calmement vers les eaux claires du prime-time et des charts de location vidéo, des lieux où la présence de Lucifer se fait rarement sentir.

On considérera néanmoins une séquence totalement déplacée : l'assassinat de l'historienne paraplégique. Pendant quelques secondes de réelle incorrection macabre, Polanski redécouvre le Dario Argento des **Frissons de l'Angoisse**, entre esthétisme pompeux, effet grand-guignol et virtuosité rythmique. Quelques secondes qui prouvent que l'auteur peut encore, à l'occasion, se sentir mal et nous en faire profiter.

*Johnny Depp*



*Emmanuelle Seigner*

**Rafik DJOUMI**

*France/Espagne. 1999. Réal.: Roman Polanski. Scén.: Enrique Urbizu, John Brownjohn et Roman Polanski d'après «El Club Dumas» d'Arturo Perez-Reverte. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: Wojciech Kilar. Prod.: Roman Polanski, Inaki Nunez, Antonio Cardenal et Alain Vannier pour R.P. Productions, Orly Films et BAC Films. Int.: Johnny Depp, Frank Langella, Emmanuelle Seigner, Lena Olin, James Russo, Barbara Jefford... Dist.: BAC Films. Dur.: 2 h 12. Sorti le 25 août 1999.*

# CANDYMAN 3

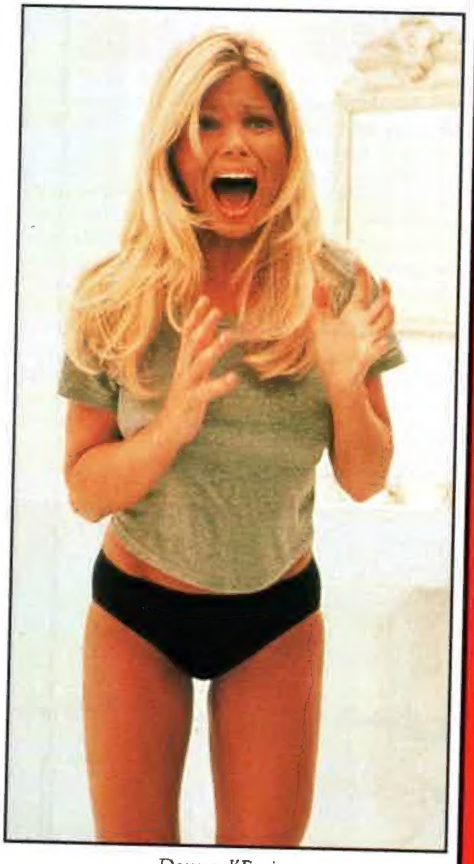
Le premier **Candyman** avait au moins le mérite de renouveler le cinéma d'horreur en y apportant une nouvelle figure de tueur immortel, dans la droite lignée des personnages de Freddy Krueger, Jason Voorhes et Michael Myers. Une suite relativement correcte, **Candyman 2**, permettait même de croire en la réussite de ce troisième volet. Peine perdue. Encombrée de clichés, l'histoire se contente de reprendre les scénarii des deux épisodes précédents. Triste variation, **Candyman 3, le Jour des Morts** est d'une inanité qui en irritera plus d'un, d'autant plus que l'héroïne est interprétée avec peine par Donna d'Ericco, une des égéries d'***Alerte à Malibu*** qui se révèle — ô surprise ! — une bien pitoyable actrice. Elle incarne Caroline, l'arrière-arrière-petite fille de Candyman (on ne peut pas dire que la ressemblance soit frappante), assaillie de cauchemar étranges. Se refusant à croire à la légende de son aïeul, elle prononce cinq fois son nom devant un miroir et déclenche ainsi sa résurrection. Candyman lui demande alors de se donner à elle sous peine de voir tous ses amis progressivement massacrés. Elle doit alors trouver «le bien en elle» (texto) et anéantir le vilain croquemitaine...

On prend le même et on recommence ! Il n'y a bien en effet que Tony Todd, incarnant toujours avec la même conviction Candyman, qui semble croire à cette farce. Exit l'ambiance baroque et la très belle musique de Philip Glass qui faisaient tout le succès du premier épisode : il ne reste ici de l'homme au crochet qu'un mec ennuyeux au possible, aux objectifs assez vagues, condamné à errer pendant une heure et demie en décimant ça et là des personnages à la psychologie plus que sommaire (ah le flic pourri et raciste !, ah les punks pas sympas ! ). Parfaite ombre de lui-même, le pauvre fait pitié et les rares bonnes scènes dans lesquelles le mythe est perpétué ne suffisent pas à faire oublier la totale vacuité d'un film dont le seul objectif semble de rameuter dans une même salle les fanas de la bimbo à l'embonpoint suspect et les afficionados du candyman. Ressuscité une fois de trop dans cette séquelle inutile, le personnage de Candyman ne fait ainsi que mourir un peu plus.

*Tony Todd*

**Erich VOGEL**

***Candyman : Day of the Dead**. USA. 1999. Réal.: Turi Meyer. Scén.: Turi Meyer & Al Septien. Dir. Phot.: Michael G. Wojciechowski. Prod.: William Stuart, Andrew Golov & Al Septien. Int.: Tony Todd, Donna d'Errico, Jesu Garcia, Wade Andrew Williams, Ernie Hudson Jr., Nicole Contreras... Dur.: 1 h 35. Dist.: CTV International. Sorti le 11 août 1999.*



*Donna d'Errico*

# DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

## LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

*Kevin Kline & Michelle Pfeiffer*

Shakespeare est toujours d'actualité. Du moins c'est ce qu'essaient de nous faire croire les adaptations florissant sur les écrans au cours de ces cinq dernières années. Si en effet le drame n'a pas vieilli, la comédie shakespearienne, elle, a pris quelques rides. Ainsi la pièce la plus volage de l'auteur, «Le songe d'une nuit d'été», paraît aujourd'hui bien datée. D'autant plus que le film de Michael Hoffman se voudrait aussi proche de l'œuvre initiale que possible. Tout juste transpose-t-il la pièce dans la Toscane du début de XXème siècle. Ce souci d'adaptation, de prime abord très louable, finit en fait par couler le film. Contraint de ré-agencer et de synthétiser le texte classique pour qu'il convienne à une trame d'une heure cinquante-cinq, Hoffman garde l'essence de la pièce mais lui ôte progressivement toute légèreté. **Le Songe d'une Nuit d'Eté** n'en devient pas pour autant un cauchemar, mais se tourne en un hommage aussi austère qu'indigeste. Restent quarante-cinq minutes presque jouissives où deux couples perdus dans les bois se retrouvent au milieu d'une querelle entre Obéron, le roi de l'ombre (Rupert Everett) et la reine de fées Titania (Michelle Pfeiffer). Puck (Stanley Tucci), bouffon dissipé sous les ordres d'Obéron, déverse un philtre d'amour sur les mauvaises personnes, rendant le chassé croisé amoureux bien plus complexe qu'annoncé. Dans le même temps, une troupe de paysans s'isole dans la forêt pour apprendre une pièce de théâtre ridicule, et l'un deux (Kevin Kline) se transforme peu à peu en âne sous les yeux horrifiés de ses pairs. Ces personnages, manipulés à tort par les esprits des bois, semblent en pleine tragédie. Mais une tragédie des plus burlesques.

*Stanley Tucci*

Les décors, kitsch au possible, ne sont là que pour donner au spectateur ce que le théâtre ne pouvait lui offrir. Et la pièce entière semble privée dans le film de tout pouvoir suggestif. **Le Songe d'une Nuit d'Eté** ne sort ainsi du carcan du théâtre filmé que pour tomber maladroitement dans la grosse farce pantagruélique. Quant aux acteurs, ils sur-jouent leur rôle avec plaisir (Kevin Kline en particulier) et tentent de ressusciter une histoire qu'il valait mieux laisser au théâtre. Au final, ils font tous, d'un commun accord, beaucoup de bruit pour rien.

**Erich VOGEL**

***Midsummer's Night Dream**. USA. 1999. Réal.: Michael Hoffman. Scén.: Michael Hoffman d'après la pièce de William Shakespeare. Dir. Phot.: Oliver Stapleton. Mus.: Simon Boswell. Prod.: Michael Hoffman & Leslie Urdang pour Fox Searchlight Pictures/Regency Enterprises. Int.: Kevin Kline, Michelle Pfeiffer, Rupert Everett, Stanley Tucci, Calista Flockhart, Sophie Marceau... Dur.: 1 h 55. Dist.: UFD. Sortie le 22 septembre 1999.*

## SOUTH PARK

Que s'est-il exactement passé ? Il y a peu, l'humour des Trey Parker et Matt Stone était considéré comme marginal, décalé, crétin, invendable. C'est seulement sous quelques labels fauchés comme les productions *Troma* que les troublions pouvaient monter un truc aussi débile que **Cannibal the Musical**. **Orgazmo**, leur joli conte de fée sur un prêcheur itinérant devenu super-héros du porno, se destinait au marché vidéo. Et même **Base-ketBall**, un peu plus friqué mais tout aussi con, était garanti ne jamais sortir sur notre territoire au bon goût légendaire. Aujourd'hui, ***South Park*** engrange des recettes de merchandising qui frisent la starwarsomanie, en France comme ailleurs. Cette évolution est d'abord à mettre au crédit des émissions télé alternatives, «Liquid TV» sur *MTV* ou, à notre petite échelle nationale, «L'Oeil du Cyclone» de *Canal +*. Ces programmes, qui ont vu débuter quelques icônes comme Beavis et Butthead, ont habitué une génération entière à l'animation iconoclaste et gagné au fil des ans leur tranche horaire de grande écoute. Conçus au départ pour une population ado dans le vent ou adulte des villes, ces programmes furent en fait assimilés par des mômes qui auraient dû normalement être couchés. Devenus de bons et loyaux consommateurs, ces ex-miards érigent dorénavant en série culte un dérivé hard-core des programmes pour moins de six ans (type ***Papivole***), et les censeurs de tous pays de devoir se rendre à l'évidence : dans l'univers enchanté de ***South Park***, on jure, pète et vomit. Sadam Hussein sodomise Satan ou exhibe des godemichés violacés. On opère à cœur ouvert. Les gosses vulgos des petites bourgades américaines voient sur Internet leurs mamans jouer dans des films allemands scato. Mais succès oblige, toute interdiction aux mineurs serait une décision dénuée de stratégie politique. Il aurait fallu s'y prendre plus en amont, se disent ces messieurs-dames du bien-pensé. Et la censure, qui n'a jamais été autre chose que de la stratégie politique, se retrouve bien emmerdée. Rien que pour ça, on transmet un grand merci à ces deux auteurs irresponsables que sont Stone et Parker, échoués bien malgré eux dans le plus pur mainstream.

**South Park** le film, on s'en doute, est un épisode télé un peu plus long que la moyenne, et toujours animé avec les pieds. Mais par un effet de cumul intéressant, ce sont avant tout les spectateurs non-habitués à la vulgarité de la série qui se poilent le plus aux projections, souvent plus par réaction de surprise qu'autre chose. Un effet qui aura pour conséquence presque systématique l'apport en masse de nouveaux spectateurs de la série. Au train où vont les choses, on va bientôt bercer les tout-petits avec les chansons de Cartman. Comme quoi, derrière les montagnes de fric qu'elle engrange, la culture reste bien, comme le faisait constater récemment John Waters, un contre-pouvoir efficace.

**Rafik DJOUMI**

*USA. 1999. Réal.: Trey Parker. Scén.: Trey Parker, Matt Stone & Pam Brady. Dir. Animation : Eric Stough. Mus.: Trey Parker. Prod.: Trey Parker, Matt Stone et Scott Rubin. Avec les voix (en VO) de Trey Parker, Matt Stone, Isaac Hayes, Mary Key Bergman, George Clooney... Dur.: 1 h 21. Dist.: Warner Bros. Sorti le 25 août 1999.*

# DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

## SWAMP

**Swamp** est un véritable film indépendant français. La chose mérite d'être dite, car on peut compter sur les doigts de la main les films français tournés hors du circuit professionnel et qui parviennent pourtant à être distribués en salles. Réalisé avec les moyens du bord et avec une grande honnêteté, **Swamp** mérite sa dose de respect. De plus, avec un scénario aussi hirsute, **Swamp** fait vraiment figure d'hybride dans la production française actuelle.
Béa, une fillette de treize ans atteinte d'une maladie incurable, est obsédée par l'idée de réaliser un film d'horreur. L'équipe technique, touchée par tant de malheur, se mobilise pour rendre le rêve de la jeune fille possible. Ce sera «**Swamp**», un film d'horreur où un esprit des bois massacre un à un des touristes inconscients.
Pour le fanatique de cinéma d'horreur, la déception sera au rendez-vous. Car le métrage tourné par Béa est montré de manière très dédaigneuse et donne une vision du cinéma de genre extrêmement restrictive. «**Swamp**», le film dans le film, est une réunion de clichés (bons et mauvais) du cinéma horrifique, empruntant autant à George Romero qu'à Sam Raimi ou qu'à Richard J. Thompson (eh oui !). **Swamp**, le film, est une étude de mœurs intimiste souvent drôle, parfois lourde, qui parle admirablement de la somme d'énergie et du degré de volonté nécessaires pour faire un film. En fait, il est dommage que **Swamp** soit le faux making of d'un film sans corps ni structure. L'idée aurait été plus intéressante si le film d'horreur en était vraiment un, et non une parodie légère. Attendons juste qu'Eric Bu fasse un film de genre, un vrai, ce qui, vu son acharnement et sa passion, ne saurait trop tarder.

**Erich VOGEL**

*France. 1998. Réal. et scén.: Eric Bu. Dir. Phot.: Jose Boulesteix. Mus.: Cyril Bihi. Prod.: Matthieu Gallou pour Magloo. Int.: Satya Esquenazi, Cécilia Bletterie, Anne de Broca, Thierry Buisson, Gilles Carballo, Christian Cloarec... Dur.: 1 h 20. Dist.: Magloo. Sortie le 13 octobre 1999.*

## SUPERSENS

Darryl Witherspoon (Marlon Wayans) est un jeune étudiant de l'université de Stratford. Pour joindre les deux bouts et subvenir aux besoins de sa famille, il est prêt à effectuer n'importe quel travail, quitte à se vider de son sang. En même temps, il travaille pour remporter le concours du meilleur analyste de la firme Smythe-Bates dont la récompense est un boulot payé 60.000 dollars par an. Une somme suffisante pour mettre les siens à l'abri du besoin. Au bout du rouleau, il accepte néanmoins la proposition d'un savant de l'université (je Brad mon talent Dourif) : tester un nouveau sérum qui augmentera ses facultés sensorielles. L'expérience fonctionne à merveille mais Darryl ne va pas tarder à en subir les contre-coups.
La comédie fantastique possède ses classiques (**Un Jour sans Fin**, **Fantômes contre Fantômes** parmi les plus récents), mais Supersens ne risque pas d'en devenir un. Le film fonctionne de la même manière que le très sympathique **Les Aventures d'un Homme Invisible** de maître Carpenter, mais dans le sens inverse. Lorsque Chevy Chase découvre ses pouvoirs, il ne sait pas quoi en faire, puis apprend rapidement à s'en servir pour se sortir du pétrin. Ici, Marlon Wayans, lui, s'en sert d'abord pour draguer une fille ou impressionner son futur patron. C'est après s'être injecté une double dose du sérum qu'il perd l'un de ses sens au profit des autres. Problème : chez Carpenter, le procédé découle d'une nécessité scénaristique. Dans **Supersens**, ce sont bien les deux seules idées émises par les scénaristes. Sur 1 h 38, ça nous laisse le temps de piquer du nez !
Réalisatrice autrefois énergique (le polar dur **De Sang Froid**), Penelope Spheeris peine à donner du rythme à son film et fait n'importe quoi avec ses focales (merci les Fisheyes pourraves !). Rajoutez à cela deux-trois gags caca-prout et les gesticulations de Marlon Wayans, et le résultat devient vite surréaliste et justement non-sensique. En tout cas, c'est loin d'être drôle...

**Stéphane MOÏSSAKIS**

***Senseless**. USA. 1998. Réal.: Penelope Spheeris. Scén.: Greg Erb & Graig Mazin. Dir. Phot.: Daryn Okada. Mus.: Yello. SPFX : F.Lee Stone. Prod.: David Hoberman pour Dimension Films/Mandeville Films & Gold/Miller. Int.: Marlon Wayans, David Spade, Matthew Lillard, Rip Torn, Tamara Taylor, Brad Dourif... Dur.: 1 h 38. Dist.: BAC Films. Sorti le 18 août 1999*

*Marlon Wayans*

## SINGAPORE SLING

Avoir l'affiche, sulfureuse à souhait, on pouvait s'attendre à un météore vicelard, un exercice pétillant à la John Willie, où le fantasme titillerait nos esprits libidineux, bousculés par l'image de ces corps ligotés... Un truc salace et pervers, irrévérencieux et inventif. Choquant parce que malicieux. Au final, on se retrouve avec une plâtrée merdique d instantanés de la famille tuyau de poêle, avec maman et sa fille qui se font des cochonneries avant d'entreprendre l'esclave soumis, et pis même qu'elles s'appliquent à bien vomir juste après avoir bâfrer comme des truies...
Il paraît qu'il y en a pour crier à l'événement, au cinéma d'auteur. C'est pas humainement possible. Même une «fashion victim» portée sur les chiottes de gare ne peut y trouver son compte. Nikolaidis essaie de nous choquer à tout prix, nous gavant d'une hécatombe répétitive de tout ce qui, à défaut de nous filer la gerbe, nous incite à piquer un roupillon. Avec une consternation inversement proportionnelle à l'intérêt du film, on tente de surnager au-dessus de ce déballage bancal en s'ennuyant ferme, même plus écœuré tant le trait forcé rend le malsain simplement ridicule. Le sexuellement torride devient alors presque aussi excitant qu'un caniche en cuir zippé qui passerait ses bas instincts sur des tripes à la mode de Caen. Au secours ! Furieux de voir le sort accordé à une si belle photo — car il est diablement luxueux ce noir et blanc ! — on se chope le sale sentiment de tenir la chandelle pour celui qui tient la caméra d'une main pendant qu'il s'accomplit du poignet de l'autre, pas plus renseigné que nous sur la destination qu'il veut atteindre. Abusé par les quelques premières minutes prometteuses, les deux actrices sincères et victimes, on sombre déçu dans ce marécage. Et ça se termine dans un mouchoir raidi de sollicitude, pathétique étendard des onanismes craspouètes, simplement humide des quelques sanglots de tristesse, épongés en souvenir d'un beau noir et blanc si fâcheusement gâché.

**Frédéric LELIÈVRE**

*Grèce. 1990. Réal. & scén.: Nikos Nikolaidis. Dir Phot.: Aris Stavrou. Prod.: Marie Louise Bartholomew pour Arni Film/Cinekip/Centre du Cinema Grec. Int.: Meredyth Herold, Panos Thanassoulis, Michèle Valley... Dist.: E.D. Distribution. Dur.: 1 h 54. Sorti le 8 septembre 1999.*

insolite, drôle, poétique, hors normes, fou, décalé,

découvrez l'univers E.D. Distribution en vidéo

L'ILLUSIONNISTE L'AIGUILLEUR de Jos Stelling

LES HABITANTS ABEL de Alex van Warmerdam

L'IMPITOYABLE LUNE DE MIEL ! de Bill Plympton

BUBBLES GALORE de Cynthia Roberts

CAREFUL, ARCHANGEL,
TALES FROM THE GIMLI HOSPITAL de Guy Maddin

OO musiques originales
L'Impitoyable lune de miel ! prix : 60 frs
Institut Benjamenta prix : 120 frs

**PROCHAINES SORTIES EN SALLES**

(films non disponibles en vidéo)

Singapore Sling de Nikos Nikolaidis (à partir du 08/09/99),
films des Frères Quay, courts métrages de Bill Plympton,
Le Labyrinthe des Rêves de Sogo Ishii

DISPONIBLE DÈS MAINTENANT CHEZ E.D. DISTRIBUTION

Au prix préférentiel de 90 frs (+port) la cassette vhs pal ou secam (préciser si pal)
Port (France) : 1k7 : + 20 frs • 2-3 k7 : + 25 frs • 4-7 k7 : + 30 frs
• 8-9 k7: + 35 frs • recommandé : + 15 frs
Port cd (France) : 1 cd 15 frs • 2 cd 20 frs • avec vidéo : 5 frs par cd
Sortie en magasin : octobre 99. - Chèque à l'ordre de E.D. Distribution

CNC E.D MEDIA

E.D. DISTRIBUTION - 52, rue de Montreuil 75011 PARIS
tél : 01 43 48 61 49 - fax : 01 43 48 62 73
site (à partir d'octobre 99): perso.cybercable.fr/eddist


# AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

R.D.: Rafik Djoumi. D.G.: Damien Granger
V.G.: Vincent Guignebert. J.P.P.: Jean-Pierre Putters.

| | RD | DG | VG | JPP |
|---|---|---|---|---|
| Hantise | | | 0 | |
| Jin-Roh | 5 | | | |
| La Main qui Tue | | 5 | | |
| Matrix | 5 | 6 | 4 | 4 |
| La Momie | 5 | 3 | 2 | 4 |
| La Neuvième Porte | 2 | | | 4 |
| Perfect Blue | 4 | 5 | | |
| Le Projet Blair Witch | 4 | 1 | | |
| Singapore Sling | | 0 | 0 | |
| South Park | 4 | | | |
| Star Wars Episode 1 : La Menace Fantôme | 1 | 0 | 4 | 3 |
| le 13eme Guerrier | 6 | 6 | 5 | 5 |
| Vorace | | 4 | 4 | |
| Wild Wild West | 0 | 4 | | |

OFFRE SPECIALE AUX LECTEURS DE MAD MOVIES
99 Fr la vidéocassette (+ port 11 Fr)
à la place de 149 Fr prix public!

THE MAKING OF TENDER FLESH : Tout les secrets du récent film de Jess Franco enfin révélés (import exclusif, Pal, en anglais non sous-titré).
ROAD RANT, concert live de Lydia Lunch, l'égérie du No Wave et la star de Hardcore 1 & 2 vous en met plein la tronche (import exclusif, Pal, en anglais non sous-titré).
Aussi disponible contre 3 Fr en timbre, notre catalogue de vente par correspondance de vidéocassettes rares et introuvables Fantastique, Horreur, Polar, Western, vo et vf, laserdisc plus de 200 titres de 75 Fr à 149 Fr...

SOCIÉTÉ ARTSCHIV
78, Rue de la Folie Regnault, 75011 PARIS
Tél : 01.43.38.73.01 (heures de bureau)/E-mail artschiv@freesurf.fr

# FAN.TASIA 1999

**Bonne nouvelle pour la 4ème édition de Fant.Asia, qui s'est tenue du 23 juillet au 15 août à Montreal : la majorité des projections ont toujours lieu au mythique Impérial (qui aurait besoin d'une bonne rénovation). Mais une partie de la programmation s'est déplacée un peu plus loin, dans une salle du complexe ultra-moderne Ex-centris. Au total, le festival a accueilli 72.000 spectateurs sur 24 jours. Un succès incontestable pour une manifestation totalement indépendante dont la pérennité dépend de sa capacité à attirer les spectateurs.**

En matière de programmation, les meilleures productions venaient d'Asie, qui, dans le domaine du fantastique, se limite vite à trois pays : Hong Kong, en perte de vitesse, n'est plus représentée que par ses classiques (les films de Yuen Woo Ping ou Jackie Chan, toujours un plaisir sur grand écran) et les petits polars produits ou réalisés par Johnny To, actuellement le cinéaste le plus actif de la colonie. Avec une production assez abondante, la Corée affiche un dynamisme probablement rentable, mais sans réelle identité, la plupart des films étant des remakes plus ou moins déguisés de tout ce qui a pu avoir du succès, en Asie ou ailleurs... Le Japon s'est taillé la part du lion, en qualité, en diversité et en quantité.
Plébiscité par le public, **Ring** en est une illustration : c'est un remake malin de **Scream**. Il s'adresse au même public très jeune, il est construit de la même façon, et va jusqu'à reprendre le truc du téléphone (d'où le titre). Sauf qu'il est adapté à l'imagerie et la mythologie japonaises. C'est une histoire de fantômes simple mais efficacement rythmée, qui recycle tous les trucs pour faire peur. Le film a cartonné partout en Asie, a fait l'objet d'une suite (**Ring 2**) et même d'un «dérivé» coréen (**Ring Virus**), également présentés à Fantasia.
**Bullet Ballet**, l'avant-dernier Tsukamoto (son tout dernier, **Gemini**, d'après l'écrivain Edogawa Rampo, a été montré à Venise), raconte l'histoire d'un salaryman (joué par Tsukamoto lui-même) qui recherche pourquoi sa fiancée s'est suicidée. Dans un contexte plus réaliste et affectivement complexe que d'habitude, Tsukamoto poursuit son étude du citadin moderne avec des images d'une force incroyable. A côté, l'absurdement surestimé **Cure** de Kiyoshi Kurosawa fait figure de film placebo : il est à son sujet (l'hypnose) ce que l'aspirine est au LSD. Comme il a eu son petit succès au Japon, il a inspiré un autre film encore plus anémique, **Hypnosis**, qu'il vaut mieux oublier.

*Ring*, un *Scream* à la sauce nipponne.

*Ring 2*, l'inévitable suite.

Le réalisateur Shusuke Kaneko est venu présenter **Gamera 3**. Bien qu'il raconte une histoire de tortue géante, **Gamera 3** est un film extrêmement riche et jouissif, peut être un des plus beaux du genre «Kaiju Eiga». En trouvant une façon crédible de restituer l'échelle des combats de monstres dans un environnement humain, le film propulse le genre dans l'âge adulte, voire dans le post-modernisme, les dialogues faisant des commentaires amusés sur le genre. Certaines séquences en images de synthèse figurent parmi les plus belles jamais vues dans un film de science-fiction japonais. **Kichiku**, qui raconte l'auto-dissolution d'un groupe d'activistes politiques, est un des films les plus brutalement gore qu'on ait pu voir depuis longtemps. C'est le premier long métrage d'un réalisateur apparemment très en colère, et qui a aussi des références (Eros + massacre). **Kunoichi, The Lady Ninja** est une sorte de manga live, résolument Z. Il vaut surtout pour l'illustration des super-pouvoirs psychosexuels développés par des nonnes ninja !

*Gamera 3*, une tortue pas ninja...

C'est dans l'animation que les Japonais manifestent le plus de maîtrise et d'invention. Malgré l'intérêt de certaines expériences (**X** ou la tentative de traduire le plus directement possible les visions mentales du dessinateur), les plus grandes réussites sont fondées sur les techniques les plus classiques, en l'occurrence des scénarii solides.
C'est le cas pour **Jin-Roh** qui, sur un thème typique de Mamoru Oshii (**Ghost in the Shell**), s'interroge sur la part d'humanité qui reste dans un super-flic fanatisé. L'histoire est une rétro-fiction située dans l'immédiat après-guerre. Le décor, ainsi que certains éléments de mythologie (le petit chaperon rouge, mais en allemand) indiquent de manière frappante à quel point les germes du totalitarisme trouvent dans la culture japonaise un terreau favorable.
Quant à **Spriggan**, c'est une légère déception : Akira avec moins de substance et plus de moyens. C'est un film taillé comme un blockbuster, pour un public international.
Avec son lot équilibré de découvertes, de rencontres et de rattrapages, Fant.Asia confirme sa réputation de rendez-vous incontournable. L'année prochaine, il devrait durer moins longtemps (deux semaines), de façon à favoriser les rencontres entre cinéastes invités.

**Marc ELMER**

*Spriggan*, la dernière production d'Otomo.

# TOUS AUX MANIFS !

■ Dans la série «tiens, j'me ferais bien un peu de cinéma bis pour changer», la Cinémathèque Grands Boulevards (42 Bd Bonne Nouvelle, Paris 10) présente ses habituels double-programmes du vendredi soir. Le 24 septembre, «Terreur au cirque» avec **Les Géants du Cirque** et **Le Cirque des Vampires**. Le 8 octobre, «Lovecraft à l'écran» avec **Die, Monster, Die !** et **The Dunwich Horror**. Le 22 octobre, «Un maître du morbide : Massimo Dallamano» avec **Mais... qu'avez-vous Fait à Solange ?** et **La Lame Infernale**.

■ 5ème édition de Cinéma Tout Ecran et de ses «rencontres internationales de cinema et télévision» qui se dérouleront du 20 au 26 septembre à Geneve. Le concept n'a pas changé, qui s'intensse a tous les «cross-over» entre cine et telé, justement à l'heure où la telé devient parfois un espace de liberté que n'offre plus le cine. Telefilms, programmes courts, séries, rétrospectives... Rien que du bon, avec notamment la présentation de *Quiet Waters*, la nouvelle série danoise produite par Lars **The Kingdom** Von Trier. On se renseigne au 00 4122 328 85 54.

■ La cinquième édition de la décentralisation de L'Etrange Festival parisien (voir M.M. 120) à Strasbourg par le Mad Ciné-Club aura lieu du 6 au 12 octobre dans les salles rénovées du cinema Star (rue du 22 novembre. Tél.: 03 88 22 73 20). Amateurs de raretés et de bizarro films, on se renseigne sur la programmation au numéro... au numéro... Au numero que je viens de vous donner (vous suivez ou quoi ?!).

■ Les samedi 16 et dimanche 17 octobre se tiendront les quatrièmes journées de Science-Fiction à l'Espace Miramar de Cannes (Angle Croisette - Rue Pasteur). Au programme : des projos ciné (**Fourmiz**, **Truman Show**, **Matrix**, **Wing Commander**), des animations, des dedicaces (Olivier Vatine, Olivier Ledroit, Philippe Quey, Laurent Genefort...). L'entrée est gratuite. Pour tout renseignement, écrire à Mediathèque de Cannes/CyberFiction, 1 avenue J. de Noailles, 06400 Cannes.

■ Le Syndicat d'Initiative et la Ville de La Garenne Colombes organisent les samedi 2 et dimanche 3 octobre la 9ème brocante du cinéma. A la Salle des Fêtes (10 rue Louis Jean), vous rentrerez gratuitement, vous vous baladerez entre les stands, vous achèterez tout ce qui fait envie, et vous retournerez gaiement à la maison.

■ La ville de Saint-Germain-en-Laye accueille la fête d'Halloween le samedi 23 octobre de 14 h à minuit à la salle Jacques Tati (12 bis rue Danès de Montardat). Au programme, quatre films (**Le Voleur de Bagdad**, **The Body Snatcher**, **Le Cinquième Elément** et **The Toxic Avenger**) + un concours de courts métrages (règlement sur simple demande au Festival du Film d'Halloween, 71 rue Péreire, 78100 St-Germain-en-Laye).

■ Le cinéma Le Champo (51 rue des Ecoles, 75005 Paris. Tél.: 01 43 54 51 60) célèbre Joe Dante à partir du 27 octobre avec une bonne grosse retro des familles : **Gremlins 1** et **2**, **Explorers**, **Piranha**, **Civil War**, **Small Soldiers**, **L'Aventure Intérieure**, **Panic sur Florida Beach**. L'occasion de revoir les (bons) films de l'eternel cancre du cinoche US.

■ Le cinéma Racine Odéon (6 rue de l'Ecole de Médecine, 75006 Paris. Tél.: 01 43 26 19 68) n'en finit pas de faire des nuits blanches, on peut plus dormir tranquille alors (d'autant qu'ils nous faxent leur communique mensuel tous les jours) ! Le 30 octobre à minuit, «Nuit Serial Killer» avec trois films surprise, le lendemain à la même heure, rebelote avec la «Nuit Halloween» (**La Nuit des Masques**, **Le Démon d'Halloween**/**Pumpkinhead** et **Halloween : 20 ans après**). Le 1er novembre, on prévoit une sieste générale (A noter également deux nuits «Tsui Harke» le 25 septembre et le 2 octobre. Renseignement au numéro ci-dessus).

■ Le centre les 4 Temps, gigantesque complexe commercial au cœur de la Défense à Paris, organise du 23 au 30 octobre le 1er Festival d'Halloween «Creatures et Créateurs», dont le point d'orgue sera le 30 octobre (de 13 à 19 h et en public) un concours de maquilleurs d'effets spéciaux, nouveau talents, suivi d'une presentation des modeles et de la remise des prix (le gagnant empochera quand même un cheque de 7.000 F). En outre, les deux premiers seront invités d'honneur au festival de Gérardmer et présentés à des professionnels du cinéma fantastique. On s'inscrit fissa en écrivant à Fantasmagic Créations, 86 avenue de l'Entre 2 Mers, 33360 Lignan de Bordeaux (Tél. 05 56 78 30 92).

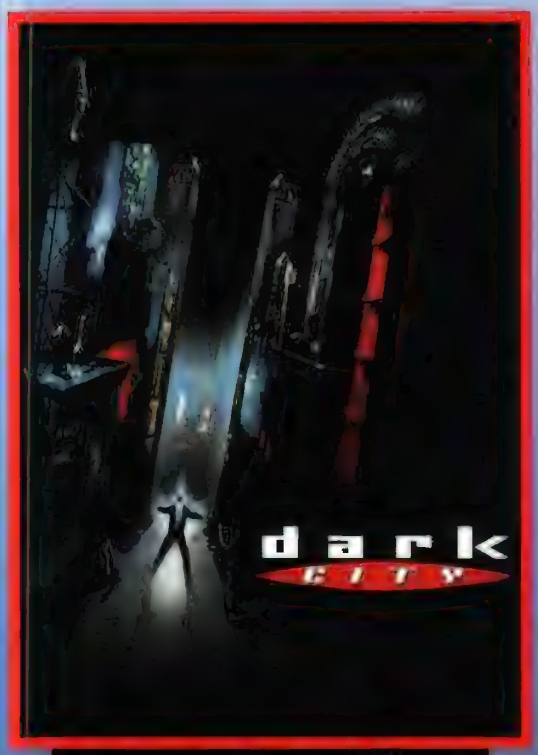
■ Ecran Libre 2000, 3ème Festival Jeune Cinéma et Vidéo, se déroulera les 24, 25 et 26 septembre à Aigues-Mortes, au Cinéma Marcel Pagnol (9 rue Victor Hugo. Tel.: 04 66 53 74 99). Au programme, un peu de plus de cinquante courts métrages en compétition et, heureuse initiative, une expo de storyboards (**Les Visiteurs 2**, **K**, **Hanuman**, **Astérix et Obélix contre César**...).

■ La cinquième édition de la biennale de courts métrages «Meridiens, à la rencontre des jeunes réalisateurs», aura lieu à Aubagne du 22 au 27 novembre. L'ambition de ce festival demeure la decouverte des talents qui feront le cinéma de demain. Connaissant votre intérêt pour le septième art et le court métrage, nous vous adressons, ci-joint, un dossier vous permettant de... Rha mince, j'ai recopié trop loin. Et si j'effaçais ? Oh pis non. Pour tout renseignement, un seul numero : le 12. *

**Joe la Manif**

* Non, en fait, c'est le 04 42 84 20 61.

# ABONNEMENT




**K7 VIDÉO**

## SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !

Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez la K7 vidéo de **DARK CITY** (le chef-d'œuvre d'Alex **THE CROW** Proyas).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* manquant à votre collection. Très hype actuellement, le *Mad Movies* n°119 avec son texte vraiment illisible, et le *Impact* n°80 avec son poster/index (répertoriant tous les articles parus depuis le n°1) et ses photos de nu d'Anna Kournikova.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

**MAD MOVIES**
**4 rue Mansart**
**75009 PARIS**

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

actualité cinéma
sortie le 13 octobre

# STAR WARS EPISODE

*Qui-Gon Jinn (Liam Neeson) et Obi-Wan Kenobi (Ewan McGregor) : l'heure d'en découdre avec Dark Maul (Ray Park).*

# 1 : LA MENACE FANTÔME

C'est en voyant JURASSIC PARK de son pote Steven Spielberg que George Lucas décida de mettre en chantier une nouvelle trilogie : la révolution informatique, voilà ce que Lucas attendait pour offrir aux fans du monde entier SA vision de la saga, enfin libérée de toute contrainte technique et économique.

Qu'une telle liberté chèrement acquise engendre d'un film aussi faible d'un point de vue cinématographique n'est finalement pas une surprise de la part d'un Lucas qui n'a jamais caché son aversion pour la mise en scène.

Au-delà de toute considération qualitative, reste quand même à savoir si cet EPISODE 1 signe l'arrêt de mort du mythe STAR WARS, ou s'il parvient, malgré tout, à le maintenir en vie. Evidemment, les avis divergent...

STAR WARS

# EPISODE 1
## LA MENACE FANTÔME

# LA VÉRITÉ SUR LE MYTHE

**Dès 1973, George Lucas était obsédé par l'idée de créer un mythe pour les nouvelles générations. Le succès galactique du premier STAR WARS lui a donné les moyens... de se donner les moyens. Pour accéder à sa vision, l'homme a créé sa boîte de production, son studio d'effets spéciaux, son département recherche, son label référence d'image et de son. Parvenu à un contrôle total, tant au niveau de la création que de la diffusion et du marketing, il peut maintenant offrir au monde le film qu'il souhaitait. La première trilogie n'était qu'un exercice d'échauffement. La nouvelle sera celle qu'il a toujours désirée. On a du mal à le croire mais c'est effectivement le cas.**

Cela fait belle lurette qu'on ne parle plus de la saga **Star Wars** sans y adjoindre l'adjectif «phénomène». Dans un univers médiatique où la mémoire excède rarement le mois, voire la semaine, les vingt ans bien tapés du film de George Lucas sonnent comme un label de pérennité qui dépasse le champ d'action d'un univers régi par la nouveauté. Il n'y a plus de «phénomène» Michael Jackson ou Madonna, les poupées E.T ont été remisées au grenier et Brigitte Bardot ne fait plus bander que les écolos-fafs. Mais la simple évocation de **Star Wars** continue à faire grésiller les tiroirs-caisses. Certains ont bien tenté de se faire de la publicité à peu de frais en annonçant la mort d'un faux mythe. D'autres s'en sont remis à la facilité en évoquant le génie-marketing de Lucas. Désolé de les décevoir. Aucun cerveau n'est assez génial pour imposer, sur vingt ans, une telle présence médiatique, auto-alimentée par un noyau dur de fans et relayée vers quelques milliards de personnes. Il y a bel et bien un véritable phénomène **Star Wars** qui a échappé à la fois à ses créateurs, ses détracteurs et ceux en charge de le cerner.

La sortie de l'**Episode 1** alimente les forums. Attendu dans le doute et la fébrilité, il était quasi-inévitable que ce nouvel opus soit, aux yeux des partisans, une réelle déception. Globalement, si le grand public semble trouver le film à la fois bête et amusant, la majorité des fans n'ont pas dissimulé leur colère. Mais le plus inattendu vient sans doute du mépris total et non simulé d'une portion importante du noyau dur. Ces derniers, qui ont grandi avec la saga, auront vu le nouveau film sans le moindre ressentiment et se seront empressés de l'oublier, sans même faire le moindre commentaire. Ceci leur serait paru totalement inconcevable il y a à peine un an. Et pourtant le fait est là. On a vu des accros de la première heure, des gars qui ont cumulé les figurines, les bédés et les vidéos, des types incollables quant aux moindres détails de la saga, se barrer au bout d'une demi-heure de film sans même claquer la porte, sans verser une larme, sans crier à la trahison. Comme si ce nouveau film n'existait tout simplement pas. Lucas pouvait se permettre n'importe quoi, jusqu'à faire un remake hi-tech du **Septième Sceau**, et recevoir néanmoins l'approbation. L'histoire était connue d'avance et de tous. Les trois premiers épisodes retraceraient la grandeur et la décadence d'Anakin Skywalker, les derniers jours de la République prise d'assaut par des ruses politiciennes, la progressive disparition du conseil Jedi et l'émergence de l'Empire des Sith. Ces éléments scénaristiques sont bien là, mais noyés au beau milieu d'un fatras qui tente de cumuler en deux heures ce que Lucas n'a pu faire ces vingt dernières années. On croisera donc pêle-mêle des gungans, une peuplade rasta dont la cité gît sous les lacs de la planète Naboo, on verra des monstres sous-marins aux formes multiples, des courses de pod-race à la surface de Tatooine, des armées d'androïdes, une meute d'animaux gigantesques, des combats spatiaux pour la forme et enfin le vilain Dark Maul, aussi besogneux que particulièrement inefficace. Pour comprendre ce qui a poussé son créateur à noyer son mythe dans une débauche d'éléments aussi inutiles, il est bon de se replonger dans les origines de la saga.

*La Reine Amidala (Natalie Portman), décidée à protéger le peuple de Naboo des assauts de la Fédération.*

*Jar Jar Binks, un gungan, comique troupier de synthèse dont l'utilité reste encore à prouver...*

*Anakin (Jake Lloyd) et Shmi Skywalker (Pernilla August) : le futur Dark Vador a encore du mal à se séparer de sa maman...*

On le sait, en lieu et place de **Star Wars**, Lucas voulait au départ adapter à l'écran la bande dessinée «Flash Gordon», le monument ultime de la kitscherie SF. Mais à l'époque, pas encore auréolé du succès de son **American Graffiti**, Lucas manque de crédibilité et ne parvient pas à décrocher les droits d'adaptation. Il se lance donc dans la création d'un univers dérivé de la célèbre bédé et accouche d'un traitement totalement infilmable. Celui-ci raconte *«l'histoire de Mace Windu, Jedi bendu révéré d'Opuchi, telle qu'elle a été relatée à Usby C.J. Thape, padawaan débutant du célèbre Jedi»*. On comprend qu'alors l'accueil ait été moyennement chaud. La *United Artists* rejette le projet, et *Universal*, qui détient un contrat sur Lucas, l'envoie carrément bouler. C'est Alan Ladd Jr, de la *20th Century Fox*, qui entrevoit l'intérêt du projet, mais le studio ne concède au réalisateur que onze petits millions de dollars pour concrétiser ce qu'on appelle alors son «space fantasy». De traitement en traitement, l'histoire a pris des proportions bibliques et couvre plusieurs générations sous le titre générique d'**Adventures of the Starkiller**. Il revient à Lucas de choisir la portion d'histoire la plus adaptée à ses moyens. Ce sera l'épisode où le fils d'Anakin Starkiller, jeune fermier, découvre un hologramme de princesse kidnappée et part à sa rescousse.

Comme ses camarades d'études (Steven Spielberg, Francis Coppola, John Milius), Lucas a revu tous les classiques japonais et cette portion d'histoire est ouvertement inspiré de **La Forteresse Cachée** d'Akira Kurosawa. Outre son économie de moyens, cet épisode est le plus linéaire, le mieux écrit, et celui dont Lucas se sent le plus sûr. Concentré sur quelques personnages, mais regorgeant de scènes d'exposition, il va obliger son auteur à présenter un univers complexe, grouillant de noms incompréhensibles, par le biais de la haute simplicité. Premier exercice d'importance, car si **La Guerre des Etoiles** paraît aujourd'hui bavard et lent, c'est aussi le film qui impose toute l'infrastructure de la saga. Lucas maîtrise en effet un univers dix fois plus large que ce qu'il peut en montrer. En découle une cohérence et une évidence dans le moindre détail, la moindre attitude ou expression de personnage. On tient sans doute ici la clé qui lui a permis de «zapper» l'incrédulité du public en le propulsant dans un monde que ce dernier ne chercha même pas à questionner.

Les rigueurs budgétaires vont aussi obliger le réalisateur à travailler son design en privilégiant l'aspect pratique. C'est là qu'apparaît un des piliers créatifs les moins reconnus de la saga, le dessinateur Ralph McQuarrie. Ce dernier va contribuer à quasiment faire disparaître toute référence visuelle à l'univers de «Flash Gordon», et lui substituer des vaisseaux, des armes et des monstres pensés sous l'angle de la crédibilité. C'est McQuarrie qui va faire de Vador un chevalier en armure plutôt qu'une resucée du vilain Ming, ou encore qui imaginera une poubelle sur roulettes censée figurer un robot performant. Autre pilier oublié, le producteur Gary Kurtz qui, sur les deux premiers épisodes, poussera Lucas à recourir sans hésitation aux emprunts mythologiques, à pio- ■■■

*C-3PO et R2-D2 : coup de foudre à Tatooine !*

STAR WARS

# EPISODE 1
## LA MENACE FANTÔME

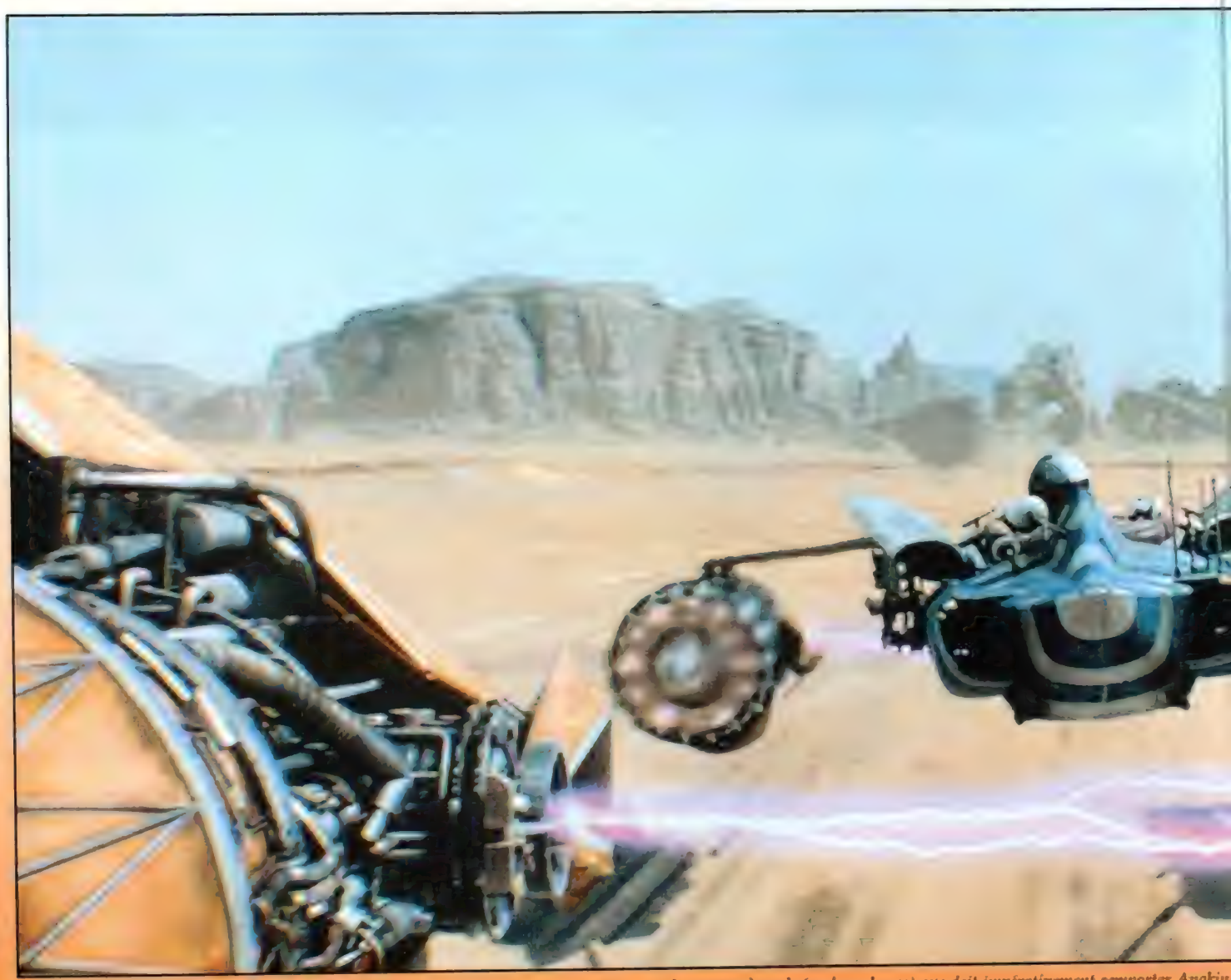
■■■ cher dans «Le Rameau d'Or», l'étude monumentale des civilisations par l'anthropologue James George Frazer, ou encore les écrits de Joseph Campbell sur le mythe du héros. Pour comprendre l'apport essentiel de Kurtz à la saga, il suffit de revoir l'étonnant **Dark Crystal** qu'il produisit pour Jim Henson, seul film live à ce jour à proposer un univers intégralement factice qui s'impose pourtant par son évidence et sa simplicité.

Truffaut disait qu'un film n'est que la lente dégradation du projet initial au produit fini. Rien n'est plus vrai en ce qui concerne **La Guerre des Etoiles** tant Lucas a dû soit abandonner des idées soit les contourner. Exit donc la bataille finale en forêt où le peuple des wookies, monté sur des bipèdes, affronte les forces de l'Empire. Oubliées les vues de la pacifique planète Alderaan. Si l'on peut aisément comprendre la frustration de Lucas, obligé de réviser constamment sa vision, force est de constater que, du coup, **La Guerre des Etoiles** impose, justement par son manque de moyens, l'existence d'un vaste monde caché au spectateur. Et pour ce qui est montré, là aussi les décisions de dernière minute ont des effets heureux. Dans l'impossibilité de camoufler les kilomètres de câbles nécessaires pour filmer la vaste base rebelle de Hoth dans **L'Empire Contre-attaque**, il fut décidé de les laisser apparents, voire même d'en rajouter. Il en résulte ce qui constitue sans doute la base spatiale la plus vivante et la plus crédible de l'histoire de la SF. Les deux premiers films regorgent de telles improvisations. Et comme par hasard, ce sont les meilleurs.

A la fois soucieux de se détacher plus encore du système des studios, et conscient que l'achèvement de sa «vision» va nécessiter de mettre au point des outils spécifiques, Lucas va utiliser les recettes faramineuses des films pour constituer son «Empire» créatif. *ILM*, le Ranch Skywalker, le label THX, *Pixar*, *Electronic Arts*. **Le Retour du Jedi** bénéficiera des avancées technologiques et des moyens mis en œuvre. Il en résultera ce que l'on sait. A la linéarité des deux premiers films, ce troisième substituera une intrigue chargée de lieux, d'événements, de personnages. Lucas pourra enfin caser ses visions. La bataille en forêt, des galeries de monstres, un empereur au look très «Ming». La vocation «fantasy» de l'œuvre apparaît soudain plus clairement. Mais le mythe en prend déjà un sacré coup. Lorsqu'il entame **Willow** quelques années plus tard, Lucas avoue vouloir donner à l'Heroic-Fantasy ce que **Star Wars** fut à la SF. On a vu ce que cela a donné (par pure politesse, on évitera de parler d'**Howard the Duck**).

On a donc sous les yeux le cas passionnant d'un cinéaste dont l'univers perd en évocation ce qu'il gagne en moyens. Lorsque l'on revoit le dessin animé **Star Wars** ultra-ringard qui fut diffusé sur la chaîne télé de la *Fox* en 1978, on est frappé d'y voir les mêmes vues du spatioport de Mos Esley que celles qui apparaissent dans l'**Edition Spéciale**, des créatures marines qui préfigurent celles de l'**Episode 1** ou encore la première apparition, risible, du pourtant sublime Boba Fett. La kitscherie galopante de Lucas n'est donc pas un fait nouveau. Elle était présente dès la création de la saga. Le miracle **Star Wars** ne serait donc rien d'autre qu'une vision cafouillante, faîte de bric et de broc, mais ingénieusement transfigurée car débarrassée de toutes ses fioritures ?

Dès ses premières minutes, **La Menace Fantôme** confirme ces suppositions. Ayant radicalement entraîné la mutation technologique d'Hollywood, Lucas peut maintenant faire précisément le film qu'il avait en tête, c'est-à-dire **Flash Gordon**. L'ergonomie des vaisseaux est remplacée par des formes oblongues, lissées et brillantes. Le look noir et blanc, quasi abstrait, de la princesse Leïa, devient la débauche de coiffes et de couleurs de la reine Amidala. Le spatio-port fauché, poussiéreux de Mos Esley disparaît au profit de cités et de palais rococo. En lieu et place de jawas (deux points rouges couverts d'une bure marron), on découvre les gungans (millions de polygones, alpha-blending, Gouraud shading, buffering, mapping). Et l'on peut tout de suite dire adieu à la linéarité dramatique. On pensait naïvement que cet épisode nous racontait l'enfance d'Anakin. Mais ce postulat tient moins de dix minutes dans le film, pressé qu'est son auteur de nous montrer Anakin en action. Il fait des courses de pod-race interdites aux humains, se libère de sa condition d'esclave, séduit une reine qui fait deux fois sa taille, bluffe le conseil Jedi, pilote un vaisseau spatial et détruit tout seul



*La course de pods (ou la pod-race) que doit impérativement remporter Anakin*

*George Lucas, une valeur sûre (R2-D2) et une valeur montante (Anakin Skywalker).*

comme un grand les forces du mal. Hyperactif le môme ! Il fait également la connaissance de C3PO et R2D2, devenus on ne sait trop comment super-importants aux yeux de tous (Anakin étant ingrat, et Obi-Wan probablement gâteux, ils auront complètement oublié l'existence de ces robots dans l'épisode 4 !). Trop jeune pour manier le sabre-laser, il laisse aux grands le soin de se battre avec le vilain Darth Maul, un Jedi avec des piments sur le crâne qui attend sagement ses ennemis en restant de bonnes heures debout derrière une porte.

A deux reprises pourtant, il semble se passer quelque chose. La première, involontaire, tient au regard dédaigneux d'Obi-Wan envers Anakin, son futur élève. Ceci, on le sait maintenant, tient uniquement au fait que McGregor, comme il l'a annoncé, se faisait royalement chier sur le plateau. La deuxième arrive durant le duel au sabre. L'espace de quelques secondes, Qui-Gon Jinn et Dark Maul sont séparés par une barrière laser. Le premier ferme les yeux et se concentre tandis que le second trépigne comme un fauve en cage. Dix secondes simples, efficaces, sans «fioritures» durant lesquelles les personnages existent. Dix secondes de mythe perdues dans un condensé inutile de **Flash Gordon** et du **Cinquième Elément**. Obsédé par le contrôle absolu, Lucas n'a pas vu venir le drame shakespearien typique : la conquête du pouvoir ne peut se terminer que dans le néant.

Pendant ce temps, en Nouvelle-Zélande, Peter Jackson entame un projet gigantesque, fou, grandiloquent, la création à l'écran d'un vaste univers mythologique. Il a créé à cette fin sa propre boîte de production, son propre studio d'effets spéciaux et s'est arrangé un contrat qui lui laisse une totale décision artistique. C'est une trilogie. Son titre ? **Le Seigneur des Anneaux**. Inutile de vous le cacher. A nos yeux, c'est là-bas que se crée le nouveau **Star Wars**.

**Rafik DJOUMI**

*Poursuite classique de bagnoles et jeu vidéo à la «Wipeout», une scène d'action qui scotche bien au fauteuil...*

# à suivre...

On ne peut pas donner tort à Rafik lorsqu'il déclare que plus George Lucas s'est donné les moyens de concrétiser ses rêves, plus on s'est aperçu que ceux-ci étaient d'un goût douteux. Après un **Retour du Jedi** qui jetait les premières bases de la saga telle que son auteur l'avait toujours imaginée, on découvrit, stupéfaits, le travail de sagouin entrepris par Lucas pour corriger la trilogie dans son **Edition Spéciale**. Pour que **La Guerre des Etoiles**, **L'Empire Contre-attaque** et **Le Retour du Jedi** soient parfaits aux yeux de Lucas, il ne manquait finalement pas grand-chose : des vues larges des diverses planètes et cités en images de synthèse, des nouveaux véhicules en images de synthèse et des monstres en tous genres comblant les vides en images de synthèse. Evidemment, George Lucas reste aujourd'hui le seul à croire que la trilogie est meilleure ainsi.

La première heure de **La Menace Fantôme** prolonge de façon désastreuse les nouveaux désirs synthétiques de Lucas. On dirait que le réalisateur a refourgué un vague synopsis à *ILM*, attendant les rendus d'effets spéciaux, et se demandant déjà de quelle façon il allait bien pouvoir inclure les acteurs dans le plan. Ces derniers se retrouvent condamnés à donner la réplique à un pauvre type très embarrassant tout juste sorti des ordinateurs : Jar Jar Binks, seule et véritable vedette de cette quasi-moitié de **La Menace Fantôme**. On est à ce moment au-delà du mauvais film : dans un déni total de cinéma.

Il faut en fait attendre l'apparition d'Anakin Skywalker pour qu'un léger déclic se produise. Enfin dans l'obligation de se confronter à la raison d'être de **La Menace Fantôme**, Lucas enferme le Jedi Qui-Gon Jinn, Jar Jar Binks, Anakin et sa maman Shmi Skywalker dans un igloo des sables bien connu de ceux qui ont foulé la planète Tatooine. Le décor est exigu, la musique s'est arrêtée, reste encore un détail à régler : excédé, Qui-Gon Jinn ordonne à Jar Jar Binks de cesser immédiatement ses pitreries ! Les personnages sont désormais libres de discuter autour de la table, et c'est progressivement un peu de la première trilogie qui s'inscrit en transparence. A partir de cet instant, l'insupportable **Menace Fantôme** va opérer doucement sa mutation en **Episode 1** de la saga **Star Wars**. Pour ressentir ce frémissement aussi délicieux qu'inattendu, il faut bien évidemment prendre le train en marche, et on comprendra donc que nombreux soient ceux qui restent à quai. Peut-être qu'il faut également épouser plus que jamais la vision d'ensemble de George Lucas, cet **Episode 1** ne trouvant sa valeur réelle que dans les promesses d'un **Episode 2** puis d'un **Episode 3** forcément plus intéressants d'un point de vue dramatique. Le mignon comme tout Anakin recevra l'enseignement Jedi de Obi-Wan Kenobi, puis rejoindra le côté obscur de la Force sous le nom de Dark Vador. Même s'il procure très peu de plaisirs purement cinématographiques (Lucas n'aime pas mettre en scène et il le prouve ici), ce «pilote» sur grand écran sauve malgré tout l'essentiel : l'envie de voir la suite.

**Vincent GUIGNEBERT**

PS : Le logo officiel, américain comme français, ressemble à un indicateur sur la façon d'appréhender cet objet bizarroïde. Le label «Star Wars» est écrit en tout petit, le titre «La Menace Fantôme» est en fait un sous-titre, le vrai titre étant simplement «Episode 1». Etonnant, non ?

***Star Wars Episode 1 : The Phantom Menace.*** *USA. 1999. Réal.: & scén.: George Lucas. Dir. Phot.: David Tattersall. Mus.: John Williams. SPFX : Industrial Light & Magic. Prod.: Rick McCallum pour LucasFilms LTD. Int.: Liam Neeson, Ewan McGregor, Natalie Portman, Jake Lloyd, Ian McDiarmid, Pernilla August, Oliver Ford Davies, Hugh Quarshie, Ahmed Best, Anthony Daniels, Kenny Baker, Frank Oz, Terence Stamp... Dur.: 2 h 13. Dist.: Twentieth Century Fox. Sortie le 13 octobre 1999.*

STAR WARS

# EPISODE 1
## LA MENACE FANTÔME

GEORGE LUCAS

# LA FORCE EST AVEC LUI

**En cette période de célébration millénariste, les listes d'hommes du siècle vont fleurir dans toute la presse. En matière de cinéma, il y a fort à parier que George Lucas sera dans le peloton de tête. Le créateur de la saga STAR WARS a tout simplement révolutionné le cinéma en 1977, grâce à LA GUERRE DES ETOILES. Vingt-deux ans plus tard, il se replonge dans l'espace avec LA MENACE FANTÔME. Mais au lieu de donner tranquillement une suite à sa trilogie, il préfère raconter ce qui s'est passé bien avant la naissance de Luke Skywalker. Et ainsi créer ce qui restera sans doute comme la dernière mythologie du siècle.**

Le 25 mai 1977, **La Guerre des Etoiles** sort sur les écrans américains. Personne ne croit vraiment en ce petit film, pas même les studios *Fox* qui ne voient pas un seul instant le potentiel commercial énorme du bébé de Lucas. D'ailleurs, pour convaincre les patrons du studio, Lucas ne demande pour tout salaire que les droits sur les éventuelles suites et sur le merchandising. La *Fox*, croyant faire une bonne affaire, signe de suite. Un contrat qui fera de George Lucas l'un des hommes les plus riches de la planète. Et son film changera à tout jamais la face du cinéma. **La Guerre des Etoiles** installe le concept de «blockbuster» international. Le film règne en maître sur le box-office international. Seul le **Titanic** de James Cameron parviendra à le déloger de sa première place au box-office mondial de tous les temps. Ses deux suites et sa préquelle sont aussi bien placées dans le top 10 des entrées mondiales. L'impact de la quadrilogie sur la culture populaire est indiscutable. Tout le monde a vu au moins une fois dans sa vie l'un des épisodes de la saga **Star Wars**. Tout le monde sait qui est Luke Skywalker ou Dark Vador. Lucas a organisé sa saga comme une passionnante mythologie moderne que certains n'hésitent pas à comparer à une nouvelle religion. «*Francis Coppola m'a dit un jour que je pourrais créer autour de* ***Star Wars*** *une véritable croyance religieuse ou une nouvelle politique de masse à laquelle tous les fans adhéreraient sans discuter*», raconte George Lucas. «*Je ne sais pas s'il blaguait ou s'il était sérieux. Mais je ne crois pas qu'il soit possible de donner autant d'importance à mon travail. Je ne suis qu'un cinéaste. Le pouvoir ne m'intéresse pas et je n'ai absolument aucune envie de créer une nouvelle religion, ni d'y être associé de quelque manière que ce soit*».

*George Lucas et un instrument bientôt dépassé : la caméra avec pellicule.*

*Obi-Wan Kenobi : un apprenti-Jedi en difficulté...*

Il n'empêche, l'une des explications du succès de **La Guerre des Etoiles** à la fin des années 70, était que le public épanchait sa soif de spiritualité autrement que par les traditionnels moyens religieux qui ne satisfaisaient plus une grande partie de la jeunesse de l'époque. La religion séparait violemment protestants et catholiques en Ulster, juifs et musulmans au Moyen-Orient, et tout à coup apparaissait la Force, puissance spirituelle magnanime censée guider les justes vers une victoire du Bien sur le Mal. «*Vous avez peut-être raison*», admet Lucas, «*même si je ne vois pas* ***Star Wars*** *comme une saga profondément religieuse. Je la vois plutôt aborder tous les problèmes que présente la religion et les distiller dans un schéma plus moderne. Le but de la présence de la Force dans* ***La Guerre des Etoiles*** *était de faire appel à ce besoin de spiritualité chez les jeunes de l'époque. Mais pas à devenir elle-même une croyance à part. Je pensais il y a vingt ans, et j'en suis toujours convaincu aujourd'hui, que nous avons tous envie de croire en un Dieu unique plutôt que dans une quelconque religion. Je voulais juste que mon public puisse se poser certaines questions mystiques et s'apercevoir que la réponse au Mystère Universel ne repose pas seulement dans une quelconque doctrine dictée par telle ou telle foi*». Du coup, les quatre **Star Wars** apparaissent comme un patchwork de toutes les religions existantes. Un peu de bouddhisme par là, une poignée de mysticisme oriental par ici et une bonne grosse louche de catholicisme dans **La Menace Fantôme**.

Un mélange biblique duquel George Lucas aimerait bien que nous ne retenions que l'aspect mythologique, sachant de toute façon que chacun va tirer la couverture à soi. «*Quand* ***La Guerre des Etoiles*** *est sorti, chaque religion se l'est approprié et s'en est servi d'exemple. Les rabbins disaient que c'était une interprétation de la Torah, les imams une nouvelle version du Coran tandis que le Vatican y voyait une lecture à peine déguisée du Nouveau Testament. Que pouvais-je y faire ? Moi, je voulais juste raconter une nouvelle histoire, créer une nouvelle mythologie, ou plutôt raconter de vieux mythes d'une nouvelle façon. J'ai toujours été passionné par toutes sortes de mythologies. La mythologie fait partie intégrante du concept d'humanité. Elle est utilisée par toutes les sociétés pour transmettre de génération en génération certaines valeurs, certains préceptes. Bien entendu, au début, la mythologie se transmettait par tradition orale avant de devenir tradition écrite. Aujourd'hui, dans la société moderne, la mythologie a de la concurrence. Les médias sont omniprésents, la communication est presque immédiate. Du coup, la mythologie a perdu son sens propre. L'un*

*La Reine Amidala et l'objet de toutes les querelles : Jar Jar Binks.*

*de mes profs à la fac disait que la dernière Mythologie, c'était le Western. Et que c'était la seule mythologie transmise par le cinéma. Plus tard, en découvrant le cinéma asiatique et des cinéastes comme Kurosawa ou Miyazaki, je me suis aperçu qu'il se trompait sur ce point. Mais en ce qui concerne l'Amérique, l'écroulement du Western dans les années 60 a signé la fin de toute mythologie racontée sur un écran. Le cinéma est devenu orphelin de ses mythes. Je tenais donc absolument à donner une dimension mythique à* **La Guerre des Etoiles**. *C'est une des raisons qui m'ont poussé à utiliser l'espace comme décor de mon histoire. Après tout, n'est-ce pas là la nouvelle frontière ?».*

Un raisonnement qui explique assez bien la notion de héros que Lucas a développée dans sa quadrilogie spatiale. «*Il n'y a pas de mythe sans héros*», continue-t-il. «*Le héros est façonné par la conduite qu'il choisit de tenir quand les événements se précipitent. Dans chaque mythe classique, c'est le voyage que le héros entreprend vers son but final qui détermine sa destinée. La transformation est toujours le thème principal. Il faut abandonner son passé et prendre son futur à bras le corps. Tel est le message de toutes les mythologies*». A ce niveau, la surprise contenue dans **La Menace Fantôme** est énorme. Le héros de la saga **Star Wars** n'est pas le gentil Luke Skywalker, ni même le baroudeur Han Solo ou la jolie Princesse Leia. Ceux-là n'étaient en fait que des personnages secondaires. Le héros de **Star Wars** n'est autre que Dark Vador. Le méchant ultime comme pierre d'angle de la saga : un choix étrange et presque cruel. En effet, au début de **La Menace Fantôme**, celui qui va devenir le sombre Dark Vador n'est qu'un gamin blondinet innocent arraché aux bras de sa mère par une destinée lugubre jonchée de tentations, et qui fera de lui la créature qu'on sait avant une longue et difficile rédemption. Un destin qui fait encore une fois écho à des fondements mythiques. «*Cette histoire n'est pas nouvelle*», admet Lucas. «*Satan avait amené le Christ au sommet d'une montagne pour lui montrer ce qu'il pourrait lui offrir s'il renonçait à sa mission. Bouddha a aussi connu le même genre de tentations. C'est dans toute mythologie. Les dieux ont toujours mis à l'épreuve leur héros en lui proposant d'aller faire un tour du côté obscur de leur pouvoir. Dans mes films, notamment dans* **La Menace Fantôme**, *l'idée de tentation est constante. Les Siths qui entraînent l'univers vers sa funeste destinée et dirigent l'Empire, ne sont rien d'autre que des chevaliers Jedi qui, il y a des milliers d'années, ont choisi de se soumettre au côté obscur de la Force pour assouvir leur ambition personnelle. Ils étaient cupides et égoïstes. Ils ont fini par s'entre-tuer jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un. Et celui-ci a pris un apprenti qui, à la mort de son maître, est devenu le numéro un. Sans trop révéler la conclusion de* **La Menace Fantôme**, *disons juste que l'apprenti Sith est détruit par un chevalier Jedi. Du coup, le choix d'Anakin Skywalker comme nouvel apprenti par le futur Empereur n'est pas innocent. Il fait aussi partie d'un plan de vengeance insidieux. Donc, je l'admets, le choix de montrer l'innocence d'un gamin détruite par une incarnation du Mal absolu est assez cruel, mais plus la descente aux enfers est profonde, plus la rédemption est grande*». Logique.

Ce qui l'est moins, c'est le fait d'avoir raconté la rédemption avant la faute. «*Je n'ai pas vraiment eu le choix*» se souvient Lucas. «*Plus j'avançais dans le tournage de* **La Guerre des Etoiles**, *plus j'avais envie de raconter les événements ayant provoqué ce qu'on voit dans le film. C'est pour cette raison que j'ai sous-titré* **La Guerre des Etoiles : Episode IV**. *Dans ma tête, j'ai toujours envisagé mon histoire* ■■■

*Qui-Gon Jinn et Anakin face à Watto, le commerçant près de ses sous...*

STAR WARS

# EPISODE 1
## LA MENACE FANTÔME

■■■ *comme une saga en six parties. Mais, à l'époque, je ne pensais vraiment pas avoir la chance de pouvoir en faire six films. Et puis* ***La Guerre des Etoiles*** *a remporté le succès que l'on sait. J'ai préféré d'abord en finir avec ce qui arrive à ces personnages avant d'attaquer la préquelle. Ça m'a pris un peu de temps avant de m'y mettre».* Seize ans. Seize années pendant lesquelles Lucas fait tranquillement fructifier sa fortune récoltée dans les étoiles. En s'accordant les droits sur les suites et la propriété de tout merchandising issu de la saga, Lucas a sans aucun doute réalisé l'affaire du siècle. **L'Empire Contre-attaque** et **Le Retour du Jedi** remportent plus de 600 millions de dollars au box-office américain et les produits dérivés dépassent allégrement le milliard de dollars en bénéfices. Pourtant, Lucas ne se voit pas du tout en homme d'affaire. *«Je me considère avant tout comme un cinéaste, mais comme mon studio est situé à San Francisco, je n'ai pas les mêmes ressources que les majors hollywoodiennes. Je dois donc trouver l'argent nécessaire pour faire mes films ailleurs. Et j'ai besoin de beaucoup d'argent vu les films que je fais. Il n'y a que trois studios de production dans la région de San Francisco : celui de Saul Zaentz,* Fantasy Films, *qui a produit* ***Le Patient Anglais*** *et* ***Amadeus****,* Zoetrope Films, *la boîte de Francis Coppola et le mien. Saul fait son argent en éditant des CD de musique classique, Francis en vendant du vin. Je fais le mien en vendant des jouets. Mais ça n'a jamais été mon objectif numéro 1».*

Et heureusement, parce que si **La Menace Fantôme** a très bien marché outre-Atlantique (420 millions de dollars de revenus, soit la troisième recette de tous les temps derrière **Titanic** et... **La Guerre des Etoiles**), les jouets se sont eux beaucoup moins bien vendus que prévu. De là à dire que **La Menace Fantôme** ne déclenche pas la folie prévue, il n'y a qu'un pas que certains n'hésitent pas à franchir. D'autant plus que lors de sa sortie américaine, le film s'est fait massacrer par la critique. Ce qui importe assez peu à Lucas. *«C'est amusant»,* dit-il, *«les journalistes ont écrit la même chose sur* ***La Menace Fantôme*** *que sur* ***La Guerre des Etoiles*** *en 1977. A l'époque, ça n'a pas empêché le film de remporter un immense triomphe. Alors...».* Par contre, Lucas est beaucoup plus énervé par les relents de racisme pointés par la presse. Deux personnages du film sont perçus comme des stéréotypes racistes : Jar Jar Binks, que les expressions et l'accent créoles font passer pour le gentil Noir, bête mais rigolo, et Watto, un marchand impitoyable de Tatooine au nez crochu et à l'accent légèrement yiddish. L'affaire a fait grand bruit dans les journaux américains. *«Toute cette affaire de stéréotypes racisux est absurde»,* s'emporte Lucas. *«Elle a démarré dans le* Los Angeles Times. *Ils ont écrit ce papier davantage par vengeance qu'autre chose. J'avais eu quelques problèmes avec eux dans le passé. Et toute la presse a repris cette argumentation déplacée. Mais je ne pense pas que qui que ce soit de censé prenne ce genre de chose au sérieux, surtout pas les gens des ligues antiracistes. La presse se sert juste de ça pour vendre des journaux, c'est tout. Ces deux personnages ne sont pas des stéréotypes. La seule raison pour laquelle certains ont essayé de tourner Jar Jar en un stéréotype, c'est parce qu'ils pensaient qu'il s'exprimait avec un accent jamaïquain. Cette idée n'a pu être trouvée que par quelqu'un qui n'a jamais parlé avec un Jamaïquain. Jar Jar ne parle pas avec un accent jamaïquain et son dialecte est totalement inventé. Ça ne ressemble même pas au son ou à la façon de parler des Jamaïquains. C'est stupide. Et pour vous prouver que c'est n'importe quoi, un journaliste d'une revue homo a écrit que Jar Jar est un condensé de tous les stéréotypes gay ! Absurde. Jar Jar est orange, il utilise l'humour et la maladresse à la manière d'un Buster Keaton, d'un Jerry Lewis ou d'un Jim Carrey. En fait, Jar Jar est le stéréotype de l'amphibien orange comique. Quant à Watto, son accent est plus italien qu'autre chose. Et si chaque personnage de commerçant peu affable vous renvoie à des images antisémites, c'est peut-être vous qui avez des problèmes de racisme».*

Une autre accusation met en colère le metteur en scène : celle de privilégier avant tout les effets spéciaux et les innovations techniques dans ses films. *«Si c'est ce que vous avez ressenti en voyant* ***La Menace Fantôme****, c'est que j'ai dû me tromper quelque part»* constate Lucas. *«Je suis, c'est vrai, passionné par l'image et par toutes les possibilités techniques qu'offre aujourd'hui la révolution digitale que nous sommes en train de vivre. J'utilise les nouvelles techniques à foison, j'en crée même pour mes films, mais je reste convaincu que les effets spéciaux ne font pas un film. C'est l'histoire qui fait le film. La technologie doit uniquement vous permettre de raconter le mieux possible votre histoire. Le cinéma est une forme d'art très littéral. Ce que vous avez envie d'exprimer, vous devez le montrer. Par exemple, si le scénario dit «la planète s'écroule», vous devez montrer une planète qui s'écroule. Comme je ne suis pas du genre à baisser les bras devant une ligne de scénario, je passe beaucoup de temps à essayer de repousser les limites techniques. Mais tout cela dans un seul but : servir le récit».*

Pour atteindre son «but», George Lucas va avoir un autre outil à sa disposition. Il a réinvesti tous les bénéfices remportés par **La Menace Fantôme** et ses produits dérivés dans l'achat d'une ancienne base militaire située dans le port de San Francisco. *LucasFilm* va s'installer dans l'ancien Presidio qui deviendra une véritable usine à images. Plus de 200 millions de dollars seront investis dans le matériel digital le plus perfectionné existant, permettant aux techniciens les plus compétents d'inventer un nouveau langage cinématographique. *«Je vais enfin pouvoir me permettre de tout expérimenter»* commente Lucas. *«D'ailleurs, les deux prochains* ***Star Wars*** *seront entièrement tournés en digital. Au mois d'octobre, je vais être le premier à tester les caméras digitales que* Sony *et* Panavision *vont mettre sur le marché. Si tout va bien, on pourra attaquer le tournage de l'****Episode 2*** *début 2000. Bien sûr, il existera un négatif, les cinémas équipés en digital se comptant aujourd'hui sur les doigts d'une main. Mais d'ici quinze à vingt ans, la pellicule sera de l'histoire ancienne, comme le vinyle aujourd'hui. C'est tellement plus simple de tourner en digital. On gagne une étape dans la fabrication du film, le passage du négatif au digital. Donc, on gagne de l'argent. Et les possibilités de travailler l'image sont encore plus grandes. Il n'y a aucun doute, nous allons tous y venir. Je serai assez fier d'être le premier».*

**La Menace Fantôme**, ses personnages digitaux, ses décors conçus sur ordinateur et ses incroyables effets spéciaux, nous le faisaient déjà entrevoir. L'achat du Presidio et ses ambitions digitales le confirment : à 51 ans, George Lucas n'a pas envie de refaire du cinéma, il a juste envie de refaire LE cinéma.

**Didier ALLOUCH**

*Anakin répond aux questions du conseil des Jedis : et déjà les premiers doutes...*

*Dark Maul (Ray Park) : un Jedi ayant rejoint les Siths du côté obscur de la Force.*

LES PERSONNAGES

# LES STARS DE LA SAGA

## NATALIE PORTMAN
### (La Reine Amidala)

**Dans les critiques parues dans la presse américaine, les journalistes n'ont pas écrit que des choses gentilles sur LA MENACE FANTÔME. Par contre, aucun d'entre eux n'a exprimé un seul avis négatif sur la performance de Natalie Portman. Dès qu'elle est à l'écran, la jeune fille vole la vedette aux effets spéciaux, aux sabres laser ou à n'importe quel Jedi de passage.**

Il est assez drôle de constater que dans le cinéma de George Lucas, le personnage autour duquel s'organise l'action est toujours une jeune femme. Dans les trois premiers **Star Wars**, il s'agissait de la Princesse Leia. Dans **La Menace Fantôme**, il s'agit de la Reine Amidala. En 1977, Lucas avait choisi une jeune actrice de 19 ans : Carrie Fisher. En 1999, il opte pour une jeune actrice du même âge : Natalie Portman. A la différence de Carrie Fisher, Natalie Portman est déjà une comédienne expérimentée. Elle était la gamine en danger du **Léon** de Luc Besson, la chipie présidentielle du **Mars Attacks !** de Tim Burton ou encore la fille de Al Pacino dans **Heat** de Michael Mann. «*Cette expérience m'a permis de supporter la pression de jouer l'un des rôles principaux dans le film le plus attendu de cette fin de siècle*», explique la jeune actrice. «*En fait, quand j'ai été embauchée par George Lucas, je ne réalisais pas ce que représentait vraiment* ***Star Wars****. C'est sur le plateau que j'ai commencé à m'en rendre compte. Je n'avais jamais vu une production de cette ampleur, mais c'est surtout le buzz provoqué par le tournage à la fois dans la presse et sur le net qui était impressionnant. J'ai désormais l'habitude des plateaux et j'ai remarqué un truc étrange : plus le film est gros, plus l'ambiance est bonne. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Je me souviens qu'un jour, en plein désert, on a connu une grosse tempête, un vrai déluge de deux heures : la météo tunisienne n'avait pas été aussi violente depuis vingt-cinq ans. Pendant deux heures, il est tombé des trombes d'eau et la plupart des décors ont été détruits. Une fois les nuages dissipés, j'ai vu l'équipe se mettre au travail pour remettre les décors en place. Du chef opérateur au premier assistant, des figurants costumés aux stars du film, tout le monde s'est mis au boulot. Et nous avons pu tourner le soir même. Il est de bon ton de parler d'esprit d'équipe quand on est sur un tournage, mais ce n'est pas toujours vrai. Sur* ***La Menace Fantôme****, tout le monde avait vraiment envie que tout se passe bien*».

Natalie Portman joue deux rôles dans le film. Elle est la Reine Amidala, toujours tirée à quatre épingles et à la coiffure imposante, ainsi que sa servante Padmé, une jeune fille très simple, jamais maquillée et habillée d'un rien. «*Heureusement que je pouvais parfois me débarrasser de l'accoutrement d'Amidala. Je n'étais pas tellement gênée par le maquillage, que je trouve très beau, mais par contre les costumes pesaient une tonne et les perruques étaient particulièrement inconfortables. George Lucas m'a dit avant le tournage qu'il voulait faire d'Amidala un mélange de puissance et de naïveté. Il désirait qu'elle soit à la fois intelligente et candide, forte et vulnérable. Il fallait que le public sache qu'elle pouvait surmonter les épreuves qui se présentaient, qu'il ne conteste jamais son autorité. Mais il fallait aussi que le public comprenne également qu'Amidala est une jeune fille naïve dont des êtres aussi vils que Palpatine vont pouvoir se jouer. En montrant ces deux personnages, Padmé et Amidala, George a, je crois, bien imposé la dichotomie de son héroïne*».

Dans le prochain **Star Wars**, Natalie Portman sait qu'Amidala prendra encore plus d'importance. Lucas a révélé récemment que l'**Episode 2** serait centré sur l'histoire d'amour entre la Reine et le jeune Anakin Skywalker. «*Je serai toujours reconnaissante envers George*» reconnaît la comédienne. «*Il m'a offert un rôle en or. Une jeune femme de mon âge n'a pratiquement jamais l'occasion de jouer un personnage de leader comme celui d'Amidala. Dans le prochain épisode, je vais pouvoir jouer un vrai rôle romantique, voire peut-être une mère dans le troisième. Franchement, vous en connaissez beaucoup des personnages qui permettent de faire appel à tant d'émotions et de jeux différents ? Ne cherchez pas. George Lucas m'a offert un cadeau rare. Je ferai tout pour ne pas le décevoir*».

*Amidala, une jeune Reine qui ne rechigne pas à passer à l'action.*

# LIAM NEESON
## (QUI-GON JINN)

**Adolescent, Liam Neeson ne rêvait que d'une chose : devenir boxeur. La vie réserve parfois de drôles de choses. A quinze ans, Liam prend trop de coups dans la figure et renonce au noble art. Trente ans plus tard, il est l'un des acteurs les plus doués de sa génération. Son interprétation d'Oscar Schindler le propulse au rang de star et sa présence dans LA MENACE FANTÔME et dans HANTISE en a fait le comédien le plus vu de cet été américain.**

Liam Neeson a découvert la saga **Star Wars** à la sortie de **La Guerre des Etoiles**. *«A l'époque, j'avais 21 ou 22 ans»* se souvient l'acteur. *«Je travaillais comme ouvreur dans un théâtre de Belfast. Je me souviens très bien avoir vu le film dans un quartier protestant de la ville. Deux jours avant, une bombe avait explosé dans les environs. Il y avait des policiers et des soldats partout mais le cinéma était ouvert. Je ne sais pas si les circonstances ont joué une part dans mon appréciation du film, mais je l'ai trouvé tout simplement époustouflant. Je suis moins fan de **L'Empire...** et du **Retour...**, sans doute parce que Lucas ne les a pas réalisés. Quand j'ai entendu dire qu'il y avait peut-être un rôle pour quelqu'un comme moi dans **La Menace Fantôme**, j'ai fait en sorte que Lucas sache que j'étais très intéressé. Il m'a demandé de venir le rencontrer. On s'est vu une première fois à Londres sans vraiment parler du film. Et puis, j'ai dû lui plaire puisqu'il m'a fait revenir pour discuter de nouveau, et qu'au final il m'a embauché».*

Ainsi Liam Neeson est devenu Qui-Gon Jinn, le maître Jedi chargé de l'éducation du jeune Obi-Wan Kenobi, celui qui découvrira le petit Anakin Skywalker. Un rôle pour lequel il a, bien sûr, puisé son inspiration dans l'interprétation d'Alec Guiness dans **La Guerre des Etoiles**. Mais pas seulement. *«Il y a aussi Takashi Shimura dans **Les Sept Samouraïs** de Kurosawa»* révèle-t-il. *«Sans doute parce que mon personnage est censé être plus aventurier qu'un Jedi classique. Par exemple, il ne siège pas au conseil Jedi comme Yoda ou le chevalier joué par Samuel Jackson. Il est tout le temps sur la route et prend des risques. En fait, je vais vous avouer quelque chose : ma véritable source d'inspiration, c'est George Lucas lui-même. Sur le plateau, George était le maître Jedi et nous étions tous ses apprentis. Mais quand la caméra tournait, il s'effectuait un petit changement. Je devenais George Lucas. J'ai construit mon personnage d'après son comportement sur le plateau. C'était mon modèle, même si je sais bien plus grand que lui et que ma barbe est plus belle !».*

Sous la plaisanterie se cache une véritable admiration de l'acteur pour son metteur en scène. *«J'ai eu de la chance dans ma carrière. D'abord j'ai travaillé pour Spielberg, et maintenant je viens de faire un film pour Lucas. Je les considère comme deux des plus grands metteurs en scène américains en activité. J'ai apprécié chaque minute que j'ai passée sur leurs plateaux. Sur **La Menace Fantôme**, c'était très particulier. Pour un acteur, c'est un exercice passionnant de faire partie d'une saga comme celle-là. Je suis bien conscient que ce qui arrive à mon personnage dans le récit n'est qu'une pièce du puzzle et qu'il faudra attendre les épisodes 2 et 3 pour que tout se mette en place. Cela donne une toute nouvelle perspective à la façon d'aborder le personnage. C'est passionnant et terriblement excitant de faire partie de l'univers de George Lucas».*

Par contre, la grande excitation qui entoure la sortie du film le laisse pantois. *«Je suis à la fois admiratif et un peu circonspect face à tout ce qui se passe autour de **La Menace Fantôme**, face aux passions que déclenche le film»* admet Neeson. *«Tout ça ne change rien pour moi. J'ai 46 ans. Je suis marié, j'ai deux enfants. J'adore aller à la pêche. Et cela, je l'espère, ne changera jamais. En tout cas pas à cause d'un film. Vous savez, au bout du compte, tout le monde s'apercevra qu'après tout, **La Menace Fantôme** n'est qu'un film. Et rien de plus».*

■■■

*Qui-Gon Jinn, un Jedi tenté par la grande aventure...*

STAR WARS

# EPISODE 1
## LA MENACE FANTÔME

Anakin aux commandes d'un pod qu'il a lui-même construit : la défaite lui est interdite.

## JAKE LLOYD
### (ANAKIN SKYWALKER)

**A dix ans, Jake Lloyd est devenu un gamin adulé par des dizaines de millions de fans à travers le monde. En lui offrant le rôle d'Anakin Skywalker, George Lucas l'a projeté sur le devant de la scène mondiale. Jake ne s'en plaint pas du tout. Le gosse, déjà vu dans LA COURSE AUX JOUETS aux côtés de Schwarzie, se régale à voyager à travers le monde pour répondre aux questions des journalistes.**

Du haut de ses dix ans, Jake Lloyd est déjà un pro de l'interview. Il sait jouer avec les caméras, sait quand il faut sourire, quand sortir un bon mot ou une bonne anecdote. Apparemment très désireux de réussir dans le showbiz, Jake Lloyd est donc très conscient de l'immense opportunité offerte par George Lucas. «*Il m'a fait un joli cadeau*», reconnaît Jake. «*J'ai vu* **La Guerre des Etoiles** *six mois avant même de savoir que George Lucas travaillait sur la préquelle. J'étais chez moi et mon père avait loué la cassette. Après avoir vu le film, j'ai passé l'après-midi un bâton à la main à imiter les bruits du sabre laser et à défier mes copains dans le quartier pour de longs combats. Un vrai choc. C'est mon film préféré*».
Le choix d'un gamin au look aussi angélique n'a évidemment rien d'innocent dans l'esprit de Lucas. Lloyd joue Anakin Skywalker à huit ans. On sait que ce personnage va devenir l'incarnation du Mal absolu dans le futur. Pas étonnant donc que le concepteur de la saga ait opté pour un petit blond au regard bleu ciel qui semble sorti d'un tableau religieux du XVIème siècle. Une image d'ange, bien évidemment. Un ange dont la chute semble inévitable. Pourtant, son jeune interprète défend son rôle bec et ongles. «*Dark Vador a toujours été mon personnage préféré*» avoue Jake. «*Je portais même son déguisement à Halloween bien avant d'être embauché pour* **La Menace Fantôme**. *Ce qui est passionnant avec Dark Vador, c'est que plus la première trilogie avance, plus on découvre qu'il n'est pas le méchant ultime qu'il paraît être. En fait, il est le personnage le plus important de l'histoire et le plus héroïque. Après tout, c'est lui qui ramène l'équilibre dans la Force. C'est lui qui débarrasse l'univers des derniers Siths et fait triompher les Jedis. Pas un si mauvais gars, hein !*».

Le talent du gamin est apprécié par la presse à la sortie du film. Pourtant, petit à petit, une rumeur insidieuse commence à se répandre sur le jeu du gamin et sa véritable performance. Il paraîtrait que pendant le montage du film, Lucas n'était pas satisfait de sa diction. Qu'à cela ne tienne, il aurait fait revenir Jake Lloyd, lui aurait fait réciter son texte en ne cadrant que ses lèvres. Un plan de la bouche du jeune acteur imprimé par la suite digitalement sur le visage de l'enfant. «*Ce ne sont que des ragots*» répond Jake un peu énervé. Et quand on lui dit que Lucas lui-même a avoué avoir utilisé cette technique sur un de ses acteurs, sans en révéler le nom, il envoie un cinglant «*No comment*». Décidément, Jake Lloyd a tout pour réussir à Hollywood !

## SAMUEL JACKSON
### (MACE WINDU)

**Attention de ne pas cligner des yeux en regardant LA MENACE FANTÔME, vous risqueriez de rater Samuel Jackson. Il a un temps de présence d'à peine quatre minutes à l'écran. A peine deux scènes, le conseil Jedi et un dialogue avec Yoda. C'est tout, mais cela suffit à faire son bonheur.**

«*J'étais prêt à faire n'importe quoi pour apparaître dans* **La Menace Fantôme**». Samuel Jackson est un vrai fan de la saga. Du genre à connaître les dialogues de la trilogie par cœur, du genre à posséder les trois films chez lui en vidéo, laserdisc et DVD, du genre à collectionner les pots de yaourt avec la moindre image de sabre laser dessus. «*Alors vous comprenez bien que dès que j'ai appris la nouvelle de la mise en chantier d'un quatrième film, j'ai*

Mace Windu en grande conversation avec Yoda : Anakin Skywalker mérite-t-il l'enseignement Jedi ?

*tout de suite passé un coup de fil au bureau de George Lucas. J'avais un deal à lui proposer. J'étais prêt à jouer dans son film pour rien. J'étais même d'accord pour interpréter un stormtrooper avec l'uniforme et le masque. Personne n'aurait vu mon visage, je n'aurais pas demandé à ce que mon nom soit au générique. Je voulais uniquement pouvoir me dire, plus tard : eh, j'ai joué dans un* ***Star Wars*** *! Cela aurait suffi à mon bonheur. Quand George Lucas m'a donné le rôle d'un Jedi et m'a expliqué que j'avais une scène avec Yoda, ce n'était plus le bonheur, c'était le nirvana !*». Un enthousiasme qui a posé quelques légers problèmes. «*Sur le plateau, je souriais tout le temps, parfois même pendant les prises. Ce que George n'a apprécié que modérément. Mais quand je regardais autour de moi, il y avait Yoda, des Jedis à gogo, des sabres laser... Je ne pouvais pas m'empêcher de taper sur l'épaule de mon voisin : «T'as vu, c'est Yoda, et ça, c'est le jeune Dark Vador. Tu te rends compte...». Le type me regardait avec de grands yeux écarquillés, me prenant sans doute pour un cinglé. Tant pis, j'étais comme un gosse à Disneyland. Heureux. Et George n'a pas l'air de trop m'en vouloir puisque je serai sans doute dans le prochain épisode*».

Lucas a expliqué qu'il avait envie de développer le personnage de Mace Windu, interprété par Samuel Jackson, dans la saga. Mace Windu apparaît comme le Jedi numéro 2, juste après Yoda. Il y a fort à parier que Lucas va encore plus jouer sur son rôle politique dans les épisodes suivants. «*Moi, je ne souhaite qu'une chose*» précise l'acteur, «*avoir une scène de combat au sabre laser. Sur le tournage de celui-là, j'ai piqué le sabre à un des cascadeurs. Je me suis régalé, hors caméra bien sûr. Mais en même temps, je ferai ce que George me dira de faire. Du moment qu'il me prend pour le suivant... C'est un honneur de jouer un Jedi. Les Jedis sont le dernier rempart avant le chaos. Ils sont ceux qui permettent à la société de conserver son équilibre. Ils empêchent l'univers de sombrer dans le côté obscur de la Force. J'ai une théorie sur le côté obscur de la Force. Pour moi, c'est Hollywood. Là-bas, tous les artistes combattent les producteurs. Ils représentent le mal absolu. Je le sais, je produis moi-même des films. Et je sais que George Lucas a eu de gros problèmes avec eux à ses débuts. C'est peut-être sa façon à lui de se venger. Il faudra que je lui parle de ma théorie. Je lui en toucherai deux mots sur le plateau du prochain* ***Star Wars***» conclut Samuel Jackson... dans un grand sourire enfantin !

# EWAN McGREGOR
## (OBI-WAN KENOBI)

**Ewan McGregor a vu le premier STAR WARS quand il avait six ans. Aujourd'hui, il a l'un des rôles principaux de la nouvelle trilogie, celui d'Obi-Wan Kenobi jeune. Un personnage en or qui aurait dû précipiter le jeune acteur sur le devant de la scène mondiale. Pourtant, ce ne fut pas vraiment le cas.**

Reprenons depuis le début, et une interview accordée à la *BBC* juste après le tournage du film où Ewan McGregor ne trouve rien de mieux à déclarer qu'il s'est bien ennuyé sur le plateau de **La Menace Fantôme**. «*Très honnêtement*», avait-il dit à l'époque, «*après l'excitation initiale et très logique quand on participe à un projet de cette envergure, le tournage est devenu l'exemple même de l'ennui. Les effets spéciaux étaient si compliqués à mettre en place que je me suis retrouvé des jours entiers à ne rien faire. Mais ce qui m'a le plus embêté, c'est qu'il n'y avait aucune place laissée à la spontanéité. Tout devait être calculé au millimètre près. Mon travail d'acteur était de sortir mon texte en fronçant les sourcils. Je suis parfaitement entraîné pour les froncements de sourcils*».

*Obi-Wan Kenobi : dans le prochain épisode, il sera chargé de l'éducation d'Anakin Skywalker.*

Autant dire tout de suite que George Lucas n'a pas vraiment apprécié les déclarations de son acteur. D'autant plus que celui-ci se fait allégrement descendre dans la presse à la sortie du film. On le trouve mou, peu convaincant et pas vraiment concerné par ce qui arrive à son personnage. Difficile de dire le contraire. Le choix d'Ewan McGregor est sans doute l'une des grosses erreurs de Lucas. L'acteur n'est simplement pas à sa place. Et même si ses déclarations postérieures sont plus modérées, McGregor lui-même ne semble pas très fan de **La Menace Fantôme**. «*Je vois le film essentiellement comme un conte de fée futuriste illustrant une lutte du Bien contre le Mal*» commente-t-il. «*Je ne crois pas qu'il faille chercher autre chose qu'un divertissement facile quand on va voir un film comme* ***La Menace Fantôme***. *Et je sais que pour moi, c'est important d'être dans un film comme celui-là. Cela me donne l'opportunité de faire à peu près ce que je veux pour le restant de mes jours*». Comme par exemple interpréter James Joyce dans une biographie de l'auteur que dirige Pat Murphy en ce moment en Italie. «*Sur le plateau de ce film*» raconte McGregor, «*un figurant m'a demandé si je ne baissais pas mes standards en acceptant de jouer dans cette petite production après* ***Star Wars***. *Ça m'a bien fait rire. Je n'arrive pas à comprendre la perception que se font certaines personnes de mon métier. Si je reste coincé à faire des films hollywoodiens à gros budget comme* ***Star Wars***, *je ne progresserai plus jamais. Maintenant, je sais comment on fait des blockbusters à la* ***Star Wars***». Pourtant, et même si ça a l'air de bien embêter et McGregor et Lucas, l'acteur va encore revêtir pour deux épisodes la capuche et la robe de bure de Kenobi. «*J'ai signé pour la trilogie, je serai donc au rendez-vous des deux prochains films*». Espérons pour lui qu'il s'amusera un peu plus que sur **La Menace Fantôme**.

**Didier ALLOUCH**

*Eleanor (Lily Taylor) : l'heure est venue d'affronter les démons de Hill House...*

# HANTISE

## seul dans l'ennui

# JAN DE BONT

**Brillant chef opérateur, Jan De Bont éclaire les films de son compatriote Paul Verhœven jusqu'à LA CHAIR ET LE SANG. Sa carrière à ce poste comprend également une collaboration avec John MacTiernan sur PIÈGE DE CRISTAL et A LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE, ce qui n'est pas rien ! Il passe à la mise en scène en 1994 avec SPEED, bénéficiant d'un script-concept 100 % action. La suite est moins glorieuse, TWISTER et surtout SPEED 2 révélant un réalisateur de blockbusters sans âme et très vaguement divertissants. HANTISE confirme la dégringolade d'un De Bont que certains ont un peu précipitamment étiqueté «auteur». Il défend ici son remake de LA MAISON DU DIABLE dans des propos qui prennent une saveur toute particulière une fois qu'on a vu le film !**

*Jan De Bont*

**La comparaison entre votre film et *La Maison du Diable* va être inévitable. N'est-ce pas un peu de la folie de s'attaquer à un tel classique ?**

Cela dépend par quel bout on le prend. Selon moi, le concept même de remake n'est intéressant que s'il est possible de mettre sur écran une adaptation totalement nouvelle de la même histoire. C'est donc pour cela que ma principale source d'inspiration pour **Hantise** n'est pas le film de Robert Wise, mais le livre dont nous nous sommes tous les deux inspiré. Raconter la même histoire de la même façon que ce qui a déjà été fait — et dans le cas de **La Maison du Diable** très bien fait — n'a aucun sens. C'est presque même insultant pour le metteur en scène d'origine de penser que je pourrais faire aussi bien que lui. Et j'ai beaucoup trop de respect pour le travail de Robert Wise. Mais le roman de départ offrait de nombreuses possibilités d'adaptation. J'ai choisi l'option film d'horreur classique. Avec en point de mire des films qui m'ont énormément influencé comme **L'Exorciste** ou **Rosemary's Baby**. Robert Wise avait pris une tout autre direction.

**Vous avez notamment décidé de mettre en avant la maison où se déroule le récit, non ?**

Je voulais faire de la maison le personnage principal du film. Et pour cela, il fallait que je sois précis sur sa conception. Je devais avoir en tête l'idée la plus nette possible de ce que je voulais, connaître la géométrie des lieux dans les moindres détails. Ensuite seulement, je pouvais discuter de la mise en pratique de mes plans avec le chef décorateur, Eugenio Zanetti. Je me suis inspiré principalement du salon gigantesque dans lequel s'écroulait le héros de **Citizen Kane** : une pièce immense avec d'impressionnants rayonnages de bibliothèque et une cheminée énorme. Un endroit tellement grand que deux personnes qui s'y trouvent doivent hurler pour se parler. Une certaine façon de créer l'oppression par l'immensité. Quant à la façon de donner vie à cette maison, il n'existe qu'un seul exemple type, **Shining**. Dans ce film, Kubrick fait de son hôtel un endroit effrayant, maléfique, omniprésent. Et ce uniquement en filmant les couloirs, les portes, les escaliers... Il n'y a aucun effet particulier de mise en scène, mais ça fait peur. Ce type était un vrai génie. J'ai essayé modestement de l'imiter.

**Votre casting semble bien équilibré entre les stars d'Hollywood comme Liam Neeson et Catherine Zeta-Jones, et les vedettes tout droit sorties du cinéma indépendant, comme Lili Taylor et Owen Wilson. C'est un calcul volontaire ?**

Je ne raisonne jamais ainsi. Le casting est, selon moi, l'une des grandes réussites du film. Je n'avais rien contre une distribution complètement composée de stars, mais je n'étais pas prêt une seule seconde à sacrifier la crédibilité des personnages. Pour Eleanor, les producteurs voulaient un nom vendeur. Moi, j'avais besoin d'une actrice extrêmement talentueuse qui puisse à la fois faire ressentir aux spectateurs la sensibilité, la force et la vulnérabilité du personnage. Il n'y a pas beaucoup d'actrices capables de relever un tel défi. Lily Taylor fait partie des rares comédiennes à posséder une telle gamme d'émotions. Son choix s'est imposé dès les premiers essais. Elle devenait Eleanor devant la caméra. Et j'avais besoin d'une parfaite symbiose entre l'actrice et son personnage pour que le film fonctionne. Owen Wilson est lui aussi une figure du cinéma indépendant américain. Je l'ai choisi parce qu'il est naturellement séducteur, de manière très subtile, et que cela marchait avec le personnage de Luke. Liam Neeson constituait l'interprète idéal ■■■

*Luke (Owen Wilson) devant le portrait inquiétant de l'ancien propriétaire des lieux...*

# HANTISE

■■■ pour le Docteur Marrow. Il y a quelque chose qui émane de lui, quelque chose de rare chez un acteur, comme chez quiconque d'ailleurs : dès qu'on le voit, on lui fait confiance. Il a tellement de charme que sa parole ne peut être mise en cause. Quant à Catherine Zeta-Jones, je l'ai castée parce qu'elle devait représenter l'antithèse du personnage de Lily Taylor. Autrement dit quelqu'un qui a l'air d'avoir tout vu, tout vécu, tout fait, quelqu'un qui se sert de sa féminité et joue à fond sur sa sensualité. Il fallait que les deux personnages se complètent pour créer une relation solide très importante pour le bon déroulement du récit.

**Vous avez montré un bus fonçant à toute allure sur une autoroute californienne, des tornades emportant tout sur leur passage, un bateau détruisant entièrement une ville côtière... Je suppose que filmer une maison, symbole de stabilité, a été une vraie partie de plaisir, non ?**

J'aurais bien aimé. Vous avez raison, il n'y a rien de plus stable qu'une maison. Mais dans le film, elle devient justement l'élément déstabilisateur des personnages. Mon but était donc de rendre petit à petit cette demeure vivante. La maison commence par jouer avec les nerfs de ses occupants, puis avec leur psychisme, et enfin elle prend vie. Il fallait donc que j'aille doucement et que j'utilise de nombreuses astuces de mise en scène et une profusion d'effets spéciaux souvent inédits. Cela aurait pu être un tournage facile si j'avais eu le temps de tout mettre en place tranquillement. Mais **Hantise** devait être prêt à sortir cet été aux Etats-Unis et j'avais donc un emploi du temps infernal. J'aurais pu bâcler le film et les effets spéciaux, mais ce n'est pas mon genre. Que voulez-vous, je suis un obsédé du détail. Du coup, j'ai fini **Hantise** à peine une semaine avant sa sortie, en travaillant jour et nuit, juste à temps pour que le distributeur puisse tirer le nombre de copies nécessaires !

**Vous n'avez pas envie de raconter une histoire simple, de mettre en scène un petit film tranquille ?**

Je ne sais pas si j'en serais capable. J'aime faire des films visuellement intéressants. J'adore le moment où je trouve le moyen de traduire visuellement mes idées. Rien ne m'excite plus que de trouver de nouvelles façons de raconter une histoire. La technologie ne me fait pas peur, je la considère comme un outil à ma disposition. Un outil qui ne sert évidemment à rien si vous n'avez pas à la base une bonne histoire. Je suis vraiment persuadé d'en avoir trouvé une avec **Hantise**. Les effets spéciaux et les innovations technologiques développés spécialement pour le film se sont donc mis en place naturellement dans le récit.

***Hantise* n'est pas le seul film d'horreur sorti sur les écrans américains cet été. Il y a eu *Le Projet Blair Witch* qui a tout cassé au box-office, et *The Sixth Sense* (avec Bruce Willis, NDLR) dont les recettes sont tout bonnement incroyables. A votre avis, pourquoi le public a-t-il de nouveau envie d'avoir peur au cinéma ?**

Rien n'a changé fondamentalement, le public a toujours eu envie d'avoir peur dans une salle obscure : c'est sans danger et, d'un point de vue biologique, la peur permet au corps de libérer une bonne dose d'adrénaline. L'effet d'excitation des cellules sensorielles est immédiat. En fait, je m'aperçois que mon cinéma est une recherche constante de sensations fortes. En général, ce sont mes héros qui les subissent. Avec **Hantise**, pour une fois, j'aimerais que ce soient les spectateurs !

Propos recueillis par **Alex BENJAMIN**

*Eleanor et Theo (Catherine Zeta-Jones) : solidaires dans l'épreuve...*

## opinion

# S.O.S. FANTÔMES

Remaker **La Maison du Diable** (1963) pouvait constituer une expérience passionnante. Le défi était en soi terrible : trouver les équivalences contemporaines de ce qui avait fait du film de Robert Wise un chef-d'œuvre de terreur : immensité, immobilisme, hors-champ, froide rationalité... Steven Spielberg producteur et Jan de Bont réalisateur allaient donc forcément plancher de concert sur les peurs d'aujourd'hui et de demain afin de réinventer le cinéma d'épouvante et se hisser au niveau de leur inspirateur. Vraiment ? A ce travail de fond qui aurait nécessité le fonctionnement de quelques neurones, les deux hommes ont finalement préféré une alternative il est vrai toujours tentante : s'assurer une bonne opération commerciale en capitalisant sur la vague récente de films d'horreur «light».

Pour arriver à ses fins, **Hantise** reste très fidèle à **La Maison du Diable** dans sa narration, le scénariste inspiré reprenant des pans entiers de dialogues de l'original : l'adaptation paresseuse pourra ainsi toujours passer pour un vibrant hommage. Le Dr David Marrow (Liam Neeson) invite donc trois cobayes à Hill House pour une étude sur les troubles du sommeil, étude cachant bien sûr une tentative de percer le mystère des phénomènes paranormaux secouant la gigantesque demeure. Il y a là Luke (Owen Wilson), aussi sceptique que cynique, Theo (Catherine Zeta-Jones), sophistiquée et un brin perverse — elle aime les filles autant que les garçons (brrr !), et enfin Eleanor (Lili Taylor), une jeune femme introvertie dont la mère vient de mourir. Dans un premier temps, Jan de Bont plante le décor et installe l'ambiance. Eleanor se présente devant la grille de la demeure : le gardien surgit de nulle-part pour enlever les chaînes ! Eleanor s'engouffre dans un long couloir, cherchant la source de ces bruits inquiétants : la gouvernante ouvre soudainement la porte de la cuisine un couteau à la main, elle découpait de la viande ! Eleanor est dans le hall, une main lui agrippe l'épaule : c'est le Dr Marrow qui vient d'arriver !

Rappelons que dans **La Maison du Diable**, Eleanor n'a peur ni du gardien, ni de la gouvernante, ni de l'arrivée du Docteur... mais de son reflet dans un miroir. Spielberg et De Bont ont sans doute trouvé que c'était une finesse psychologique dont un blockbuster actuel pouvait aisément se passer. Dans la foulée, ils ont remarqué que **La Maison du Diable** organisait ses scènes de terreur avec une grande économie de moyens, que les plans fixes sur la porte et la fresque murale fonctionnaient du tonnerre, d'accord, mais que l'ensemble manquait quand même singulièrement d'effets spéciaux (d'autant qu'il fallait bien se débrouiller pour dépenser tous les sous qu'ils avaient en poche). D'où la grande audace de Hantise par rapport à **La Maison du Diable** : Hill House n'est plus un monolithe intimidant, mais un train fantôme plein de surprises, avec ses spectres qui donnent du relief aux rideaux et creusent l'oreiller, avec ses sculptures qui bougent pour un rien, avec ses statues qui prennent vie, avec son lit qui tend un piège à l'héroïne, avec ses plafonds et ses murs qui s'animent. Même les cheveux d'Eleanor s'emmêlent tout seuls, comme c'est rigolo ! Voilà, contrat rempli pour le tandem Spielberg/De Bont : mais quel besoin d'annoncer un remake de **La Maison du Diable** lorsqu'on travaille en fait sur **Casper 2** ?

**Vincent GUIGNEBERT**

***The Haunting*, USA, 1999. Réal.: Jan De Bont. Scén.: David Self d'après le roman «The Haunting of Hill House» de Shirley Jackson. Dir. Phot.: Karl Walter Lindenlaub. Mus.: Jerry Goldsmith. SPFX : Phil Tippett & Craig Hayes pour ILM. Prod.: Susan Arnold, Donna Arkoff Roth & Colin Wilson pour DreamWorks Pictures. Int.: Liam Neeson, Catherine Zeta-Jones, Owen Wilson, Lily Taylor, Bruce Dern, Marian Seldes... Dur.: 1 h 53. Dist.: UIP. Sortie le 27 octobre 1999.**

*Le Docteur Marrow (Liam Neeson) et Eleanor en équilibre précaire sur un escalier bien connu de ceux qui ont vu* **La Maison du Diable**.

*Une sculpture pas vraiment contente qu'on vienne la déranger dans son bain...*

# LE CINÉMA DANS TOUS SES ETATS

**Le postulat de départ est le suivant : trois chefs-d'œuvre, trois films parmi les plus intrigants de cette fin de siècle, trois vraies raisons d'aimer le cinéma et, par extension, l'animation...**

**Le résultat : un dossier complet pour donner à saisir les raisons qui font du cinéma animé japonais l'un des genres les plus importants, et pourtant les plus méprisés de cette fin de siècle.**

**James Cameron et Stanley Kubrick, qui fut en contact étroit avec Osamu Tezuka (le père des mangas modernes) lors de la production de 2001, L'ODYSSÉE DE L'ESPACE, ont depuis longtemps reconnu le talent des grands auteurs de BD de l'archipel. Paul Verhoeven emprunte ses plus beaux effets à l'industrie animée nippone (ROBOCOP, TOTAL RECALL). Et on ne parle même pas des frères Wachowski...**

**Evidemment, si les plus grands réalisateurs de notre siècle se tournent vers l'Asie pour aller puiser leur inspiration, ce n'est pas le fait du hasard, mais à cause d'une simple constatation : l'animation japonaise est le dernier bastion inexploré du cinéma. Le dernier terrain où il est permis de projeter ses fantasmes en scope et en 35mm, loin des contraintes imposées par le système hollywoodien.**

## LES TROIS ÉCOLES LES PLUS IMPORTANTES DU CINÉMA D'ANIMATION JAPONAIS.

### GHIBLI

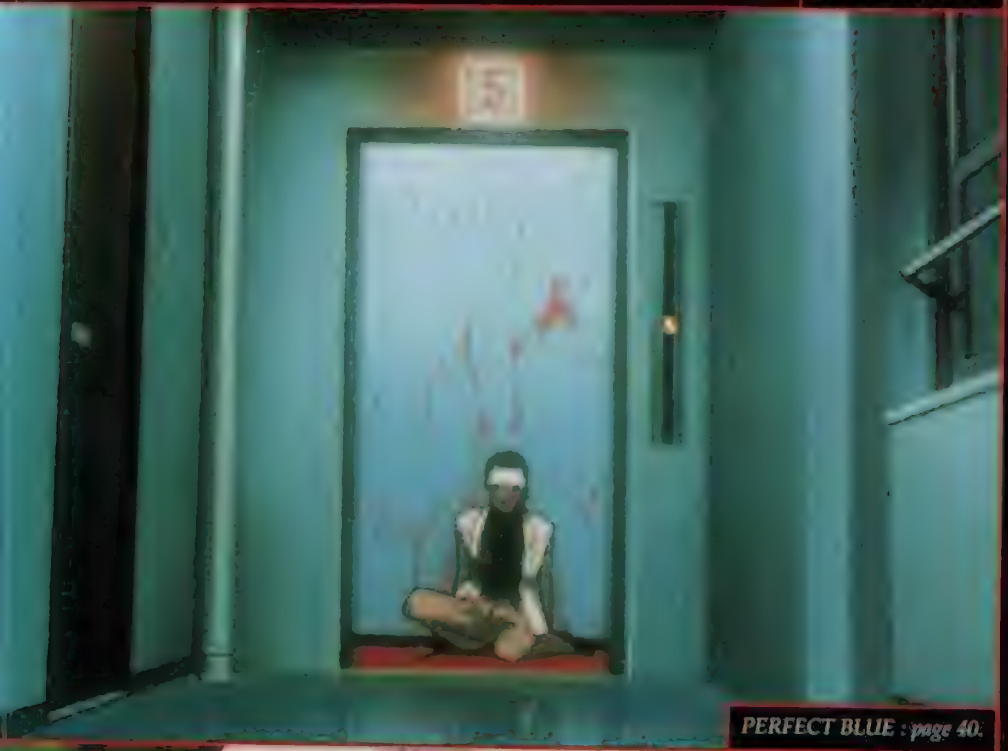
La plus ancienne école, celle de Yasuo Otsuka, est plus connue aujourd'hui sous le nom de *Studio Ghibli*. Yasuo Otsuka peut être considéré comme le maître, le professeur, au sens propre, de la majorité des animateurs japonais renommés, au nombre desquels Hayao Miyazaki et Isao Takahata. Ayant participé à tous les longs métrages animés produits par la *Toei* après-guerre, il est à l'origine de la plupart des découvertes techniques et formelles qui révolutionnèrent l'industrie et lui imposèrent des critères de qualité élevés.

Assoiffés d'espace, de poésie épique et de liberté, Miyazaki et Takahata sont les héritiers de cette tradition. En fondant le *Studio Ghibli* en 1985, ils ont su donner un écho retentissant au souhait à peine formulé d'Otsuka : imposer l'animation comme le moyen le plus puissant pour mettre ses rêves en image. **Princesse Mononoke (Mononoke Hime)**, la dernière production du studio, qui résista pendant seize mois au raz de marée **Titanic** avant de lui céder la première place du box-office japonais, leur donne définitivement raison.

### OTOMO

L'école d'Osamu Tezuka ouvrit ses portes avec un peu de retard. Toutefois, l'incroyable énergie du bonhomme, son humanisme

*JIN-ROH : page 36.*



*PERFECT BLUE : page 40.*

*PRINCESSE MONONOKE : page 44.*

profond et son indicible abnégation, offrirent à l'animation japonaise le droit de cité auprès du grand public. Tombé en désuétude, au même titre qu'Akira Kurosawa, le maître est décédé, mais la passion qui l'animait lui a survécu. Rin Taro, son élève le plus doué, le plus insoumis aussi, a instruit une poignée de réalisateurs de génie. Mais leurs œuvres, classées underground, n'ont pas encore trouvé leur public sous nos latitudes, si on excepte celles de Katsuhiro Otomo et de ses amis. Vilains anarchistes amateurs de vin blanc, artistes ubiquistes à l'aise avec la plume, la souris et le crayon, ils nous invitent à nous abandonner à des moments de pure extase visuelle. Depuis **Akira**, ils explosent, sans avoir trop l'air d'y toucher, les conventions du cinéma d'animation, soufflant la dernière bougie de ce millénaire de bêtise humaine avec la puissance d'une bombe H.

Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de **Memories**. Pourtant, tous les réalisateurs dignes de ce nom, de Lucas à Besson, possèdent le pirate sous-titré en anglais dans leur vidéothèque. Il y a quatre ans, ce film à sketches réinventait la façon de montrer de la science-fiction, il permettait également à Koji Morimoto, Kawasaki et Satoshi Kon de s'exprimer pleinement sur grand écran. Trois ans plus tard, sous la houlette d'Otomo, les deux derniers cités réalisent deux films époustouflants : **Spriggan**, un animé aussi incroyablement commercial que les films de Roland Emmerich, et **Perfect Blue**, un thriller hallucinant. En ce moment, Otomo et sa bande de copains mettent la dernière main à Steam Boy, un film qui s'annonce déjà comme une sorte d'apothéose rétro à l'aube du XXIème siècle. Ça promet...



## OSHII

Enfin, il y a l'école d'Oshii, le philosophe cinéphile qui inventa en 1983 le concept des OAV (Original Animation for Video) dont *Disney* et toutes les majors se sont désormais emparées. A l'occasion du projet **Patlabor**, le premier succès multimédia de l'animation japonaise en 1988, son équipe se constitue. Si ce fan de Bergman a déjà un lourd passé d'artiste véritable derrière lui (pubs, jeux vidéo, scénarios de mangas, films live, quelques-unes des œuvres les plus surprenantes des eighties et bientôt un roman), sa petite troupe n'en est pas moins une bande de potaches indisciplinés dont l'objectif est de dompter l'animation pour la soumettre au cinéma. En 1993, le talent de ces fortes têtes surdouées déchire pour la première fois le stress imposé par les séries B à l'américaine dans les salles obscures. Aujourd'hui, le film **Patlabor II** est toujours considéré comme le sommet de la politique-fiction de ces dix dernières années. Pour l'anecdote, un chef animateur de 26 ans s'y était forgé une solide réputation : Hiroyuki Okiura.

En 1995, **Ghost in the Shell** est le précurseur du «boom» de l'animation japonaise transatlantique. Mamoru Oshii se lance alors dans l'écriture de son meilleur scénario, celui de **Jin-Roh**. Pour l'occasion, Hiroyuki Okiura s'improvise réalisateur, les animateurs les plus doués du *Studio I.G. Production* se retrouvent donc aux ordres d'un gamin qui est persuadé de pouvoir réaliser le film d'animation le plus abouti de tous les temps. Il avait raison ! Et il prouve dans le même élan que le génie cinématographique n'est pas emprisonné sur un bout de pellicule en Occident.

Cette fois c'est sûr, il va y avoir de l'animation !

**Bertrand ROUGIER**

actualité cinéma
sortie le 17 novembre

# JIN-ROH

## le loup dans la bergerie

## HIROYUKI OKIURA

**Né en 1966, Hiroyuki Okiura entame sa carrière d'animateur pour le studio ANIME R à l'âge de 15 ans. Issu d'un milieu modeste, il bricolait déjà depuis longtemps des courts métrages à l'aide d'une vieille caméra 8 mm. C'est de la peinture bon marché pour modèles réduits qui lui permettait alors de donner vie à ses personnages. Sa participation en tant qu'animateur clé sur AKIRA est donc une éclatante revanche sur la destinée, d'autant plus qu'il sera sur tous les fronts au moment où l'animation se définit à la fois comme un art et une industrie lourde, de VENUS WARS à MEMORIES, en passant par HASHIRE MELOS et GHOST IN THE SHELL. Mais c'est en 1993, sur le film PATLABOR II, que son talent éclate vraiment. La capacité du jeune artiste à offrir érotisme, sensualité et grâce aux gestes les plus ordinaires sidère ses pairs, faisant de lui l'égal des plus grands. JIN-ROH est son premier film en tant que réalisateur !**

*Hiroyuki Okiura : un jeune loup aux dents longues...*

**Comment est né *Jin-Roh* ?**

Nous avons longuement discuté avec Mamoru Oshii de la philosophie que nous voulions donner à ce film. Nous avons décidé de revoir entièrement l'histoire du manga et des deux films live originaux pour mieux nous en éloigner. Oshii désirait parler de la relation homme/fauve. Or, il a pensé que pour illustrer cette idée, la fable du Petit Chaperon Rouge était un point de départ idéal. Il avait raison. Cette allégorie fut pour moi une source d'inspiration intarissable. Elle renforce le caractère universel et désespéré de l'œuvre. Elle m'a permis de montrer les aberrations d'un système où les individus doivent revêtir une camisole sociale pour survivre. La société japonaise impose très tôt à l'individu de choisir un camp. Il doit ensuite rester cohérent, il ne pourra pas modifier ses choix initiaux, même s'il aspire au changement. La fable du Petit Chaperon Rouge illustre très bien cette idée, elle a apporté une dimension dramatique et philosophique unique au récit d'espionnage. Je me rappelle avoir un jour demandé à Mamoru Oshii de m'écrire un scénario qui me ferait pleurer. Avec **Jin-Roh**, il y est arrivé !

**Comment êtes-vous parvenu à un tel résultat sans avoir recours à l'informatique ?**

Grâce aux talents combinés des membres du staff technique, nous avons réussi à réaliser avec des moyens classiques, sur du simple Celluloïd, un film d'animation capable de rivaliser avec les productions s'adonnant au Computer Grafics. Certes, on peut traiter tous les sujets en images de synthèse, mais la base d'un film d'animation reste le dessin, les opérations manuelles ne pourront jamais être supprimées. Certains sujets lyriques se marient mal avec la froideur de l'ordinateur, et j'aime penser que notre manière d'opérer a apporté un petit supplément d'âme au film. Malgré la surcharge de travail que cela impliquait, les membres de l'équipe m'ont toujours accordé leur confiance. Car nous étions tous conscients que **Jin-Roh** serait l'un des derniers films d'animation faits à la main, nécessitant autant de temps — la production a duré trois ans — et d'hommes — 400 personnes au total ont travaillé sur le projet. Avec le développement des techniques numériques, l'animation traditionnelle devient obsolète. J'espère qu'avec **Jin-Roh** nous avons apporté la preuve que des méthodes classiques permettent encore d'obtenir un résultat magnifique. Et, contrairement à une idée reçue, nous n'avons pas utilisé la rotoscopie pour animer les personnages.

**Comment la phase de production s'est-elle déroulée ?**

Contrairement aux OAV ou aux séries télé, **Jin-Roh** n'essaie pas d'attendrir un auditoire spécifique, il n'est pas destiné aux otakus d'animation. J'ai essayé de toucher le côté humain des spectateurs. Dans ces conditions, je fus moi-même étonné que les producteurs acceptent de financer **Jin-Roh**, car c'est vraiment une entreprise à haut risque. Il n'y a pas tellement de compatibilité entre la tendance générale du marché japonais et mon œuvre. En fait, **Jin-Roh** marche à part dans le monde du cinéma d'animation classique. Vous savez, quand j'ai accepté ce travail, j'ai dit ceci aux producteurs : «Je vais réaliser un film que l'on pourra revoir dix fois et dont on ne se lassera pas. Je vais faire de mon mieux, mais il ne faudra pas s'attendre à une rentabilité immédiate». Toutefois, j'aimerais sincèrement que les spectateurs me comprennent. J'attends beaucoup du public occidental. ■■■

*Le Japon entre cauchemar, rêve et réalité...*

# d'amour et de mort...

**JIN-ROH n'est pas un film d'animation ordinaire. C'est la première œuvre d'un jeune artiste conscient de la plénitude de son talent. Un film d'auteur comme on en voit rarement, un parcours mental glaçant sans aucune concession ! La maîtrise du réalisateur explose chaque plan, le film souffle le chaud dans tous les festivals européens (Prix spécial du Jury et meilleur film d'animation à Porto). Incapable de retrouver la frontière séparant le cinéma de l'animation, on se surprend même à douter de la supériorité proclamée du premier sur le second.**

*Key et Fuse : des liaisons dangereuses ?*

Imaginez un monde parallèle au nôtre. L'Allemagne nazie a gagné sa guerre, tandis que le Japon humilié fut privé de victoire. L'archipel s'est alors constitué en une dictature capitaliste de masse. La religion et la tradition séculaire n'étant plus que de vagues illusions, une partie de la population a choisi l'apathie comme mode de vie, l'autre réclamant la révolution. Et, en ligne de fond, la Police Nationale lutte contre la Police de Sécurité Métropolitaine (POSEM) pour obtenir le contrôle absolu du pouvoir exécutif...

Difficile d'écrire un synopsis plus tripant. Pourtant, Okiura utilise cet argument comme un simple canevas sur lequel il tisse la toile d'une mécanique dramatique imparable. Il nous raconte l'histoire d'un jeune militaire, Fuse, qui rencontre la sœur d'une de ses victimes. Partagé entre son devoir, ses envies et ses aspirations à plus d'humanité, il tente de connaître, et d'aimer, celle qui n'est pas tout à fait une étrangère...

Féroce, lyrique, cruel, virtuose, labyrinthique... On ne saurait, en quelques mots, donner à saisir l'incroyable puissance onirique qui hante chaque image de ce conte pour adultes. En réalisant un thriller politique qui emprunte son intrigue à la fable du Petit Chaperon Rouge, Okiura réinvente l'allégorie philosophique. Carrément ! Aussi **Jin-Roh** est avant tout un plaidoyer pour le droit de vivre sans carcan, sans camisole sociale. L'action n'est pas le moteur du film, mais la grâce animale dont est empreinte chacune des interventions des Panzers imprime nécessairement la rétine, sauf si l'on est dépourvu de tout sens esthétique. Le cynisme d'Oshii, la sensibilité et la détermination d'Okiura, se marient donc dans **Jin-Roh** pour donner naissance au long métrage le plus ambitieux et le plus «auteurisant» de l'histoire de l'animation. Okiura emprunte même sa pétrifiante mais sublime rhétorique au cinéma de Terrence Malick, et son film nous donne littéralement des «Sueurs Froides». Or, si l'œuvre du jeune maître est démonstrative (comme tous les premiers films), elle n'est jamais signifiante. Elle invente des images d'un réalisme «malaisant» qui font gicler l'émotion par-delà l'écran noir. La tragédie s'installe sur un rythme volontairement lent, permettant aux neurones du spectateur de tourner à plein régime jusqu'au climax final, où il nous est offert d'embrasser notre propre misère et celle du monde dans son entière crudité !

Okiura ne dissimule jamais ses angoisses : il les exhibe afin de mieux exorciser les démons qui les font naître. Son cinéma puise son courage à la source du mal-être contemporain. Il montre le tissu social déchiré, l'individu étant un vulgaire papier calque maladroitement posé sur les contours de la société. **Jin-Roh** pue la misère, la mort et la vie, tout en exhalant un entêtant parfum de nostalgie... Le film est constitué de langueurs suffocantes, de mystères insondables, de réalisme sardonique et d'angoisses sourdes. Ce n'est pas un spectacle «grand guignol» garantissant à peu de frais la distraction du spectateur : ses protagonistes sauvages, téméraires et «empathiques», en sont l'illustration. Okiura prend même le risque de montrer la mort autrement que par l'intermédiaire de cadavres encore chauds. Car c'est dans l'inquiétante solitude cultivée par Fuse et Key Amamiya qu'elle vient se nicher. La société, la cohérence et les choix qu'elles imposent, condamnent la fille aux cheveux longs et le jeune policier à chevaucher de concert sans jamais être capables de s'aimer vraiment. La tragédie, ce n'est pas que le loup dévore le petit chaperon rouge, mais qu'aucun des deux ne puisse répondre aux questions posées par l'autre. Okiura articule donc sa réflexion autour de thèmes chers à Kafka : la place de l'individu au sein de la meute, le désespoir de l'homme devant l'absurdité de l'existence, les liens ambigus qui unissent le devoir à la liberté. **Jin-Roh** n'est pas un film de science-fiction, c'est une fable sur l'irresponsabilité dictée par le sens du devoir avec, au cœur du récit, cette interrogation : «Pourquoi ai-je hésité ?». La majeure partie du film se déroule dans un musée. «*Le bruit et la fureur y laissent place au silence, tandis que notre regard glisse sur les formes empaillées des animaux prisonniers des vitrines. Éclairés par la lumière des néons, ils sont figés dans l'espace et le temps comme des pantins sans vie*». Cette scène nous offre une partie de la réponse à la question posée : l'homme est un fauve, il trouve son seul refuge dans la mort, le doute ou l'inertie.

**Jin-Roh** est donc une histoire d'amour mort-née travestie en film d'action politique. Chaque scène sous-tend la passion du réalisateur pour le cinéma, à tel point que l'on pourra bientôt s'interroger sur la signification d'un plan chez Okiura sans avoir peur d'en rougir. La confrontation de tous ces éléments a engendré une œuvre habitée, tétanisante d'intelligence et de beauté, une expérience humaine et cinématographique dont on ne sort pas indemne.

**B.R.**

*Une école militaire typiquement japonaise...*

*Japon. 1998. Réal.: Hiroyuki Okiura. Scén.: Mamoru Oshii. Dir. Phot.: Hisao Shirai. Directeur artistique : Hiromasa Ogura. Directeur de l'animation : Kenji Kamiyama. Mus.: Hajime Mizoguchi. Prod.: Tsutomu Sugita, Hidekazu Terakawa et Kenji Horikawa pour Bandai Visual/Production I.G. Dur.: 1 h 38. Dist.: CTV International. Sortie le 17 novembre 1999.*

# JIN-ROH

*Tokyo dans la tourmente...*

**Vous avez souvent collaboré avec Satoshi Kon et Morimoto. Quelles relations entretenez-vous avec eux ?**

Nous nous sommes rencontrés à l'époque d'**Akira** et de **Roujin Z**. Notre dernière aventure commune fut **Magnetic Rose**, le premier segment de **Memories**. Nous sommes de la même génération, nous avons des rêves en commun. Pour l'instant, nos films se situent quelques part entre le cinéma d'auteur et la série B dopée à l'action. Néanmoins, nos sensibilités sont différentes. Je pense que vous, journalistes, êtes mieux placés que moi pour expliquer ces différences à travers l'analyse de nos œuvres.

**Mais quelles sont les différences principales entre «l'école Otomo» et «l'école Oshii» ?**

Mamoru Oshii ne dessine pas, c'est un pur réalisateur, tandis qu'Otomo est un grand dessinateur. Il en découle une sensibilité artistique et une manière de concevoir le travail radicalement différentes. Oshii doit convaincre les artistes du studio de la pertinence de ses choix, il ne peut recourir qu'à l'éloquence pour nous expliquer ses désirs. Cela donne l'impression à l'équipe de travailler sur un film «live». Par contre, en tant que «premier» dessinateur, Katsuhiro Otomo a la possibilité de projeter ses idées sur le papier. Sa manière de concevoir la réalisation est plus expérimentale, elle possède un énorme pouvoir de séduction. En fait, leurs démarches respectives sont très originales. C'est la raison pour laquelle ces deux artistes occupent une place particulière au panthéon des maîtres du cinéma d'animation nippon.

*Fuse : soldat de plomb ou valet de cœur ?*

**Comment s'est passée votre collaboration avec Oshii ?**

J'ai eu énormément de chance. Mamoru Oshii a accepté de céder à mes exigences sur certains points du scénario sans jamais essayer d'intervenir dans mon travail. Il voulait que je sois indépendant. Nous avions tous les deux une vision très précise de **Jin-Roh**. Si nous ne nous étions pas entendus, le résultat aurait pu être catastrophique, voire complètement incohérent. J'ai rajouté différents éléments à son script, j'ai notamment développé l'histoire d'amour et les scènes dans le parc. Il y a quelques années, lorsque je m'occupais du design et de l'animation sous les ordres de Mamoru Oshii, j'ai eu l'opportunité de beaucoup apprendre en échangeant mes idées avec lui. Mais je n'avais jamais l'occasion d'imposer ma conception des choses. Sur **Jin-Roh**, les règles du jeu furent inversées.

**Quels sont maintenant vos projets ?**

J'aimerais adapter un roman japonais. L'idée de réaliser un film live m'effleure également de temps en temps. Mais, pour l'instant, je me consacre entièrement à la promotion de **Jin-Roh**. Nous avons remporté le prix spécial du Jury au Festival de Porto, et j'en ai été très touché.

Propos recueillis par **Bertrand ROUGIER**

## LE PETIT CHAPERON ROUGE dans JIN-ROH

**Mamoru Oshii s'est volontairement éloigné de la fable popularisée par Perrault car, prisonnière d'un dessein trop rationnel, elle ne laisse pas grand place à l'imagination. Il a donc préféré utiliser une version orale du conte pour servir de trame à son récit.**

### La «mère»...

Dans **Jin-Roh**, la «mère» est une métaphore aux systèmes qui emprisonnent les deux personnages principaux, elle incarne le bras armé d'une société conformiste. Ses enfants spirituels (Key et Fuse) ont développé avec elle une relation de dépendance qui s'exprime par un fort sentiment de culpabilité. Pourtant, ils essaient chacun leur tour, sans jamais y parvenir, d'assassiner cette figure autoritaire. Comme dans le conte de tradition orale, leur désir d'émancipation n'aboutit pas, mais il mène la «mère» à sa perte. Allégorie cruelle renvoyant à une société japonaise qui nie complètement les désirs de sa progéniture. Mamoru Oshii : *«Je voulais écrire une histoire qui parle de notre société, de ses excès, mais aussi de la bestialité qui sommeille en chacun de nous. Je voulais également exprimer que la passivité et la cohérence nous poussent parfois à nous comporter comme des moutons. Des loups sont alors là pour nous manger...».*

### Le loup...

Dans le conte comme dans le film, la duplicité du loup est totale. Guerrier et séducteur, sa conduite, sa subtilité, ses mœurs, la manière dont ses meutes font la guerre pour l'obtention du pouvoir, en font notre alter ego de fourrure et de fureur. Les hommes ne le supportent pas, de tout temps ils ont voulu sa mort (comme le gouvernement et l'opinion publique veulent la mort des Panzers). Si dans **Jin-Roh**, le loup possède l'apparence d'un être humain, c'est pour survivre et tenter de comprendre, ou d'exterminer, la société de l'intérieur. Il se fait le reflet de la cruauté qui sous-tend les relations entre les hommes, il représente les tendances asociales, animales, qui agissent en nous. Hiroyuki Okiura : *«**Jin-Roh**, c'est l'histoire d'un loup qui fait partie d'une meute. Il rencontre le petit chaperon rouge et tente de l'aimer. L'analyse du conte et des symboles qui lui sont liés confère une dimension nouvelle au film. En fait, il s'agit d'une allégorie autant que d'un film noir».*

l'homme et la bête

# MAMORU OSHII

**PATLABOR II avait révélé en 1993 un réalisateur hors du commun. Deux ans plus tard, GHOST IN THE SHELL consacrait un auteur incontournable. Né en 1951, Mamoru Oshii s'impose dans les années 80 comme un maître de l'animation, réalisant la première OAV du monde, DALLOS, et étendant la série PATLABOR à divers supports : OAV, BD, jeux vidéo, roman... Deux films «live», LUNETTES ROUGES (1986) et STRAYDOGS PANZER COPS (1991), ainsi qu'une bande dessinée, «Hellbound - Panzer Cops», trouvent aujourd'hui leur prolongement dans ce sommet du cinéma d'animation qu'est JIN-ROH.**

*Fuse : un homme et sa meute...*

**Comment vous êtes-vous retrouvé scénariste de *Jin-Roh* ?**

A la base, je ne souhaitais pas vraiment écrire le script. Mais lorsque mon vieil ami Kazunori Ito *(l'un des scénaristes les plus connus du Japon, NDA)* dut refuser l'offre de *Bandaï* car il avait contracté d'autres engagements, je me suis rendu compte que j'étais le seul qui puisse imaginer une histoire cohérente dans cet univers complexe. De plus, j'avais tellement investi de temps et d'énergie dans les films et dans le manga, que je ne voulais pas que la saga se finisse autrement qu'en apothéose. Par bonheur, je suis très fier du scénario que j'ai écrit, je regrette même de ne pas avoir eu l'opportunité de réaliser **Jin-Roh**. Toutefois, je ne suis pas déçu, car le travail d'Okiura est remarquable.

**Quels objectifs vouliez-vous atteindre en écrivant *Jin-Roh* ?**

J'adore le cinéma, les films de Bergman, Besson, Peckinpah. Quand je travaille sur un film d'animation, je ne peux pas l'envisager comme un simple dessin animé, mais comme une œuvre cinématographique à part entière. Okiura partage cette vision. **Jin-Roh**, c'est l'histoire d'hommes qui périssent car ils ne peuvent vivre que comme des chiens. En un sens, ce sont des chiens. Le personnage principal est un loup. Derrière lui se cachent les puissances invisibles que sont les institutions et la société. Je voulais évoquer ce qu'il endure. D'ailleurs, la musique d'Hajime Mizoguchi retranscrit parfaitement les sentiments que j'avais en tête.

**Pourquoi *Jin-Roh* n'est-il pas filmé en prises de vues directes ?**

Cette question est pour moi totalement stérile. L'animation était le seul moyen pour obtenir un résultat d'une telle qualité, elle s'imposait pour traiter du thème abordé dans **Jin-Roh**. Comment aurait-il été possible de recréer autrement autant de décors, de s'attarder avec une telle dévotion sur le moindre détail ? Au Japon, les infrastructures n'existent plus pour réaliser un tel film en prises de vues réelles. De toute manière, cela aurait fait exploser le budget du film.

**Sur quoi travaillez-vous actuellement ?**

Je prépare **GRM**, un film de science-fiction qui mêle animation classique, images de synthèse et prises de vues réelles. Pour l'instant, je suis satisfait du résultat. Je suis néanmoins conscient que pour des raisons bassement matérielles il sera très difficile de mener le projet à son terme.

Propos recueillis par **Bertrand ROUGIER**

*Les Panzers : des machines à tuer au service du gouvernement*

actualité cinéma
sortie le 15 septembre

# PERFECT BLUE

## à l'école d'Otomo

# SATOSHI KON

**Né en 1963, Satoshi Kon entame sa carrière comme dessinateur pour le magazine YOUNG en 1985. Suite à la publication de sa première œuvre personnelle en 1990, «KAIKISEN», il est remarqué par Katsuhiro Otomo. Ce dernier deviendra son ami et son mentor. Dès lors, les carrières des deux hommes sont étroitement liées. Kon occupe des postes-clé sur tous les projets cinématographiques du maître, à l'exception d'AKIRA. Par contre, il participe à WORLD APPARTEMENT HORROR (le film live d'Otomo), puis il l'adapte en manga. Il côtoie les animateurs les plus doués sur PATLABOR II, HASHIRE MELOS et MEMORIES, avant que son sens inné de la mise en scène le projette aux commandes de PERFECT BLUE. Otomo s'improvise à cette occasion conseiller et superviseur général.**

**En quoi votre passé de mangaka vous a-t-il servi pour devenir réalisateur ?**

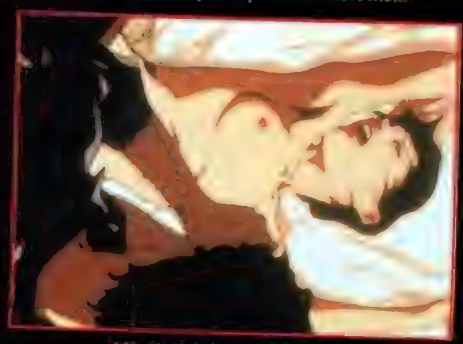
En dessinant des mangas, j'apportais un soin particulier au découpage, à l'agencement des vignettes. J'essayais toujours de deviner quelle image allait frapper le lecteur au moment où il tournerait la page. Cette approche s'apparentait déjà à la conception d'un story-board pour le cinéma. Mais, s'il vous plaît, ne me demandez pas si je suis doué pour ça !

**Quels sont les réalisateurs qui vous ont influencé ?**

J'adore Katsuhiro Otomo, mais j'apprécie aussi les œuvres de Miyazaki. Pourtant, il n'y a pas un réalisateur ou un film qui m'ait particulièrement influencé. En fait, ils m'ont tous influencé ! Par exemple, la manière de mettre en scène d'Akira Kurosawa m'impressionne par sa limpidité. Et il est vrai que le travail de Terry Gilliam, notamment **Bandits Bandits**, **Brazil** et **Les Aventures du Baron de Munchausen**, constitue ma référence absolue. Sa narration, ses mouvements de caméra, mettent en scène un cinéma tout en ellipse dont la force de suggestion est unique. En un sens, Gilliam a une approche très graphique du cinéma, et j'aime ça.

**Justement, quelle est la différence principale entre la conception d'un manga et celle d'un film d'animation ?**

*Un fan qui en pince pour son héroïne...*



*L'intimité d'une idole prise au piège de la pellicule...*

Le facteur temps ! 200 pages de BD peuvent être lues en quinze minutes ou en deux heures, cela dépend du lecteur. Par contre, pour un film, tous les spectateurs sont assis dans le noir devant le même écran, c'est le réalisateur qui impose son rythme au récit. En ce sens, le métier de réalisateur est plus intéressant que celui de mangaka. D'un autre côté, lorsque je dessine un manga, j'ai plus de temps pour m'investir sur chaque «plan», mon travail est plus personnel, plus artistique. Quand on réalise un film d'animation, on doit toujours penser au public. Puisque l'on «commande» le regard du spectateur, il faut anticiper sur sa façon de réagir à tel ou tel effet.

**Et la différence entre cinéma «live» et animation ?**

Dans un film d'animation, le plus important est de parvenir à convaincre le spectateur de la réalité des lieux que l'on décrit. La rue doit être bruyante, les appartements fonctionnels, confortables, en un mot habitables. Pour cela, on essaie d'offrir aux décors la même patine que celle du temps sur des objets véritables. Evidemment, quelle que soit l'énergie investie pour copier le réel on n'y parviendra pas. Il faut donc faire preuve d'encore plus de rigueur dans le choix du moindre «accessoire». En un sens, l'animation est plus exigeante que la prise de vue directe, mais sa puissance d'évocation est une juste récompense aux efforts consentis.

**Quels objectifs souhaitiez-vous atteindre en réalisant *Perfect Blue* ?**

L'industrie de l'animation ne montre rien d'autre que des robots, de la science-fiction pop-corn et des jeunes lolitas décomplexées. A la longue, vous avouerez que c'est un peu lassant. Je ne jette pas la pierre aux auteurs qui réalisent du «by fan for fan», je trouve juste cela un peu triste. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai délibérément abordé **Perfect Blue** sous un autre angle, celui du cinéma. De même, si nous avons volontairement développé l'aspect psychologique de notre thriller, c'est parce que j'estimais que ce travail était essentiel. Honnêtement, on ne peut pas espérer que le public s'attache à un personnage vaguement symbolique, ou à un banal archétype.

**Aviez-vous une ligne de conduite précise pour créer le personnage de Mima ?**

Mima est un mouton. Il y a toujours quelqu'un pour lui dicter sa conduite. Elle perd carrément son identité au profit d'autres. En général, les protagonistes principaux d'un film ont une forte personnalité, ils ■■■

# dial Mima for murder

**Grâce à une mise en scène baroque, esthétique, électrique, Satoshi Kon nous emmène au cœur d'une de ces histoires qui font les thrillers... noirs ! Une scène le confirme, celle d'un meurtre épileptique où les images de la victime poignardée à plusieurs reprises alternent avec des flashes érotiques, un sein, un nombril, un doigt, comme autant de fantasmes syncopés à l'incroyable puissance évocatrice...**

*Mima à la tête des Chams, groupe de rock pathétique et toc !*

**Perfect Blue** s'ouvre sur des images d'une étrange banalité : une chanteuse de pop japonaise fait ses adieux au public. Mima Kirigoe abandonne la scène pour se livrer aux feux des projecteurs de la télévision, acceptant de jouer un petit rôle dans une série à deux sous... Dès lors, ayant décidé de quitter le groupe Cham pour sacrifier son identité au culte de l'image, la jeune «idole» va perdre le contact avec la réalité. Bien que protégée par son manager et son attachée de presse, elle s'aperçoit qu'un fan hard-core (Uchida, alias Mimaniac) la prend pour cible. Mima découvre qu'elle est espionnée, et que l'étrange «Stalker» menace de la connaître mieux qu'elle ne se connaît elle-même. Il raconte le détail de la «vraie» vie de son «idole» sur Internet (le symbole n'est pas anodin), s'appropriant ainsi une partie de son identité. Désespérée, caressant le vain espoir d'y trouver le supplément d'âme qui lui fait défaut devant l'objectif, Mima décide de tourner une terrifiante scène de viol, autant physique que médiatique. Puis elle cède aux avances d'un photographe de charme, pose nue, casse son image, se casse elle-même, avant de sombrer dans la schizophrénie et la démence. Finalement, elle ne parle plus qu'à un double qui la hante, tandis que les cadavres s'amoncellent autour d'elle... **Perfect Blue** c'est la mort et la folie perçues par les yeux d'une femme projetée dans un film noir en quête d'esthétisme. Dangereusement excitant...

En 1997, Satoshi Kon est encore un inconnu, même auprès des spécialistes du cinéma d'animation. Pourtant, l'artiste possède déjà une vraie carrière derrière lui, débutée en 1990 avec la publication de sa BD «Kaikisen» dans le magazine *Young*, l'un des plus gros tirages de la presse manga au Japon.
**Perfect Blue**, son premier film en tant que réalisateur, est nourri par une ambition démesurée. En effet, Satoshi Kon y aborde un sujet brûlant : l'otakisme. Il met en scène un thriller d'horreur psychologique, fait unique dans les annales du cinéma d'animation. Enfin, il utilise **Perfect Blue** pour dénoncer les abus d'une société (le Japon) qui privilégie le paraître à l'être, qui érige en facteur causal du bonheur l'identification aux icônes que la mode impose, et où il est aisé de perdre son identité au profit des autres... Suivant ces lignes directrices, Satoshi Kon s'amuse à détourner les conventions narratives et esthétiques du cinéma d'animation classique, car il veut montrer son incroyable puissance d'évocation. Ainsi, au même titre que **Mononoke Hime**, **Ghost in the Shell** ou **Le Tombeau des Lucioles**, son film s'est hissé au rang de classique instantané du cinéma animé.
A la manière d'Hitchcock ou de Nicholas Roeg, Satoshi Kon perd le spectateur dans le labyrinthe des intrigues qu'il noue à l'écran. Il rend un vibrant hommage sur Celluloïds aux films noirs et fantastiques des trente dernières années. Mais **Perfect Blue** n'est pas un simple catalogue de clichés et de références employés abusivement. Le film rivalise tranquillement avec le travail de David Fincher (**Seven**), de Bryan Singer (**Usual Suspects**) et de George Roy Hill (**Abattoir 5**), repoussant allégrement les limites supposées du cinéma d'animation. En produisant **Perfect Blue**, la compagnie *Rex Entertainement* désirait montrer l'extrême maturité d'un media dont on avait jusque là sous-estimé les possibilités. Elle atteint parfaitement son objectif. Dessin animé véritablement engagé, **Perfect Blue** préfigure ce que seront les films d'animation de demain, se faisant le témoin du malaise qui gangrène nos sociétés sans repère avec un réalisme et une maturité confondants. Morceau de bravoure filmique d'une rare élégance, **Perfect Blue** apporte la preuve, s'il en était encore besoin, que le cinéma du troisième millénaire va être très animé...

**B.R.**

*Les «camera kozo» mitraillent littéralement leurs idoles !*

*Japon. 1999. Réal.: Satoshi Kon. Scén.: Sadayuki Murai d'après une nouvelle de Yoshikazu Takeuchi. Dir. Phot.: Hisao Shirai. Mus.: Masahiro Ikumi. Direction artistique : Nobutaka Ike. Prod.: Masao Maruyama et Hiroaki Inoue pour Rex Entertainment/Mad House. Dur.: 1 h 21. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie le 15 septembre 1999.*

# PERFECT BLUE

*La punition pour avoir approché Mima de trop près...*

*De Mima ou des poissons, qui est du bon côté de l'écran ?*

■■■ créent l'action, dégagent énormément d'énergie. C'est exactement le contraire dans **Perfect Blue** ! Pour surmonter cette difficulté, nous avons placé un personnage actif aux côtés de notre jeune actrice et, dans le même souci de dynamisme, nous avons réalisé la scène où Mima se rend à la station de radio.

**Vous n'auriez pas aimé réaliser un film d'action dans la lignée des slashers actuels ?**

Je ne désirais pas montrer un film d'action trash ou les scènes de meurtre s'enchaînaient. Trois mots-clé m'ont accompagné tout au long de la production : idole, horreur et otaku. À partir de là, j'ai laissé mon imagination vagabonder. J'ai raconté l'histoire d'une jeune femme essayant de s'émanciper, faisant table rase du passé, mais dont l'ambition et la naïveté finissent par la mettre en danger. Ensuite, en discutant avec l'auteur du script, Sadayuki Murai, nous avons décidé de mettre en scène une intrigue à tiroirs, comme un film dans le film.

**Avez-vous eu des problèmes pour adapter la nouvelle de Yoshikazu Takeuchi ?**

La première difficulté est survenue lorsque nos idées se sont confrontées à celle de l'œuvre originale. En fait, tous les éléments d'un script étaient déjà réunis. J'avais l'impression de faire de l'édition, pas de la création. Finalement, nous avons décidé de nous éloigner de la nouvelle de Yoshikazu Takeuchi, car elle s'intéressait trop au personnage de Uchida/Mimaniac. Nous avons donc réorienté le récit en direction de l'héroïne et de la métaphore à caractère social. Ayant déjà écrit un nombre considérable de scripts moi-même, j'ai tenté de resserrer l'intrigue autour des points essentiels.

**A l'origine, *Perfect Blue* n'est pas un projet pour le cinéma. Comment s'est opérée la transition entre le petit et le grand écran ?**

*Un otaku prisonnier de ses fantasmes et de ses démons.*

En effet, **Perfect Blue** devait être une simple OAV. Mais, sous l'impulsion de Katsuhiro Otomo et de l'équipe, nous avons effectué un travail tellement prolifique que le cinéma est devenu le seul lieu où le film pouvait exprimer ses ambitions véritables. Et encore, on a dû couper une centaine de scènes au montage pour des questions de budget.

**Tant que ça ?**

Oui ! Mais cela nous a permis d'augmenter le dynamisme du film, d'en accélérer le rythme tout en impliquant viscéralement le spectateur dans la course contre la montre livrée par Mima face à ses démons. Il fut très difficile d'avoir le bon timing dans cette escalade paranoïaque, mais ce parti-pris nous a plutôt bien réussi. De même, nous avons confronté entre elles les scènes où Mima perd pied avec la réalité. Cela donne l'impression quasi physique d'un combat engagé entre le rêve et le concret, la raison et l'aliénation. A ce titre, la séquence qui opère la transition entre le concert et la vie quotidienne de Mima est à mon sens l'une des plus réussies. Elle semble anodine, mais elle permet au spectateur de prendre simultanément possession de la Mima publique et de la Mima privée. Toutefois, l'enchaînement de morceaux de scènes découpées aurait pu devenir lassant. Alors, j'ai décidé de les agencer à la manière de George Roy Hill dans **Abattoir 5**. J'ai essayé de faire naître la confusion dans l'esprit du spectateur en même temps que dans celui de l'héroïne. Et, tandis que le film avançait, nous avons effectué un montage encore plus serré afin d'augmenter les sentiments d'accélération et de vertige jusqu'au climax final. **Perfect Blue** ne cesse d'aller crescendo.

**Vous vous êtes beaucoup amusé à détourner les conventions du cinéma d'animation, non ?**

En fait, j'en avais assez des codes et des carcans imposés par le public et l'industrie. Heureusement, l'ambition de *Rex Entertainement* était de donner un grand coup de pied dans la fourmilière trop bien organisée du cinéma d'animation. En attaquant de front le problème des otakus, en réalisant un film dans la lignée des thrillers psychologiques «classiques», je crois que nous avons atteint cet objectif.

**Vous souhaitiez vraiment choquer le public, lui faire perdre ses repères ?**

Oui ! Les spectateurs ont trop l'habitude d'être pris par la main, je voulais les faire sortir de leur torpeur. Je déteste la continuité soporifique «plan-plan» dont se parent la plupart des films, live ou d'animation.

**Pourtant, malgré votre méfiance à l'égard des médias, leur image hante le film.**

En effet, l'alter ego de Mima fait sa première apparition en sortant du PC de la jeune femme. A vrai dire, ce fut Sadayuki Murai qui a eu l'idée d'Internet, notamment de la homepage «Chez Mima». Nous avons décidé d'évoquer l'omniprésence des médias dans la vie quotidienne. Il y a trois écrans dans la chambre de Mima : celui de la TV, du PC et de l'aquarium — format moniteur 4/3. La chambre de Mima est elle-même un écran de télévision géant à travers lequel elle regarde le monde autant que ce dernier l'observe. Par l'intermédiaire de ce

## OTAKU & IDOLES

Un otaku est un fan hard-core, ou un autiste, qui sacrifie sa vie sociale pour vivre un amour exclusif avec sa passion. Cette dernière peut-être virtuellement n'importe quoi (les idoles, les dessins animés, les timbres, etc). L'univers des otakus constitue une fuite en avant, un refus du lien social que les simples fans ne rejettent pas systématiquement. Toutefois, les otakus sont rarement nuisibles pour la société. Mimaniac représente un archétype poussé jusqu'à la caricature.

Au Japon, les idoles sont le chaînon manquant entre la chanteuse de pop et l'héroïne de messages publicitaires. Elles sont omniprésentes dans les médias nippons, leur importance commerciale dépasse très largement celle des Girls-Band occidentaux. Elles étaient plus de mille en activité au Japon en 1998. Les dix plus renommées influencent sensiblement le cours des actions des grandes sociétés auxquelles elles sont associées ! Les autres font vendre du parfum ou de la nourriture pour chien.

*Les 1001 visages de Mima.*

miroir déformant, le spectateur voit se dérouler le «film» de la vie privée de l'héroïne, comme à la télé. Or, chacun sait que montrer des images à la télévision est le meilleur moyen de prouver leur réalité. CQFD !

**Que pensez-vous de l'accueil réservé à *Perfect Blue* à l'étranger ?**

De nombreuses personnes ne savent pas que les Japonais ont aussi une culture. Par exemple, en Occident vous ignorez tout du business des idoles *(voir encadré)*. Aussi, je suis très surpris que mon film ait déclenché autant d'enthousiasme un peu partout en Europe.

**Auriez-vous pu réaliser ce film en prises de vues réelles ?**

Il aurait sans doute été moins bon ! Et puis, je crois vraiment que la culture de l'animation japonaise est unique. Si nous ne rêvions pas au jour où l'animation sera reconnue comme un genre cinématographique important, nous n'aurions pas réalisé **Perfect Blue**. C'est le premier élément de démonstration d'une série que j'espère longue. J'ai vraiment envie de continuer dans l'animation. Mon métier est vraiment passionnant. De plus, j'ai la chance de pouvoir l'exercer dans de très bonnes conditions, ce n'est pas le cas partout. Tant que j'aurais des choses à exprimer, la pellicule sera imprimée à partir du Celluloïd.

**Que vous inspire la crise qui secoue actuellement l'industrie de l'animation japonaise ?**

Aujourd'hui, ce qui est important pour un dessin animé japonais, c'est le profit qui résultera des entrées en salle, de la vente des vidéos et des diffusions à la télévision. Ce n'est plus un travail artistique, mais une entreprise pécuniaire. Il faut absolument satisfaire le public des animés-fans. Plus il y a d'éléments susceptibles de capter leur attention dans une œuvre, plus le budget qui vous est accordé est important. La situation ne changera pas radicalement du jour au lendemain. Mais moi, je ne me décourage pas, je vais continuer d'avancer pas à pas sur la voie que je me suis tracée. Il y a d'autres films d'animation d'avant-garde qui n'empruntent pas les sentiers battus par les lieux communs. Un jour, le public saura reconnaître leurs qualités. Par contre, les sponsors ne font pas la charité. A défaut d'être exclusivement commerciales, nos œuvres devront donc être populaires.

Propos recueillis par
**Bertrand ROUGIER**

*Mima, l'idole des jeunes à sang pour sang...*

preview

# PRINCESSE MONONOKE

## le Kurosawa du celluloïd

## HAYAO MIYAZAKI

*Né en 1941 à Tokyo, Hayao Miyazaki débute sa carrière en 1963 comme intervalliste à la TOEI, la plus grande société de production de films d'animation au Japon. Elu en 1964 président du syndicat des studios, son parcours est marqué par un militantisme franc. Suite à de graves conflits sociaux, il démissionne en 1971, devenant animateur indépendant. Miyazaki travaille alors pour la télévision. Il collabore notamment en compagnie de son mentor, Yasuo Otsuka, et de son futur associé, Isao Takahata, à l'élaboration de trois séries vues en France : HEIDI, LUPIN III et SHERLOCK HOLMES. Néanmoins, il ne conçoit toujours pas son art comme un exutoire pour maniaque cathodique en mal de sensations fortes, et exècre plus que jamais les projets de producteur.*

*Pourtant, c'est le fenestron qui offre au maître sa première grande victoire artistique et populaire par l'intermédiaire de la série CONAN LE FILS DU FUTUR en 1978. Cette saga au format 26x26 permet à Miyazaki de poser (d'imposer) les bases de son style. Le réalisateur y dévoile ses obsessions, on sent poindre l'amorce d'une carrière et d'un destin hors norme. L'année suivante, un film d'animation est monté à partir des scènes fabriquées pour la télé. Mais, si on peut considérer ce long métrage comme étant le premier entièrement réalisé par Miyazaki, la liberté relative qui lui fut offerte pour mettre en scène quelques séquences inédites fut annihilée par les censures exercées par la production sur le scénario.*

*Blessé, Miyazaki se lance dans un projet insensé : réaliser en quatre mois un film d'animation susceptible de faire exploser son talent tout en satisfaisant ses ambitions d'artiste. Le challenge est relevé grâce au CHÂTEAU DE CAGLIOSTRO, pas encore complètement débarrassé des contraintes imposées par la télé, mais dont la richesse scénaristique et la puissance onirique emportent l'adhésion, même des plus blasés. Puis vint NAUSICAÄ, le film qui révolutionna l'industrie du cinéma d'animation. Voyage initiatique ou fable animiste, ce vibrant plaidoyer humaniste constitue l'un des plus beaux hommages rendus à l'invention des frères Lumière. L'immense succès d'estime et les retombées financières qui suivirent, permirent à Miyazaki et Takahata de fonder le studio GHIBLI en 1985. Dispositif industriel à vocation artistique, il est assez grand pour produire un film d'animation, suffisamment petit pour conserver un aspect artisanal à l'organisation du travail et une réelle maîtrise sur celui-ci.*

*Dès lors, Miyazaki est muni de l'outil lui permettant d'animer ses rêves d'enfant. Ainsi, son goût prononcé pour l'aéronautique se retrouve dans les improbables machines volantes qu'il imagine, mais aussi dans les grandes envolées lyriques caractéristiques de la plupart de ses oeuvres. Il n'est donc pas étonnant qu'au sein des films réalisés par Miyazaki pour le studio Ghibli (LAPUTA, TOTORO, KIKI'S DELIVERY SERVICE, PORCO ROSSO, PRINCESSE MONONOKE), les craintes du vieux sage épousent la spontanéité du gamin qui s'émerveillait devant le spectacle des beautés offertes par la nature.*

*Aujourd'hui, beaucoup de ses compatriotes considèrent Miyazaki comme l'égal de Kurosawa. Il est vrai qu'il faut sacrément manquer d'inspiration pour comparer son œuvre à celle de Walt Disney !*

**B.R.**

*San, la Princesse Mononoke, orpheline élevée par un Dieu Loup, voue une haine intense aux humains.*

**Les films d'Akira Kurosawa vous ont-ils influencé pour réaliser *Princesse Mononoke* ?**

Kurosawa était un grand maître du cinéma, j'ai eu la chance qu'il soit mon ami. Mais ne vous méprenez pas. Même si je suis conscient de l'impact que son œuvre a sur moi, je n'ai jamais voulu imiter sa façon de mettre en scène. Néanmoins, mettez-vous à ma place, quand des images d'une telle beauté vous hantent, il est difficile d'en faire totalement abstraction. Toutefois, les films d'Akira entretiennent beaucoup moins de rapports avec la réalité historique qu'il y paraît. Dans **Princesse Mononoke**, si on excepte les divinités naturelles, j'ai essayé de reconstituer une image plausible de la société japonaise telle qu'elle était lors de la période Muromachi. Mon film n'est pas un «*Jidaigeki*» (*drame historique*) au sens propre. Certes, je montre les rapports peu cordiaux entre les paysans et les samouraïs, mais j'ai essayé de conserver l'équilibre entre toutes les entités que je fais vivre dans mon récit : l'homme, la nature et les sociétés. Dans **Princesse Mononoke**, j'ai tenté d'éviter la faillite artistique qui consiste à montrer des gens du peuple qui ne sont là que pour mourir.

*Le convoi de Dame Eboshi et de Gonza après l'attaque du clan Moro...*

***Princesse Mononoke* opère la synthèse de votre œuvre. Toutefois, le drame prend nettement le pas sur le divertissement. Pourquoi ?**

A l'aube du XXIème siècle, on ne peut plus faire les mêmes films qu'il y a vingt ans. La couche d'ozone se dégrade, le SIDA fait des ravages, les camps de réfugiés en Europe de l'Est nous renvoient aux pages les plus sombres de notre histoire. Je me demande comment nos enfants pourront vivre au milieu du chaos dont ils héritent. Nous ne pouvons plus éviter de nous poser des questions. Vous savez, **Princesse Mononoke** est peut-être mon dernier film, c'était le moment où jamais pour exprimer ce que j'ai sur le cœur.

**Pourriez-vous nous en parler ?**

**Princesse Mononoke** n'est pas un film écologique. J'ai toujours détesté les institutions qui érigent leur loi en dogme absolu, Greenpeace comme les autres. Non, en fait **Princesse Mononoke** illustre deux idées simples : rien ne dure éternellement, et la bêtise des hommes fait que l'histoire, celle de mon œuvre comme celle du monde, est un éternel recommencement. Quand je fais un film, j'essaie de représenter le monde dans lequel nous vivons. Personne n'est entièrement bon ou mauvais, le croire c'est être aveugle et cela entraîne les pires débordements. Peindre une réalité ■■■

# Princesse Mononoke

manichéenne au cinéma n'est pas un service à rendre aux spectateurs. Dans **Princesse Mononoke**, la cité de Tatara Ba et la Forêt des Dieux sont en totale opposition, elles doivent s'affronter pour que l'une d'entre elles puisse survivre. Je ne juge pas, je montre un aspect complexe et tragique de la réalité.

**Pourquoi ne pas avoir situé *Princesse Mononoke* au XXIème siècle ?**

Vous savez, par bien des aspects, Ashitaka et dame Eboshi sont des personnages typiques du XXIème siècle. Le mode de vie qu'adopte Ashitaka, la volonté naïve dont il fait preuve pour ne pas céder aux compromissions qui lui sont proposées, sont des valeurs de notre siècle. De même, si Eboshi possède l'aspect et la force de caractère d'une Shirabyoushi (*prostituées qui dansent pour séduire les hommes*), il est vrai que sa détermination, son rôle au sein de la cité, en font l'alter-ego des femmes japonaises qui se sont récemment émancipées des contraintes dictées par le système. En fait, si le leader de Tatara Ba est une femme, c'est parce qu'un homme dans la même situation aurait été un simple gestionnaire. A l'époque, seule une femme dans cette position pouvait être une véritable révolutionnaire. De plus, c'est pendant l'ère Muromachi que le Japon a opéré sa transition vers l'époque moderne. Les innovations techniques, politiques, économiques et sociales héritées de cette période sont là pour en attester. Aussi, je crois que **Princesse Mononoke** est un film d'actualité.

*Ashitaka soigne sa blessure, marque de son destin...*

*Dame Eboshi, une femme de cœur, moderne et respectée...*

**2 h17, ce n'est pas un peu long pour un film d'animation ?**

Vous êtes sérieux ?! Moi je crois plutôt que pour mettre en scène tous les thèmes abordés dans **Princesse Mononoke**, 50 minutes de plus n'auraient pas été superflues. En fait, j'ai montré la société à travers mes yeux d'enfant, car je me demande ce que l'on peut offrir à notre jeunesse aujourd'hui. Les enfants sont délaissés, ils ressentent instinctivement le monde comme étant mauvais, ils craignent ses ambiguïtés. Alors, j'ai voulu montrer que parmi les exécrables choses, il y a des merveilles qui méritent d'être protégées. Vous savez, les films réalisés par les grands maîtres du cinéma ont le pouvoir d'hypnotiser les enfants, et de séduire leurs parents grâce à leur intelligence. Mon but en réalisant **Princesse Mononoke** était de parvenir à invoquer ne serait-ce qu'une infime partie de cette magie. Un réalisateur peut décider de faire un film distrayant uniquement, destiné au seul public des enfants. Mais l'intérêt me semble limité, ce n'est pas mon objectif.

**Justement, que vous inspirent les accords passés avec *Disney* ?**

Si j'ai donné mon consentement, c'est pour permettre à notre producteur de dégager des bénéfices sur le marché international. Personnellement, je n'ai pas pensé **Princesse Mononoke** autrement que pour une exploitation domestique. En ce qui concerne les problèmes relatifs à l'adaptation en langue étrangère, je ne peux qu'espérer qu'elle sera réalisée dans de bonnes conditions. A partir de là, je crois que le public occidental pourra aimer mon film. Maintenant, c'est aux commerciaux de *Buena Vista* de décider de leur politique de promotion. Le succès du film à l'étranger dépend d'eux uniquement.

Propos recueillis par
**Bertrand ROUGIER**

*Le mystérieux Shishigami, le Dieu Cerf qui a le pouvoir de donner et prendre la vie...*

# la légende du siècle

**Le monde meurt, condamné par la haine et la fureur des rêves stériles qu'il fit naître. Les luttes opposant l'homme, la nature et la société, continueront donc de s'enliser dans la boue nourrie par leurs idéaux inaccessibles, leurs batailles de titans ne connaîtront pas d'heureux dénouements. Pourtant, même happée dans le tourbillon de ce maelström de rancunes aveugles et meurtrières, la jeune sauvageonne déguisée en guerrière parviendra à briser les sceaux du sépulcre où se cache la nature idéale de l'amour. Car il faut bien qu'elle existe, ne serait-ce qu'au cinéma...**

*San et Moro No Kimi, la louve de 300 ans : prêts à tout pour se venger de Dame Eboshi...*

Disons le carrément, **Princesse Mononoke** est un film somme, une œuvre d'une exceptionnelle richesse thématique et sémantique, un véritable monument du cinéma, au même titre que les chefs-d'œuvre de David Lean ou d'Akira Kurosawa ! Jamais la magie du septième art ne s'était soumise à ce point aux désirs d'un seul homme. Elle hante chaque millimètre du métrage, hypnotise, inquiète, séduit le spectateur rendu prisonnier et fou d'amour de ce conte de faits tragiques.Car **Princesse Mononoke** est un pamphlet qui raconte les guerres insensées livrées par l'être humain contre son environnement : la nature et la société. En fait, Miyazaki nous relate l'histoire du monde, il pare **Princesse Mononoke** comme une fresque heroïc, donne libre cours à sa fantasy, et laisse le drame historique prendre possession de son œuvre.
Dame Eboshi, le leader de la cité de Tatara Ba, rachète la dignité des parias. Elle offre à son peuple de lépreux, de prostituées et d'esclaves, un travail décent, le confort simple d'une vie honorable. Mais, pour subsister, elle vend des armes à l'empereur, pillant la forêt voisine pour alimenter le feu de sa forge. Bien sûr, les anciens Dieux protègent leur canopée et le règne de Dame Nature, déchaînant des océans de rage pour anéantir les humains. Quant aux troupes de l'empire, elles conspirent pour augmenter leur pouvoir, caressant le vain espoir de dérober les secrets des divinités. Et, au cœur du conflit, Ashitaka le maudit et San la princesse monstre s'aiment d'un amour véritable. Mais il leur faudra choisir un camp...

A la manière d'un ethnologue, Miyazaki décrit la période Muromachi (1392-1573), une époque chaotique qui vit l'effondrement de l'ordre hiérarchique. Toutefois, **Princesse Mononoke** n'est pas le film d'un prof de fac, il respire l'utopie. C'est un savant mélange d'influences et d'emprunts au cinéma de Kurosawa et à la trilogie de George Lucas, notamment pour sa description du côté obscur de la force et les travellings arrière filmés autour d'un point de vue subjectif (**Le Retour du Jedi**). La capacité de Miyazaki à plonger le spectateur au cœur du récit rappelle également le **Titanic** de Cameron. Heureusement, le discours du vieux Japonais ne trouve pas sa justification dans un final lacrymal ; il est plus radical, violemment militant. Miyazaki ressuscite la poésie épique, son œuvre est celle d'un idéaliste mélancolique, comme le furent Ford, Grimault et Rimbaud en d'autres temps.

Princesse Mononoke représente l'aboutissement de la carrière et de l'engagement politique de Miyazaki, un cinéaste dont le credo est de témoigner, éduquer et distraire, afin que son œuvre demeure en notre mémoire après avoir été consommée.
Aussi, les villes, les châteaux, les rizières, lieux dits des tragédies médiévales familières, n'apparaissent ici que sous la forme de rêves lointains. Miyazaki recrée les images d'une nature souveraine pour encore quelque temps, il peint un Japon féodal où il n'y a pas de routes, où les forêts sont profondes et les montagnes autant de forteresses imprenables. Son archipel est peuplé de samouraïs asphyxiés d'ambition, de paysans serviles et rusés, d'animaux sages, instinctifs et violents. Tous se détestent, se battent pour survivre...
Evidemment, Miyazaki révèle les ambiguïtés qui gouvernent les systèmes de pensée auxquels chaque clan adhère. La perception que les personnages ont de leur environnement change au cours du film, mais leurs convictions profondes restent identiques. Miyazaki souligne ainsi notre incapacité viscérale à progresser vers un état meilleur. Il montre l'évolution mécanique, saturée de stéréotypes, de nos sociétés. Il loue l'intelligence des hommes qui ont su bâtir des communautés. Puis, il souligne leur manque de sagesse et ce mauvais amour qu'ils ont d'eux-mêmes, contraignant l'histoire à bégayer ses erreurs passées.

Le testament de Miyazaki n'est donc pas un drame ordinaire, c'est une œuvre lucigène, elle capte la lumière et le moindre de ses reflets. Il s'en dégage une quiétude enivrante à la limite du naturalisme. Mais Miyazaki cultive le paradoxe : par contraste, l'auteur révèle la face sombre de la nature humaine dans son aspect le plus vulgaire. Chaque plan hésite entre la contemplation et l'action, Miyazaki jouant à la fois la surenchère du détail et du mouvement. Totalement maître de son art, il n'emprunte pas les sentiers battus des lieux communs par lesquels passe la logique aux abois. Les splendeurs et les horreurs qu'il montre sont si concrètes que, paradoxalement, elles atteignent l'abstraction. C'est là l'objet véritable et toute la signification du cinéma d'animation. Certes, on peut se perdre dans les intrigues de cette version animée de l'histoire de l'humanité, mais les beautés brutes mise en images, la puissance dramatique dévouée à la légende et la noblesse du message, emportent les réserves. Miyazaki devait nous léguer un film comme celui-ci, révolté, crépusculaire, hanté par des passions dévorantes. Une œuvre à l'éclat incomparable, qui aura poussé son auteur dans ses derniers retranchements, à tel point qu'elle l'a contraint à représenter Dieu !
En réalisant **Princesse Mononoke**, Miyazaki exprime à la fois le tragique de la destinée de l'humanité et sa propre vision de la modernité. Il allie des images insolites à la gouaille populaire. Son goût pour une narration riche en personnages secondaires, en trahisons et en alliances, se manifeste enfin pleinement. A la manière du «Seigneur des Anneaux» de Tolkien, il met en scène une saga picaresque. Si **Princesse Mononoke** est son dernier film, Miyazaki laissera derrière lui une oeuvre aux antipodes de tout manichéisme, il tournera l'une des plus belles pages du grand livre du cinéma.
Bouleversante, vive, libre, exaltée, mélancolique, cruelle, fantastique, **Princesse Mononoke** est une épopée proche de l'opéra ou de la littérature filmée. Avant elle, seul **Excalibur** de John Boorman s'était attaqué avec autant d'impact au versant mythologique du septième art. Le réalisme désenchanté, l'extrême rigueur stylistique que s'est imposé le maître, font de sa dernière imprécation une tentative pour dominer à la fois la bêtise d'une époque (la nôtre), d'une industrie (l'animation) et la fascination romantique qui ne cessa de l'obséder. Si vous n'avez qu'un film à voir cette année, allez voir **Princesse Mononoke**. S'il y en a deux... Retournez-y !

**Bertrand ROUGIER**

Sortie prévue le 12 janvier 2000

# VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

**En ce moment, la vidéo nous fait les yeux moroses. Est-ce dû au passage à l'an 2000, ou bien à l'éclipse de soleil et à la fin du monde survenus le même jour (c'est vrai que ça faisait trop...), on ne sait pas, mais la moitié des titres nous parlent de catastrophe pour bien exciter la tentation masochiste qui hante l'homo-cinéphilus ces temps derniers. Heureusement, l'actualité frétillante en cette rentrée permet de découvrir quelques œuvres plus réjouissantes et aussi les séries télé passant de plus en plus à la vidéo, comme ici MILLENNIUM, SPAWN, X-FILES et THE CROW. Un vrai menu de choix.**

Wesley Snipes prend les choses en mains.

## FUTURE SPORT

Il est fascinant de constater à quel point la télévision peut s'emparer d'un thème et le réduire à ses normes avec toute la poudre aux yeux et le consensuel que cela implique. Prétendre en effet que **Future Sport** reproduit **Rollerball** relèverait de l'euphémisme si le premier n'ignorait pas la réflexion du second et sa force transgressive. **Rollerball**, tout comme avant lui **Les Gladiateurs** de Peter Watkins, traitait de la canalisation de la violence dans la société future et du phénomène d'hystérie collective véhiculé par le sport avec tout ce que cela sous-tend comme nationalisme exacerbé et comme exutoire aux instincts primitifs. Entre les trois grands matches de Rollerball balisant l'œuvre de Norman Jewison passait tout un discours expliquant la main-mise de la technocratie sur l'appareil politique, le partage du Monde au profit des grands cartels : alimentation, énergie, transports, communications, etc... Mieux encore, le scénario décrivait le danger représenté par le héros aux yeux des instances dirigeantes, dans la mesure où sa popularité remettait justement en cause l'apolitisme ultra-libéral du système économique.

Rien de tout cela dans **Future Sport** où Tre Ramzey (David Cain, le Superman de *Lois & Clark* pour la même chaîne *ABC*) décide à lui seul de l'enjeu décisif d'un match de skateboard afin d'éviter la prochaine guerre mondiale. De quoi rester confondu devant pareille naïveté, d'autant qu'il n'est plus du tout question de démonter le rôle du sport dans la civilisation actuelle, mais au contraire d'en flatter les supporters et de le réduire à sa seule fonction de spectacle violent et universel. Enfin, violent... pas trop quand même, car, encore une fois, la télé impose ses valeurs. Pas un mort sur la piste où s'affrontent les joueurs alors que tous les coups semblent permis. Pas davantage de victimes à l'irruption du commando de Libération Hawaïen tirant pourtant dans tous les sens à l'arme automatique (à ce compte-là, autant trimbaler un parapluie, c'est moins lourd...). Et surtout, gag ultime, après une série d'attentats revendicatifs supposés sanguinaires, on déplore apparemment une seule victime... et là, je demande aux personnes sensibles d'abandonner leur lecture, car il s'agit d'une poupée toute cassée montrée plein cadre sur les écrans du monde entier. Tel est le barbarisme à visage humain proposé par les networks dans cette histoire, renforcé par la savoureuse imprécation du coach à ses joueurs avant d'entrer en piste : «*Bon, les gars, on va leur mettre une trempe...*». «*Ouais !*» répond l'équipe. «*On va leur mettre quoi ?*» insiste l'entraîneur, «*...une trempe !*» confirme la troupe pour bien montrer qu'un sportif sait aussi s'exprimer. Emouvant, non ?

Ernest Dickerson, ex-chef-op' chez Spike Lee (**Do the Right Thing**, **Jungle Fever**), et déjà aux commandes des musclés **Que la Chasse Commence !**, **Embuscade**, **Juice** et **Bulletspoof**, se libère pourtant lors des combats dans l'arène à nous décrire ce jeu brutal relevant à la fois du hockey, du basket et du football américain, où les joueurs, juchés sur des skate-boards à propulsion et munis de battes métalliques, se préoccupent davantage de tabasser l'adversaire que d'expédier la boule de métal au fond des buts. Sinon, tout dans les détails du jeu confirme le flagrant plagiat de **Rollerball**, heureusement tempéré par ces vues de la mégalopole futuriste et surpeuplée où, là, le décorateur s'inspire très fort de **Blade Runner**. Décidément !

*USA. 1998. Réal.: Ernest Dickerson. Int.: Dean Cain, Wesley Snipes, Vanessa L. Williams, Bill Smitrovich, Rachel Shane, Françoise Yip, Adrian Hughes... Dist.: Gaumont Tristar Home Vidéo. Sortie à la vente le 22 septembre.*

## RUMPELSTILTSKIN

Mark Jones nous est surtout connu comme scénariste de séries TV telles que **Galactica** ou **Superboy**, et aussi pour avoir planché sur un hypothétique **Superman V** jamais tourné. Néanmoins, son principal titre de gloire réside en ce simple nom : **Leprechaun**. Vilipendé par la critique unanime, ce film obtint un tel succès public qu'il généra trois suites en échappant du même coup à son propriétaire légitime. Avec **Rumpelstiltskin**, il se remet à l'ouvrage, mais sans changer le moins du monde un concept de base aussi rentable. Au nain maléfique et plusieurs fois centenaire nommé Leprechaun, il substitue le personnage imaginé par les frères Grimm. Un autre gnome, âgé lui aussi de 600 ans, à la recherche d'une âme de nouveau-né afin d'obtenir l'immortalité. Comme Leprechaun, Rumpelstiltskin possède certains pouvoirs, adore faire le mal, gesticule un maximum, pratique un humour à froid souvent perceptible de lui seul et se montre vulnérable à certains traitements particuliers. Ainsi, on peut le brûler, mais uniquement avec de la paille, ou bien prononcer trois fois son nom (essayez pour voir, c'est pas facile !) en le regardant bien en face, ce qui a pour effet de le changer aussitôt en pierre.

Après un prologue situé en 1400 où une sorcière parvient à le repousser, il réapparaît de nos jours à Los Angeles où, en échange d'un vœu exaucé, il s'acharne à dérober l'enfant de l'héroïne, déjà veuve de fraîche date d'un policier tombé dans l'exercice de son devoir. «*J'ai voulu faire avant tout un film de poursuites, avec de l'horreur et aussi beaucoup d'humour*» reconnaît le responsable qui n'hésite pas à citer **Terminator** au nombre de ses inspirateurs potentiels. Et de placer son gnome sur un chopper, puis carrément au volant d'un quinze tonnes, sans doute pour mieux nous rappeler son Leprechaun, parfait adepte du roller, du skate-board et même de la chaise roulante. Max Grodenchik (Rom, un Ferengi dans ***Star Trek - Deep Space Nine***) en fait beaucoup sous le maquillage conçu par Kevin Yagher, comme s'il voulait cette fois imiter Freddy Krueger, tandis que Mark Jones pense déjà à deux séquelles possibles. La balle est désormais dans le camp du tiroir-caisse.

*USA. 1996. Réal.: Mark Jones. Int.: Kim Johnston Ulrich, Tommy Blaze, Max Grodenchik, Allyce Beasley, Sherman Augustus, Valerie Wildman, Yera Lockwood, Jack McGee... Dist.: Film Office. Actuellement à la location.*

Rumpelstilskin (Max Grodenchik) : un Leprechaun en plus branché !

# KILLERS

Sous des dehors modestes et des moyens minimalistes, **Killers** déménage plutôt grave. A la manière de **Reservoir Dogs**, et sur un huis-clos du même type, les personnages perdent progressivement la raison et révèlent au fur et à mesure leur caractère, pouvant aller jusqu'au sadisme et à la bestialité. Au départ, une arnaque à la dope somme toute conventionnelle où le dealer halluciné ne parvient même pas à compter ses dollars tant il abuse de sa marchandise. En face, trois voyous bizarres et deux tigresses ravis de négocier l'affaire à la moitié de son prix. Mais voilà que débarquent dans l'entrepôt où se déroule la transaction le véritable propriétaire de la came et ses quatre hommes de mains bien décidés à en découdre. La traque démarre aussitôt et l'on ne sait bientôt plus où sont les chasseurs et où sont leurs proies.

David Michael Latt, déjà auteur d'un curieux **Sorority House Party** avec la même Kim Little, parvient à tenir la distance sur une trame aussi ténue et s'applique surtout dans la peinture de ses personnages tous bien allumés, mais dont le caractère évolue en cours d'action pour finir par refléter l'exact contraire de leur apparence initiale. Ainsi, le tueur implacable révèle une sensibilité et une vulnérabilité stupéfiantes, le colosse quasiment muet devient fasciné par l'héroïne au point de trahir son propre camp, tandis que cette dernière, d'abord timorée et prise de peur panique, se prend d'une folle détermination et finit par faire le coup de poing jusqu'à fouiller le ventre de son adversaire blessé pour en extirper les entrailles. D'une ambiguïté fascinante, même avec ses maladresses par endroits, **Killers** laisse un peu désemparé, mais secoue son spectateur en réveillant ce qu'il y a de plus primitif en lui.

***Killers* : la traque démarre...**

*USA. 1998. Réal.: David Michael Latt. Int.: Kim Little, Paul Logan, Scott Carson, Erica Ortega, David Jean-Thomas, Christopher Maleki, Patrick Williams, Walter Onel, Christopher Dougan... Dist.: New Tone. Actuellement à la vente.*

**Mark Dacascos déchiré entre deux mondes...**

# THE CROW : STAIRWAY TO HEAVEN RESURRECTION

Retour vers l'au-delà avec ces deux épisodes de la série télé issue de l'imaginaire de James O'Barr. Le pilote, **The Soul Can't Rest** (voir *Mad Movies* n°118, même rubrique) reprenait le personnage d'Eric Draven et sa déchirante aventure relatée dans le premier film avec Brandon Lee. Ceci posé, encore fallait-il nourrir les épisodes suivants et fournir à cet ange noir tiraillé entre deux mondes matière à jouer les justiciers rédempteurs. Deux affaires criminelles l'occupent donc dans cette nouvelle livraison où il se pose en parfait profiler grâce à des flashes récurrents et à la présence mentale de sa fiancée Shelly restée à l'attendre au seuil de l'au-delà pour lui adresser à l'occasion des visions utiles sur les affaires en cours. L'émotion entraîne chez lui une réaction hormonale visible, et c'est ainsi paré du maquillage traditionnel qu'il lutte à mains nues contre toutes sortes de criminels, mais sans jamais occire ses adversaires, car, encore une fois, nous sommes à la télé. Aux duos de flics les plus inattendus (homme et chien, humain et extraterrestre...), *The Crow* ajoute le nouveau concept homme/revenant, puisque Draven fait désormais équipe avec le policier Daryl Albrecht, au point de conclure ensemble un pacte clairement défini dans le second épisode.

Le premier récit, et le plus intéressant des deux, montre un adolescent capable de communiquer avec les morts, dont le tuteur exploite ses dons dans sa baraque foraine et en profite au passage pour glaner des renseignements sur de futures victimes bonnes à dévaliser. Quant au deuxième épisode, il reproduit un peu l'histoire des amants maudits avec ce jeune homme accusé du meurtre de sa fiancée abattue en pleine réunion publique. La malheureuse, passée dans l'au-delà, trouve même une aide précieuse en la personne de Shelly, toujours fidèle au poste dans l'attente du retour de Draven.

Entre ces deux énigmes à résoudre, le héros connaît pourtant les désagréments de sa condition particulière. Ne voilà-t-il pas que le propriétaire du loft à la si belle fenêtre arrondie vient lui demander le règlement du loyer et même celui des réparations effectuées après son passage éclair à travers la dite fenêtre ? Pour ne pas quitter ces lieux propices à réceptionner les appels de Shelly (*«allo ! si tu reviens, ramène le pain...»*), le voilà forcé de se trouver un job tel le commun des mortels. Un comble ! A ces douloureux problèmes d'intendance s'ajoute celui de la communication entre les deux mondes. Draven veut retrouver Shelly et vivre avec elle comme avant. Elle aussi est d'accord, mais comment s'y prendre et lequel doit d'abord rejoindre l'univers de l'autre ? Autant de questions essentielles qui inspirent à la série un romantisme exacerbé, bien traduit par les accords déchirants de la guitare du fantôme, hélas privée d'électricité après la résiliation du loyer. Ah non, y'a vraiment trop de malheur sur Terre et si c'est pareil de l'autre côté, c'est des coups à vous ôter l'envie de trépasser !

*USA. 1998. Réal.: Steven Stern. Int.: Mark Dacascos, Sabine Karsenti, Marc Gomes, Katie Stuart, Jon Cuthbert, Sue Mathew, Ingrid Kavelaars, Mitch Kosterman, Joe Maffei... Dist.: Film Office. Actuellement à la location.*

**Une catastrophe annoncée, mais pas à tout le monde !**

# TYCUS

La fin du Monde approchant comme une bête (la prochaine est en effet prévue pour le 11 août 2999. Si, si...), le cinéma met les bouchées doubles afin de sensibiliser les derniers réfractaires au catastrophisme. A la manière d'**Armageddon** et **Deep Impact**, voici donc **Tycus**, une gigantesque météorite s'apprêtant à percuter la Lune avec les effets définitifs que cela implique pour notre planète. L'originalité d'un tel sujet réside cette fois dans ce détail assez stupéfiant : seul Crawford, un astrophysicien joué par Dennis Hopper, a étudié la trajectoire du corps céleste et anticipé ses effets. Sa riposte face à un tel danger prévoit dès lors deux phases distinctes. L'opération «Dernière Danse» consistant, à l'aide d'un missile, à détourner Tycus de son orbite avant la fatale collision, et l'opération «Archange» visant en cas d'échec à accueillir un millier de personnes dans une ville souterraine prévue à cet effet pour ainsi préserver l'espèce humaine. Dans ce dernier scénario pessimiste, une troisième étape judicieusement appelée l'opération «Portes Closes» laisse entendre que la populace ordinaire ne devra pas se mêler au dernier moment au groupe des élus. Cette référence biblique n'est certes pas innocente et, en effet, le personnage de Crawford, écrasé par sa responsabilité, succombera à quelques pas du salut, tel un nouveau Moïse échouant à deux doigts de la fameuse Terre Promise.

Bien qu'hautement incrédible (comment les diverses autorités peuvent à la fois ignorer le danger et le projet de construction de la ville souterraine ?), le récit passionne néanmoins grâce à la montée d'un suspense efficace et les interrogations philosophiques des protagonistes sur la douloureuse question de laisser, ou non, la quasi-totalité de l'humanité ignorer l'échéance suprême. Les époques se mêlent à travers un scénario plutôt habile où, dès le départ, l'observateur a intérêt à suivre. Démarrage en 2029, passage à 1999, flash-back en 1993, puis 1994, narration des événements de retour en 1999 avant une morale évangéliste déclamée dans un futur lointain où les hommes semblent développer une civilisation pacifiste, voire ultra-zen, bien éloignée de notre système économique actuel. Planquez vite les portables, les boîtes de coke et les single des Spice Girls qui risquent de furieusement nous manquer dans les siècles futurs. Bon d'accord, si c'est trop lourd, laissez tomber les Spice Girls...

*USA. 1999. Réal.: John Putch. Int.: Dennis Hopper, Peter Onorati, Finola Hughes, Chick Vennera, Blake Clark, Todd Allen, Sandra Berns Francis, Art LaFleur, Ernest Hardin Jr... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la location.*

Un esthétisme raffiné où la femme fait l'objet d'un culte étrange.

# LE REQUIEM DE WALLENBERG

Exception culturelle française dans le marché actuel de la vidéo, **Le Requiem de Wallenberg** surprend autant qu'il séduit par la beauté de ses images et l'originalité de sa musique co-signée du réalisateur. Dans une période sacrifiant plutôt à la vitesse, au rap et au passage à l'an 2000 avec son immédiateté fébrile, Philippe de Canck s'attarde sur une époque révolue, investit les vieux châteaux, derniers vestiges d'une tradition, certes aristocratique, mais aussi sensitive et cultivant l'art sous toutes ses formes. Pourtant, cette afféterie nostalgique et romantique n'empêche pas le sadisme et la cruauté d'éclater dans cette histoire abordant aussi bien le vampirisme, la sorcellerie que la quête de l'immortalité.

La découverte d'une partition dissimulée depuis la fin du dix-septième siècle confronte un jeune châtelain à un mystère avant trait à sa famille et dont ce requiem retrouvé constitue la clé essentielle. La messe des morts permettait autrefois à l'âme des défunts d'accéder aux cieux et c'est en transposant cette musique sacrée qu'un sorcier parvient à isoler l'esprit de son maître pour l'aider à traverser les siècles. Désormais vampire, le noble tri-centenaire compte aujourd'hui sur le descendant des Wallenberg, compositeur de l'ouvrage, pour reproduire la cérémonie et tenter d'échapper à sa condition de buveur de sang.

Tourné dans la Brenne, riche de ses châteaux, ses mille étangs et ses mystères, **Le Requiem de Wallenberg** joue l'esthétisme appliqué dans une photographie magnifique où chaque plan cherche le tableau à réaliser et chaque mouvement de caméra l'effet visuel brillant. Lents travellings coulés, prises de vue stroboscopiques (lors des meurtres à l'arme blanche), caméra subjective, éclairages fortement colorés contrastent avec des plans presque fixes et de toute beauté, telles ces vues du cimetière, arcs-en-ciel, couchers de soleil ou intérieurs d'église pour le coup très proches de la carte postale. A ce travail sur l'image purement formel, l'auteur oppose le sadisme raffiné d'un thème où la femme fait l'objet d'un culte étrange. Femme aimée, mais inaccessible, apparition fantomatique hantant l'univers du héros, et surtout femme victime, enlevée, déshabillée, attachée, puis finalement sacrifiée pour la survie de son tortionnaire. L'érotisme constant d'un bout à l'autre et cette inclination à l'emploi de certains accessoires particuliers (menottes, chaines, croix...) montrent là tout un symbolisme parfois proche du bondage qu'il serait plaisant d'analyser plus en détail.

*France. 1998. Réal : Philippe de Canck. Int : Nicolas Cotton, Robert Party, Maries Laudes Emond, Faustine Lefort, Imane Fettah, Frederique Tardiff... Dist.: Magiestone Productions*

# RAVAGER

Lorsque la série B se penche sur notre futur, c'est toujours avec ce pessimisme qui fait les belles catastrophes. En 2004, un détachement militaire enfouit en secret une quantité appréciable de containers dans le sud-est asiatique. Puis, nous passons direct à 2034 où l'équipage d'un vaisseau spatial terrien se crashe dans le périmètre parcouru de secousses sismiques. Une faille dans le sol découvre la soute aux containers qui libèrent aussitôt un virus aux propriétés ravageuses... le ravager !

Là encore, l'amateur retrouve des éléments issus d'autres films à succès. Le huis-clos tragique où les éléments sains du groupe tentent d'échapper à leurs camarades contaminés fait immédiatement penser à **The Thing**, la partie de cache-cache dans le vaisseau à **Alien**, les mutants évadés du laboratoire à **Blade Runner**, etc... Entre deux bagarres et trois réminiscences, la morale de l'histoire digresse avec emphase sur la folie de l'homme capable de créer les outils de sa propre destruction, ici une arme bactériologique d'une efficacité terrifiante, tandis que la narration échoit au personnage de la mutante (Juliet Landau, voir **Buffy**...), une créature biologique élaborée pour fournir des organes aux humains quand l'occasion se présente. Ces êtres sensibles et évolutifs, appelés les «Greffons», nous envient, veulent nous ressembler et finissent par exprimer une charité depuis longtemps perdue par la race humaine.

**Juliet Landau, un «Greffon» sujet à de cruelles expériences...**

Bruce Payne joue les héros stoïques, Stanley Kamel — avec ses airs de Brad Dourif halluciné —, le fou furieux cherchant à contaminer le groupe, voir la planète entière si affinités, et la belle Yancy Butler use de ses grands yeux humides pour bien traduire l'ampleur de la catastrophe. Un petit coup d'Eddie Murphy pour se remonter le moral, peut-être ?

*USA. 1999. Réal.: James D. Deck. Int.: Bruce Payne, Yancy Butler, Juliet Landau, Stanley Kamel, Salvador Xuereb, Robin Sachs, David Stratton, Momo Yashima... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la location.*

# A TOUT JAMAIS

L'utilité de transcrire une nouvelle fois l'un des contes de fées les plus célèbres pourrait à première vue nous échapper, s'il ne s'agissait par bonheur d'une re-lecture assez radicale du thème. Cendrillon ne figure plus la jeune fille effacée en butte aux persécutions de sa belle-mère et de ses deux belles-sœurs, mais au contraire un personnage volontaire, cultivé, attachant et curieusement très en avance sur son époque, comme pour mieux annoncer le prochain siècle des lumières. Imagine-t-on cela, une Cendrillon qui pratique un prosélytisme démocratique en pleine aristocratie, dénonce la coutume de juger l'individu non sur sa valeur, mais par rapport à sa fonction et à son rang social, n'hésitant pas à faire le coup de poing à l'occasion, et même, brisant toutes les lois du genre, à porter sur le dos son prince charmant pour l'arracher à ses ennemis ?

A la première séquence, Jeanne Moreau, qui ne joue pas Cendrillon, rassurez-vous, convoque les frères Grimm et leur fait le reproche, ainsi qu'à Charles Perrault, d'avoir transformé une histoire d'amour authentique en une féérie imaginée pour les enfants. Et de raconter elle-même la fameuse histoire de celle qui fut son ancêtre.

Débarrassé de ses magiques artifices (la Fée, la citrouille devenue carosse...), le récit trouve dans ce réalisme nouveau une crédibilité et une sensibilité plus grandes encore, allant à l'essentiel et au cœur des personnages. Du conte fantastique, nous débouchons sur la comédie de mœurs où les comédiens retrouvent leur place, servis par des dialogues astucieusement incisifs : *«N'ouvrez la bouche que si vos propos sont plus profonds que le silence»* recommande ainsi la marâtre à l'une de ses filles, tandis qu'éclate cet échange entre le prince et l'une des prétendantes : *«Je vous trouve en pleine forme, mademoiselle» - «Mes formes ne sont là que pour vous plaire, votre Majesté»*...

**Dougray Scott & Drew Barrymore : une re-lecture infiniment plus romantique...**

A la richesse des décors, à la somptuosité de l'image répond en effet la virtuosité des acteurs, tous étonnants, avec mentions spéciales à l'étourdissante Anjelica Huston, proche parfois de la Glenn Close des **Liaisons Dangereuses**, à Drew Barrymore, d'une sensibilité rare, et à Melanie Lynskey, apparue brièvement dans **Fantômes contre Fantômes**, mais peu revue depuis **Heavenly Creatures** où, adolescente, elle donnait la réplique à Kate Winslet. Plus précieux encore, **A Tout Jamais** dispense ce trésor dont tous les **Spawn** du monde ignorent jusqu'à l'existence : l'émotion vraie !

***Ever After**. USA. 1998. Réal.: Andy Tennant. Int.: Drew Barrymore, Dougray Scott, Anjelica Huston, Melanie Lynskey, Megan Dodds, Jeanne Moreau, Patrick Godfrey, Judy Parfitt... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la location.*

# MILLENNIUM
## LES CHOUETTES & L'HEURE EST PROCHE

Comme d'habitude, *PFC Vidéo* écrème les épisodes pour trouver dans la deuxième saison de ***Millennium*** deux fois deux segments fournissant matière à une histoire complète sur chacune des deux K7. Ainsi **Les Chouettes** regroupe les 15ème et 16ème épisodes (**The Owls** et **Roosters**), tandis que **L'Heure est Proche** conclut la saison avec **The Fourth Horseman** et **The Time is Now**.
Sous la pression, à la fois des critiques et du public, la série évolue. Jugé violent, glauque et trop axé sur les tueurs en série dans une ambiance toujours morbide, ***Millennium*** se cherche une nouvelle voie à travers cette seconde saison. En exergue, le fameux «*Patience... Angoisse... Pourquoi ?*» laisse désormais place au péremptoire «*L'Heure est Proche*». Mais l'heure est proche de quoi, au juste ? De passer au salon prendre l'apéritif ? Que nenni ! L'heure est proche de la fin du monde, tout simplement. L'apocalypse, les scénaristes la cherchent dans les saintes écritures, les prédictions de Nostradamus, à travers le pouvoir du démon, la mécanique céleste avec ses comètes revenant tous les 1000 ans, dans les groupes néonazis, les risques de catastrophes naturelles et, d'une manière générale, tout ce qui effraie l'homme à deux doigts de son passage à l'an 2000.
Question casting, de nouveaux personnages apparaissent. The «Old Man» (R. G. Armstrong), un sage patriarche, et aussi Lara Means (Kristen Cloke), l'alter ego féminine de Frank Black, ressentant les mêmes flashes inducteurs et également utilisée par le groupe Millennium. Aussitôt, les méchantes langues soupçonnent Chris Carter d'en faire une «Scully» potientielle pour mieux marquer ***X-Files*** auquel la série finit en effet par ressembler (on y reprend même parfois l'hypothèse du complot politique et l'arrivée sur la série de Glen Morgan et James Wong, collaborateurs de Carter au début d'**X-Files**, ne fait rien qu'à accuser la référence). Sur l'origine du groupe Millennium, des épisodes tels que **The Hand of St. Sebastian** (9ème épisode, 2ème saison) et les quatre ici présents nous en apprennent davantage. Fondé au début de l'ère chrétienne, cet ordre intervient à chaque époque trouble où les forces du mal menacent l'humanité. Hélas, deux tendances s'affrontent, laïque et déiste, et cette rivalité fait l'affaire du groupe Odessa, d'obédience nettement nazie, cherchant à retrouver dans certaines reliques (ici, un morceau de la vraie croix du Christ, sûrement passée au Bondex pour traverser ainsi les âges...) la force spirituelle nécessaire à conquérir le Monde.
Les deux derniers épisodes confirment la tendance et renouent avec la paranoïa à la ***X-Files*** : manipulations diverses, apparition d'un nouveau groupe, le «Trust», luttes de pouvoirs et complexité grandissante de Millennium, de plus en plus divisé et apparemment responsable de la propagation d'un virus, genre Ebola, bien parti pour éliminer la race humaine. Pour illustrer cet ultime récit (les scénaristes ignoraient à l'époque si la série se poursuivrait ou non et proposèrent même plusieurs chutes à Chris Carter), Thomas J. Wright, dans la seconde partie, abuse des effets visuels pour déformer l'image, tandis que Lara Means, finalement initiée par Millennium, sombre dans la folie face aux visions de l'Apocalypse montées comme un vrai clip vidéo.
Malgré sa conclusion pessimiste et on ne peut mieux «finale», la série s'embarque néanmoins pour une troisième saison où Frank Black trouve une nouvelle partenaire, Emma Hollis (Klea Scott), comme s'il s'agissait de coller encore davantage à ***X-Files***, mais sans pour autant réussir à convaincre les fans. Victime de ses trop nombreux changements de cap, **Millennium** n'a pas fait le plein du public et ne survivra pas à sa troisième saison.

**Frank Black et sa prochaine partenaire Emma Hollis (Klea Scott).**

*2 K7 des épisodes* ***Owls, Roosters, The Fourth Horseman, The Time is Now*** *USA. 1998. Réal.: Thomas J. Wright, Dwight Little. Int.: Lance Henriksen, Terry O'Quinn, Kristen Cloke, Kimberley Patton, R. G. Armstrong, Megan Gallagher... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la location*

**Timothy Hutton, un fugitif «programmé pour mourir».**

# PROGRAMMÉ POUR MOURIR

**Programmé pour Mourir** décrit le profond désenchantement d'un citoyen, bon père de famille, réalisant soudain que toute sa vie et ses souvenirs correspondent en fait à un programme informatique implanté dans son cerveau. Ses enfants n'existent pas, le personnage de son épouse correspond aux traits d'une femme biologiste travaillant sur le projet et lui-même, ancien cadavre ressuscité, fait l'objet d'une expérience inédite. Un scientifique retors (John Glover) imagine en effet d'élaborer une génération d'androïdes capables d'exécuter diverses missions pour le gouvernement, sans remords de conscience, ni même en garder le moindre souvenir. La vie supposée du héros n'est donc qu'un test imaginé en laboratoire afin d'étudier ses réactions et décider ultérieurement de l'avenir du programme.
Pour tout dire, le sujet n'est pas nouveau et au fil de l'action on pense tour à tour à **The Truman Show**, **Double Face** (voir *Mad* 119, même rubrique), **RoboCop**, **Total Recall**, et aussi à cet épisode de ***La Quatrième Dimension***, **Un Monde Différent**, où un homme d'affaires découvre qu'il n'est qu'un comédien sur une série et son bureau un simple décor de cinéma. Ici, le sujet dispose de quelques heures pour retrouver son programme, faire le lien avec son ancienne vie, pleurer le décès de sa véritable femme éliminée par les scientifiques, récupérer sa fillette encore vivante et, entre deux péripéties, séduire la biologiste restée dans son esprit comme sa véritable compagne. Passé ce délai, toute sa mémoire s'effacera et il retournera au néant. Heureusement, le miracle opère encore dans les téléfilms américains et, à l'instant fatal, le héros retrouve une pseudo-mémoire mêlée de ses vrais et faux souvenirs pour un parfait happy-end après l'élimination des méchants. Une avalanche de bons sentiments qui n'a d'égal que cette séquence hallucinante où le cobaye et sa fausse épouse larmoient de conserve devant leur fausse vie de couple et leur bonheur virtuel créés par un programme informatique. Du rire ou de l'émotion on ne sait trop qui l'emporte, et le film ne décolle jamais vraiment, sauf quand le héros voit au début sa vie basculer et ses repères habituels se désagréger autour de lui. Encore une belle tentative de réflexion sur l'interférence du monde réel et imaginaire furieusement devenue tendance ces temps derniers.

*USA. 1998. Réal.: Jim McBride. Int.: Timothy Hutton, Suzy Amis, John Glover, Grant Heslov, Max Wright, Christy Summerhays, Benjamin Israeli, Duane V. Stephans, Lilliana Cabal... Dist.: Film Office. Actuellement à la location.*

**Face aux envahisseurs, les humains déposent le drapeau américain, symbole de la planète. Un petit aspect «Bourgeois de Calais»...**

# X-FILES
## DOSSIER 14
## UN FILS

A la manière de ***Millennium***, les K7 d'***X-Files*** égrènent les doubles épisodes pour nous tenir au courant des derniers évènements. C'est le moment de faire le point. Après ***Emily*** (dossier 10, voir *Mad* 113), ***Patient X*** (11, *Mad* 115), ***La Fin*** (12, *Mad* 116) et ***Dreamland*** (13, *Mad* 118), voici le Dossier 14 comprenant ***Two Fathers*** et ***One Son***, deux épisodes de la sixième saison où il se passe encore des choses importantes. L'Homme à la Cigarette prend la parole et expose à un interlocuteur hors-champ les points forts de la Mythologie et son interprétation des faits. Cette subjectivité intensifie bien sûr l'ambiguïté des rapports entre les personnages et complique, s'il en était besoin, leur caractère, à commencer par le sien, passant d'une faiblesse apparente à la plus froide détermination.
Comme dans ***Millennium***, l'apocalypse menace. Les Aliens débarqués depuis l'affaire Roswell n'attendent que le succès des hybridations entre nos deux races pour nous exterminer et investir la planète. Nous apprenons que Cassandra Spender (Veronica Cartwright) représente le premier hybride, que les «deux frères» du titre, Bill Mulder et CSM Spender (le Cancer Man en personne) ont autrefois livré leurs proches aux aliens (dont Samantha, la jeune sœur de Fox), à la fois pour sauver les populations et permettre les premières expériences sur les humains. Ce qui nous vaut cette séquence à la **Rencontres du Troisième Type** où la «Conspiration» vient déposer le drapeau américain soigneusement plié aux pieds de petits hommes gris fraîchement débarqués. D'autres personnages, comme Jeffrey Spender, Marita Covarrubias ou encore Diana Fowley (Mimi Rogers) prennent de l'importance au détriment de Scully et Mulder manquant de pêche depuis leur éviction des Affaires non Classées. Sans doute un peu gêné aux entournures par ses propres contradictions — on se demande souvent qui manipule qui —, ***X-Files*** fait un peu le ménage dans son casting et l'étonnant final de ***One Son*** annonce encore un changement de cap pour la septième saison. La dernière, aux dires de Duchovny. Confirmé par Carter qui ne peut s'empêcher d'ajouter «*mais, vous savez, les choses peuvent changer*». Et c'est vrai que cela change beaucoup sur ***X-Files***.

*Episodes* ***Two Fathers*** *et* ***One Son***. *USA. 1998. Réal.: Kim Manners et Rob Bowman. Int.: Patrick Duchovny, Gillian Anderson, Veronica Cartwright, Mimi Rogers, William B. Davis, Chris Owens, Nicholas Lea, Mitch Pileggi... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la vente.*

*Mr. Vampire et les Démons de l'Enfer* : la sorcière et l'enfant vampire.

# Mr. Vampire & Mr. Vampire et les Démons de l'Enfer

La comédie d'épouvante «Made in Hong-Kong» se limitait jusqu'ici sur nos écrans à la trilogie des **Histoires de Fantômes Chinois** et au méconnu **Kung Fu Zombie** de Hwa I Hung auquel la série des **Mr. Vampire** ressemble beaucoup. Le genre, instauré en 1980 par Samo Hung avec **Encounter of the Spooky Kind (L'Exorciste Chinois)**, mêle les arts martiaux, l'horreur, l'humour et le romantisme dans un savant dosage où l'un des ingrédients ne l'emporte jamais vraiment sur tous les autres. Pour les néophytes, la «ghost kung-fu comedy» peut surprendre, avec ses poursuites souvent burlesques, ses maquillages outranciers et surtout les rituels consacrés pour provoquer la résurrection des monstres et fournir les moyens de s'en défendre, des rituels évidemment bien différents de nos films de vampires occidentaux.

La série montre la difficile cohabitation entre les vivants et les morts, chacun adressant à l'autre communauté des griefs assez valables en soi. Les fantômes se plaignent en effet de ne pouvoir reposer en paix et les mortels trouvent pour leur part que les fantômes qui troublent les vivants sont de mauvais esprits ! Un état de faits bien résumé par un revenant quand il rappelle le principe du pays à deux systèmes, une belle allégorie politique où l'on se plaira à chercher où sont les spectres et où sont les vivants.

**Mr. Vampire** donne le coup d'envoi et installe l'ambiance avec ce pauvre prêtre taoïste (Lam Ching-ying), assisté par ses deux nigauds de disciples et en butte à quelques zombies/vampires en rupture de tombeau et une superbe fantômette à la nymphomanie galopante. Heureusement, le Van Helsing oriental possède d'autres armes que la croix et la gousse d'ail et tout le monde sacrifie bientôt aux arts martiaux avec le sens du rythme et les effets spéciaux qui caractérisent le genre.

Après un **Mr. Vampire 2** se déroulant pour une fois à l'époque contemporaine, où Lam Ching-ying incarne son propre descendant, Ricky Lau reprend les manettes d'un nouvel épisode sobrement intitulé **Mr. Vampire 3 (Mr. Vampire et les Démons de l'Enfer)**. Les personnages se multiplient et les monstres se diversifient montrant bien l'imagination torride des scénaristes. Notamment une sorcière crachant des asticots et projetant à volonté une profusion de cafards ou bien une horde de chauves-souris. Mais la scène la plus étonnante intervient quand un vampire visualise son adversaire tel un oiseau geant empêtré dans ses plumes et engage le combat avec une conviction qui fait plaisir à voir. L'inventivité constante, la tonicité des combats, l'humour bon enfant souvent naît, ce jeu assumé où les personnages apparaissent aux uns mais restent invisibles aux autres, cette richesse des couleurs et des décors font de la série un spectacle à nul autre pareil et davantage estampillé grand public que la production hong-kongaise ordinaire.

***Mr. Vampire** (Jiangshi Xiangheng). Hong-Kong. 1985. Réal.: Ricky Lau. Int.: Lam Ching-ying, Ricky Hui, Pauline Wong, Chin Siu-ho, Moon Lee, Wu Ma....*

***Mr. Vampire et les Démons de l'Enfer** (Jiangshi Xiangheng Zhi San). Hong-Kong. 1987. Réal.: Ricky Lau. Int.: Lam Ching-ying, Richard Ngo, Lu Fang, Wu Ma, Samo Hung, Yuen Kwai... Edit.: HK Vidéo. Distr.: TF1 Vidéo. Actuellement à la vente*

*Mr. Vampire* : Lam Ching-ying, un Van Helsing multi-fonctions !

*Spawn* version télé : plus gore et plus méchant !

## SPAWN

Après une adaptation live au grand écran détournant allègrement l'esprit du comic-book au profit d'effets spéciaux omniprésents qui privilégient l'action pure au détriment du caractère des personnages, le scénariste Alan McElroy et l'auteur Todd McFarlane reprennent le contrôle et renouent avec la noirceur du héros originel. *Spawn*, la série animée, se montre en effet bien plus adulte qu'à son passage en salles, ce qui représente un peu le monde à l'envers.

Spawn appartient à une nouvelle génération de super-héros. Apparu en 1992, le personnage ignore la droiture et la noblesse de ses glorieux prédécesseurs s'ingéniant depuis des générations à secourir la veuve et l'orphelin. Spawn, alias Al Simmons, ancien agent du gouvernement sur des missions secrètes, et abattu par ses supérieurs, conclut un pacte avec les forces des ténèbres. Pour revoir Wanda, son ancienne compagne, depuis remariée et devenue mère d'une fillette, Cyan, il revient métamorphosé en guerrier d'outre-tombe. Le champ de bataille, la Terre, l'enjeu, l'âme humaine. Déchiré par une dualité de sentiments, ressentant la douleur de sa condition à travers les images furtives de son ancienne vie, entourés de personnages cherchant à l'influencer, Spawn sert les forces maléfiques et les combat tout à la fois, à la recherche de son humanité perdue

A la noirceur du sujet correspond l'impact des images. Le visuel d'Eric Radomski, déjà responsable de la série animée ***Batman***, joue sur les ombres, la densité des images, l'ampleur des cadrages et fait davantage songer à un film live dont il retrouve les effets, les mouvements de caméra, tout en offrant une richesse dans les décors irréalisable au cinéma traditionnel. Le sujet mêle le polar ordinaire et le complot politique sur fond d'une apocalypse annoncée où tous les personnages abusent d'un cynisme et d'une méchanceté qui font plaisir à voir à la télévision où l'audace devient plutôt rare. Le gore, le glauque donnent le ton, les mitraillages à tout va, les silhouettes interlopes, les bas-fonds crapoteux, rien ne rebute l'auteur, pas même un langage nettement argotique et des formules à l'emporte-pièce du genre «*tu vas le retrouver avec ton pénis dans la bouche*», lancée par Spawn au personnage du clown, qui font l'effet d'une bombe et posent la question de savoir à qui s'adresse vraiment la série. Sans doute aux amateurs de manga ou, tout simplement, aux nombreux fans du comic-book originel.

*USA. 1998. Réal.: Eric Radomski. Voix (en V.O.) : Keith David, Richard Dysart, Ronnie Cox, Kath Soucie, Dominique Jennings, Victor Love, James Keane. Dist.: TF1 Vidéo. Actuellement à la vente.*

# UNE NUIT EN ENFER 2
## LE PRIX DU SANG

Soyons clairs, le rapport entre cette séquelle et l'œuvre de Tarantino/Rodriguez (ici producteurs exécutifs) se réduit à une brève visite au Titty Twister et à la présence de Danny Trejo en vampire, seul rescapé du précédent casting. Pour le reste, à part un «2» accolé au titre, le cinéphile ne reconnaîtra pas les siens, contraint d'espérer en une prochaine séquelle déjà titrée **From Dusk Till Dawn III - Hangman's Daughter**.
La trame, très linéaire, concerne cette fois l'attaque d'une banque à la frontière mexicaine avec la vampirisation progressive des braqueurs, à l'exception du héros, Robert Patrick (**Terminator 2**), pris entre ses complices et une certaine idée de la justice incarnée par le shérif Bo Hopkins. Préparation rapide du casse, siège de la banque et bagarre finale suffisent à Scott Spiegel, réalisateur et coscénariste, pour boucler son film, recherchant plutôt dans la prise de vue une certaine originalité. Ancien complice de Sam Raimi (Sam et Ted jouaient autrefois dans son **Intruder**), Spiegel expérimente des cadrages hasardeux, des plans à la grue et, surtout, repense complètement l'art de la caméra subjective. A ce point là, ça en devient du vice. Le spectateur voit avec les yeux d'une chauve-souris, d'un vampire, d'une victime, puis c'est la défonce complète : la carte étalée des locaux de la banque voit le visage des cinq casseurs penchés sur elle, même chose pour le sac de billets, une décapitation se visualise du point de vue du cou de la victime, les dents du vampire s'enfoncent plein cadre dans les gorges, le canon de la serrure voit les deux truands tourner avec elle et le plan, toujours subjectif, du ventilateur embrassant la pièce du motel n'est pas mal non plus. En fait, Siegel s'amuse. Il ose une nouvelle fois la scène de la douche façon **Psychose**, trouve des accords à la Morricone pour placer les deux bandes face à face avant le combat final, digresse plaisamment sur le rapport crédibilité des personnages/puissance érotique dans l'art du film porno (il ferait mieux de s'inquiéter des siens, de personnages, dans le contexte d'un film gore), replace l'éclipse de soleil, très à la mode en ce moment et bien trouvée dans un film de vampires, et prend grand plaisir à métamorphoser ses héros en monstres à la Buffy, parfois sans utilité immédiate. En fait, **Une Nuit en Enfer 2** est une aimable plaisanterie, certes regardable, mais plaisanterie quand même.

Danny Trejo, rescapé du premier épisode.

Robert Patrick, rescapé de *Terminator 2*.

*From Dusk Till Dawn Part II - Texas Blood Money. USA. 1998. Réal.: Scott Spiegel. Int. Robert Patrick, Danny Trejo, Bo Hopkins, Duane Whitaker, Muse Watson, Raymond Cruz, Brett Harrelson, Tiffani-Amber Thiessen, Bruce Campbell... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à location.*

Scott Bakula & Kris Kristofferson : la Netforce contre les pirates du Web.

# NETFORCE

L'affaire «Bill Gates» et l'apparition du WEB en tant que nouveau support médiatique inspirent sans doute ce téléfilm de 2 h 20 qui pose assez clairement la question de savoir si le Net nous veut du bien ou s'il se prépare plutôt à dévorer la civilisation. Tom Clancy, romancier à succès, et Lionel Chetwynd, scénariste, placent leur action en 2005 où les choses ont bien changé. Le grand banditisme explore un nouveau champ d'expériences et le piratage informatique devient monnaie courante. Pour contrer les malfrats sur leur propre terrain, le FBI a créé la Netforce, une unité de cyber-flics dotés d'un arsenal informatique ultra-sophistiqué et aux pouvoirs assez polyvalents, puisqu'ils jouent aussi bien du clavier d'ordinateur que du flingue-laser infra-rouge à écran vidéo. En face, la pègre s'organise et se regroupe en néo-mafia avec les dissidences et les règlements de comptes habituels entre familles rivales (circonstance aggravante, l'une d'elles est même dirigée par un Parrain chinois : Don Cheng !). Mais, plus inquiétant, un genre de Bill Gates imaginaire, Will Styles, tente d'universaliser son progiciel de navigation Internet et rêve de s'emparer d'un code de cryptage secret détenu par la Maison Blanche, ce qui lui offrirait un contrôle absolu sur le réseau pour ainsi devenir l'homme le plus puissant de la planète. Car, comme le souligne par deux fois le dialogue *«Celui qui contrôle l'information contrôle le Monde»*, ceci juste avant de regretter *«l'heureux temps où l'on glissait encore sa lettre au bureau de poste de son quartier»*.
**Netforce** se veut avant tout un polar d'action efficace, une bonne œuvre de fiction ne ménageant pas les rebondissements, mais il offre aussi une belle réflexion sur les pouvoirs en train de se mettre en place et les méthodes de centralisation des entreprises dans la nouvelle économie de marché. A ce niveau, notre Will Styles/Bill Gates affiche un cynisme assez pragmatique d'où il ressort que la société future sera régie par la technologie et les lois du commerce international. Le libéralisme c'est appliquer la loi du plus fort, et contrôler le monde de la communication universelle équivaut à capturer l'ensemble des clients potentiels au détriment des Nations et des gouvernements. Le technocrate, avec son amoralisme satisfait et ses projets pour une future et inévitable horreur économique, devient désormais le nouvel ennemi et le chef cyber-cop de se demander soudain si la solution la plus sage ne serait pas d'envisager la destruction pure et simple d'Internet en tant que vecteur d'exploitation humaine, de corruption et de criminalité d'un nouveau type. La question reste heureusement sans réponse, mais le film passionne de bout en bout.

*Tom Clancy's Netforce. USA. 1999. Réal.: Robert Lieberman. Int.: Scott Bakula, Joanna Going, Kris Kristofferson, Judge Reinhold, Brian Dennehy, Chelsea Field, Xander Berkeley, Cary-Hiroyuki Tagawa... Dist.: Free Dolphin Actuellement à la location*

Un tueur bio-chimique et obsessionnel : Milo !

# MILO

La première scène ne manque pas d'intérêt. Milo, un garçon d'une douzaine d'années, attire cinq copines chez son père gynécologue. Il leur montre les bocaux où reposent les fœtus dûs aux pratiques du papa avorteur, puis réclame le prix de la visite, à savoir la permission de jouer au docteur avec l'une des petites filles. Une auscultation qui se termine très vite par le meurtre au scalpel de la malheureuse. Puis, passage au célèbre «seize ans plus tard», où Claire, l'une des fillettes de l'histoire, revient au village pour y remplacer une collègue enseignante récemment assassinée. Aussitôt, une série de crimes démarre et la terreur la reprend. Elle croit revoir Milo, sous la même apparence enfantine, et surtout les victimes, sans exception, appartiennent au nombre de ses anciennes amies.
Sous ses dehors de faux **Vendredi 13** reformaté à la mode actuelle des slashers en série, **Milo** cache trop bien un sujet original des plus inquiétants lié à la naissance et à l'évolution de son personnage principal, le fameux Milo. Encapuchonné dans un ciré jaune, toujours à bicyclette, une carte à jouer fixée dans les rayons, il traverse le temps et étale ses obsessions morbides ayant trait au corps féminin (le syndrome Vénus de Milo, sans doute...), alors qu'on le suppose noyé après l'affaire du premier meurtre. Hélas, l'auteur rationalise l'argument pour mieux le faire ressembler aux **Scream** et autres **Souviens-toi... l'Eté Dernier** où des sous-Neve Campbell/Jennifer Love Hewitt/Sarah Michelle Gellar profèrent sans grande conviction un texte ahurissant de nunucherie lycéenne.
Avec, en prime, les tronches impayables d'Antonio Fargas (Huggy les Bons Tuyaux, qui ici trimbale surtout œuvre de son aspirateur en tant qu'homme à tout faire du lycée) et Vincent Schiavelli (**Vol Au-dessus d'un Nid de Coucous**, **Ghost**, **Buckaroo Banzai**, **Le Maître des Illusions**...), très à l'aise dans l'incarnation salingue du gynéco avorteur.

*USA. 1997. Réal.: Pascal Franchot. Int.: Paula Cale, Antonio Fargas, Vincent Schiavelli, Asher Metchik, Jennifer Jostyn, Rae'ven Kelly, Walter Olkewicz... Dist.: FIP. Actuellement à la location*

## DISPONIBLE À LA VENTE

- **Le Monde Magique de la belle et la Bête** (*Buena Vista*) - **Small Soldiers** (*Universal*) - **Magic Warriors** (*Film Office*), **Kull le Conquérant** (*Universal*) - **Un Elève Doué** (*Gaumont*) - **Les Zinzins de l'Espace 2** (*Universal*) - **Au-delà de nos Rêves** (*Universal*) - **Godzilla** (*Gaumont*).

## DISPONIBLE À LA LOCATION

- **La Fiancée de Chucky** (*Gaumont*) - **Souviens-toi... l'Eté Dernier** (*Gaumont*) - **Le Fantôme de l'Opéra** (de Dario Argento, *Gaumont*) - **Pi** (*TF1 Vidéo*) - **X-Files, le Film** (*PFC Vidéo*).

## SORTIES SEPTEMBRE/OCTOBRE

- **Psycho** (*Universal*) - **Sorcière Camomille** (*Universal*) - **Babe 2, un Cochon dans la Ville** (*Universal*) - **Halloween 20 ans après** (*TF1 Vidéo*) - **The Ugly** (*TF1 Vidéo*) - **Gargoyles le Film** (*Buena Vista Home Vidéo*).

Et enfin, la sortie pour Halloween de la troisième série de la collection *Mad Movies/TF1 Vidéo* avec **Dellamorte Dellamore**, **Astéroïde**, **Le Cobaye 2**, **Cronos**, **Epidemia**, **Ice**, **L'Enfer de la Glace**, **Mimic**, **Peur Panique** et **Nirvana** (à la vente).

# FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Neuvième chapitre de ce *Fantastic Guide* et nous trouvons notre (lente) vitesse de croisière à la découverte de (presque) tous les films fantastiques réalisés à travers le monde. Notre rythme dépend aussi de la surface de texte consacrée à chaque nouveau titre. Vaut-il mieux analyser l'œuvre et donner le plus d'éléments possibles ou bien seulement la survoler pour chroniquer davantage de films ? La question reste posée et votre opinion en la matière nous intéresse. N'hésitez pas à la faire connaître.

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). Au contraire, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent éliminé les séries TV, excepté dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité .

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou à travers diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

**Jean-Pierre PUTTERS**

## AUNTIE LEE'S MEAT PIES

*1991. Réal.: Joseph F. Robertson. Scén.: Gerald Stein. Int.: Karen Black, Michael Berryman, Pat Morita, Kasha, Huntz Hall, Kristine Rose, Ava Fabian, Teri Weigel, Pia Reyes. Prod.: Gerald Stein, Columbia. USA.*

Tante Lee (Karen Black) confectionne les meilleurs pâtés à la viande du coin, secondée par ses délicieuses nièces (la preuve, elles sont toutes modèles pour *Playboy* dans le civil). On lui voterait volontiers les palmes du mérite culinaire si les autorités ne découvraient un beau jour le principal ingrédient de sa charcuterie : de malheureux citoyens attirés dans sa demeure par le charme de ses nièces. Karen Black ne garde pas un excellent souvenir du tournage. Elle avait la fièvre et par ailleurs elle déclara aux journalistes ne pas trop apprécier ce genre d'histoire où l'on mange les gens (!). Avec un casting inattendu : Pat Morita, Huntz Hall (de l'ancienne équipe burlesque des Bowery Boys), Michael Berryman, et encore les porno-stars Kasha et Teri Weigel. Et après ça on s'étonne d'attraper la fièvre...

***Auntie Lee's Meat Pie.***
*Des effets spéciaux à en perdre la tête...*

## AURAT

*(Woman). 1953. Réal.: Bhagwandas Varma. Scén.: Aghajani Kashmiri, Balkrishen Mauj, d'après Rati Lal Thakur. Int.: Prem Nath, Ullhas, Hiralal, Roopmala, Bina Rai, Purnima. Prod.: M.R. Varma. Indes.*

Le cinéma indien aborde depuis ses origines une quantité de thèmes fantastiques. La célébration des dieux, le récit de contes féeriques toujours à base de magie et de transformations intempestives, l'intervention de nombreux monstres inspirés du fameux Mahâbhârata, sans parler des classiques histoires d'hommes, de femmes ou bien de dieux-serpents, tout est prétexte à explorer le genre, sans parler des imitations ou adaptations de notre cinéma occidental. Cet **Aurat** s'inspire pour sa part de l'histoire de Samson et Dalila et met l'accent sur la force invincible de ce quasi super-héros.

## AURORA

*1999. Réal.: Christopher Kulikowski. Scén.: Christopher Kulikowski, Jay Sosnicki. Int.: Christopher J. Stapleton, Michael Otis, David Jean Thomas, Christopher Heltai, Markus Botnick, Michael Dimaggio, Ted Wycech. Prod.: Christopher Kulikowski. USA*

Dans le futur, une expédition terrienne aborde la planète Aurora afin d'y étudier les possibilités d'y installer une colonie. Après le crash de leur vaisseau, l'équipage va devoir faire face à un environnement particulièrement inhospitalier.

## THE AURORA ENCOUNTER

*Vid.: Le Cristal de l'Espace (Sunset Vidéo) ou Météorite (chez Initial). 1985. Réal.: Jim Mc Cullough Sr. Scén.: Jim Mc Cullough Jr. Int.: Jack Elam, Carol Bagdasarian, Peter Brown, Mickey Hays, Spanky McFarland, Charles B. Pierce, Dottie West. Prod.: Jim Mc Cullough Jr., Jim Mc Cullogh Sr., New World. USA*

La maîtresse d'école de la petite ville d'Aurora, Texas, hérite à la mort de son père du journal local. Or, il ne se passe jamais rien à Aurora, si l'on excepte ses propres tentatives de vol dans les airs, car l'action se déroule en 1897 où l'aéronautique en est encore à ses balbutiements. C'est dire la surprise quand plusieurs citoyens reçoivent la visite d'un petit être hydrocéphale à bord d'un vaisseau style auto-tamponneuse à vapeur, tant il fait de fumée sur son passage. A son contact, les gens vont se bonifier, même si l'alien tombe finalement victime de la folie des hommes.
On aura reconnu le thème d'**E.T.**, dans un décor différent, certes, mais avec les mêmes bons sentiments et la même conclusion miraculeuse quand l'esprit de l'extraterrestre rejoint les siens en s'élevant dans les airs. Mais E.T. peut aller se rhabiller (il est nu, ça tombe bien) à côté de la performance de l'acteur Mickey Hays, un enfant de douze ans, victime réelle d'une maladie qui accélère le processus de vieillissement, apportant au rôle de l'alien une authenticité exceptionnelle et une sensibilité que n'inspirera jamais une marionnette de latex. Et si le spectateur déplore un temps l'exploitation ainsi faite d'un tel handicap, ses scrupules fondent au soleil quand il apprend de l'aveu même de l'acteur sa fierté d'avoir tenu le rôle et la bonne humeur qu'il répandait sur le tournage.

***Austin Powers.***
*Mike Myers, apôtre de l'excessif.*

## AUSTIN POWERS

***Austin Powers : International Man of Mystery.** 1997. Réal.: Jay Roach. Scén.: Mike Myers. Int.: Mike Myers, Michael York, Elizabeth Hurley, Mimi Rogers, Robert Wagner, Charles Napier, Seth Green, Burt Bacharach, Rob Lowe, Joe Son, Carrie Fisher, Prod.: Suzanne Todd, Demi Moore, Jennifer Todd, Mike Myers. Distr.: Bac Films. USA*

Sur **Austin Powers** les scénaristes remontent joyeusement à la période des sous-**James Bond** au grand écran et de l'après ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** dans les séries d'espionnage à la télévision. Avec, ça et là, des réminiscences de ***Max la Menace*** et de la série des ***Batman*** avec Adam West dans les années soixante, sur une ambiance **Demolition Man** pour l'aspect cryogénique de l'affaire. On l'aura compris, tout est référentiel dans cet **Austin Powers** et il suffit de savourer les gags, souvent énormes, au coup par coup, sans s'inquiéter du fil conducteur ni d'une conclusion finalement sans importance. Une façon distrayante de réviser ses classiques et, pour les bons élèves, le passage à la classe supérieure avec le prochain **Austin Powers 2**. (*M110P8*).

## AUTOMAT NA PRANI

*(The Wishing Machine). 1968. Réal. et scén.: Joseph Pinkava. Int.: Milan Zeman. Prod.: XeroxFilm/Ceskolowensky/Faroun Films/Société Générale de Production. France/Tchécoslovaquie*

Des enfants visitent une fête foraine et y découvrent une étrange machine apparemment capable d'exaucer les vœux. Or le rêve des gamins, c'est d'explorer la surface de la Lune.

***The Aurora Encounter.***
*Mickey Hays, le visiteur de l'espace.*

## LOS AUTOMATAS DE LA MUERTE

*1960. Réal.: Federico Curiel. Scén.: Federico Curiel, d'après une histoire originale de Alfredo Ruanova. Int.: Wolf Ruvinskis, Julio Aleman, Rosita Arenas, Armando Silvestre, Beto el Boticario, Rodolfo Landa, Grek Martin (Jack Taylor), Ernesto Finance. Prod.: Estudios America, Producciones Corsa. Mexique*

**Los Automatas de la Muerte** s'inscrit en deuxième ligne d'une trilogie retraçant les exploits d'un justicier masqué nommé Neutron, un bel athlète au masque noir, zébré d'éclairs blancs, avec deux longs lacets flottant au vent dans les bagarres. A la manière des serials science-fictionnels d'autrefois, il s'agit d'une lutte au finish entre notre héros, catcheur dans le civil, et l'affreux docteur Caronte résolu à s'emparer du Monde avec son armée de zombies sans visage et sa révolutionnaire bombe... à neutrons ! Le final du précédent **Neutron, el Enmascarado Negro** expédiait le savant pour le compte, du moins le pensions-nous, mais, cliffhanger oblige, il revient ici et maintient en survie le cerveau de trois scientifiques dans une cuve alimentée à l'hémoglobine afin de leur extorquer la formule de la fameuse bombe. Outre les traditionnels combats, ça délire assez bien, quand Caronte, après avoir clamé ses ambitions, remonte majestueusement un escalier en tenant par la main son nain fidèle, ou lorsqu'il ordonne à distance à l'un de ses zombies de s'arracher la tête afin d'interrompre une filature pouvant mener les forces de l'ordre à son repaire. Le troisième titre, **Neutron contra el Dr. Caronte**, après de belles substitutions d'identités à la «Fantômas», conclut le récit et finit par châtier le coupable.

***Los Automatas de la Muerte.** Le Dr. Caronte (masqué) et son nain favori ont toujours un cadavre au frais.*

## AUTOMATIC

*1994. Réal.: John Murlowski. Scén.: Susan Lambert et Patrick Highsmith. Int.: Olivier Gruner, Daphnee Ashbrook, John Glover, Dennis Lipscomb, Jeff Kober, Marjean Holden, Annabelle Gurwitch, Troy Evans. Prod.: Avi Nesher et Ken Badish. USA*

**Automatic**, c'est plutôt le film pour mecs. Olivier Gruner, kickboxer français reconverti dans la SF qui tape, y incarne une nouvelle génération d'androïdes (les J269, qui ont tous sa tête, donc) conçus pour obéir aux ordres et n'éprouver aucun sentiment ; à ceci près qu'il désobéit sans cesse et tombe amoureux de la première héroïne venue. Nous voilà frais ! Le sujet se réduit à cette rébellion contre son patron de la société productrice de robots (le toujours suave John Glover), lequel confie à un commando musclé et sur-armé le soin d'éliminer ces deux témoins gênants. Un bon prétexte pour nous rejouer **Piège de Cristal** dans le futur, avant que l'héroïne ne découvre, elle aussi, sa véritable nature de cyborg. Les méchants punis, toutes douilles refroidies, le couple s'éloigne comme jadis Chaplin et Paulette Goddard dans **Les Temps Modernes**, et donc c'est très beau. (*M97P55*).

## THE AUTOMATIC MOTORIST

*1911. Réal.: Walter Booth. Prod.: Kineto. GB*

Walter Booth travaille dès le début du siècle sur les ancêtres de nos dessins animés (**Comedy Cartoons**, 1907), réalise des films d'animation avec figurines et traite de nombreux sujets fantastiques (voir à **Aerial Submarine**). Dans ce métrage de quelques minutes, il anticipe sur les voyages spatiaux en imaginant un véhicule conduit par un robot et capable de quitter l'atmosphère.

## AUTOPSIA DE UN FANTASMA

*1967. Réal. et scén.: Ismael Rodriguez. Int.: Basil Rathbone, John Carradine, Cameron Mitchell, Alfonso Iglesias, Manuel Palacios, Ignacio Contilin, Javier Lopez («Chabelo»), Francisco Cordova («Pancho»), Famie Kaufmann («Vitola»), Susana Cabrera, Delia Magana. Prod.: Ismael Rodriguez. Mexique*

Le Fantastique permet les pires extravagances et on l'aime comme ça dans un genre où l'irrationnel devrait régner. Ismael Rodriguez ne s'en prive pas, qui nous raconte l'histoire de Canuto Pérez (Basil Rathbone) condamné à hanter un château après son suicide, jusqu'à ce qu'une femme accepte par amour de sacrifier sa vie pour lui. Quatre cents ans se passent tranquillement. Ne vous inquiétez pas, je vous les fais très vite (...), voilà... et les candidates n'affluent guère, quand débarquent sur les lieux un savant fou nommé Moleculo (Cameron Mitchell), un gosse insupportable (Chabelo, partenaire habituel de Pepito : **Chabelo y Pepito contra los Monstruos, Chabelo y la Lampa Maravillosa**...), un squelette vivant, une femme robot, une tarentule parlante, Satan en personne (John Carradine, barbichette au menton et cornes au front), un pilleur de banque (pourchassé par l'agent 007 1/2) et quelques autres protagonistes tout aussi farfelus. Finalement, c'est la femme robot qui s'éprend du fantôme. Cette transgression des bonnes mœurs débouche sur l'explosion du laboratoire, et partant du château tout entier.

***Autopsia de un Fantasma.*** *L'enfant et la femme robot... très féminine !*

## AUTO-STOP ROSSO SANGUE

*Vid.: La Proie de l'Auto-Stop. 1977. Real.: Pasquale Festa Campanile. Scén.: Aldo Crudo, Ottavio Gemma, d'après le livre de Peter Kane, The Violence and the Fury. Int.: Franco Nero, Corinne Clery, David Hess, John Loffredo, Pedro Sanchez, Monica Zanchi. Prod.: Bruno Turchetto, Mario Montanari, Explore Film Int./Medusa Distribuzione. Italie*

Un couple en caravane traverse le Nevada et prend en auto-stop un curieux personnage, repris de justice et parfait maniaque (David Hess, spécialiste de l'emploi). Le réalisateur, plus connu pour ses comédies poussives (**Quand les Femme Avaient une Queue, Quand les Femmes Perdirent leur Queue**...), installe un climat morbide, violent et libidineux ; l'auto-stoppeur rêvant depuis le début d'abuser de la jeune femme (Corinne Cléry), ce qu'il finit par réaliser sous les yeux mêmes de son mari, étrangement subjugué.

***Auto-stop Rosso Sangue.*** *Corinne Cléry : auto-stop et auto-défense.*

## L'AUTRE

*The Other. 1972. Réal.: Robert Mulligan. Scén.: Tom Tryon, d'après son roman. Int.: Chris Udvarnoky, Uta Hagen, Jenny Sullivan, Martin Udvarnoky, Lou Frizzell, Diana Muldaur, Norma Connolly, Victor French, Portia Nelson. Prod.: Robert Mulligan, Rem-Benchmark Productions. Distr.: Twentieth Century Fox. USA*

**L'Autre traite** de l'enfance vénéneuse avec une rare perversité et situe son action avant-guerre, dans une ferme du Connecticut. Les époques se mélangent et nous suivons la croissance de Nils et Holland, deux jumeaux aux caractères opposés. Holland représente le versant maléfique de Nils qui paye toujours les fautes de son frère et en conçoit un vif ressentiment. Leur grand-mère, Ada, une quasi-sorcière, leur a enseigné le jeu de la projection astrale où il s'agit, en se concentrant, de devenir soi-même la personne, l'animal, ou bien l'objet observé. Or, autour des jumeaux, la mort frappe, autant la famille que les voisins, jusqu'à ce que la grand-mère, découvrant la vérité, se décide à s'immoler par le feu en entraînant avec elle le coupable. Avec une adresse méticuleuse l'auteur et le metteur en scène brossent une atmosphère inquiétante où les points de repère nous sont comptés et servent au final à la reconstitution du puzzle. L'un des enfants vit dans un monde imaginaire qu'il s'est créé, avec, ça et là, des points de convergence dans le réel où la mort intervient le plus souvent. La double personnalité de l'assassin, la façon dont il utilise la matière et les éléments, la fin ouverte permettant les pires interrogations, la beauté des images, notamment quand l'enfant se projette dans un oiseau survolant la campagne, sans oublier la violence implacable contenue dans ce film en font une œuvre essentielle, mais injustement méconnue, couronnée autrefois, en 1972, au 5ème Festival du Film Fantastique de Sitges.

## L'AUTRE

*Der Andere. 1913. Réal.: Max Mack. Scén.: d'après la pièce de Paul Lindau. Int.: Albert Basserman, Emmerich Hanus, Rely Ridon, Leon Resemann, Otto Collot, Paul Passarge, Hanni Weisse. Prod.: Vitascop. Allemagne.*

Der «Andere» représente «l'autre», tapi à l'intérieur de soi, autrement dit l'inconscient toujours prêt à céder aux pulsions primitives et ordinairement contrôlées par la morale. Le héros est ici un juge refusant d'accorder les circonstances atténuantes à un meurtrier schizophrène. Or, lui-même, après une chute de cheval, va développer une double personnalité à la Jekyll/Hyde, magistrat intègre le jour et assassin la nuit. En 1930, Robert Wiene en tournera un remake dans une double version, française et allemande.

## LES AUTRES

*1973. Réal.: Hugo Santiago. Scén.: Jorges Luis Borges, Hugo Santiago. Int.: Bruno Devoldère, Noëlle Chatelet, Patrice Dally, Roger Planchon. Prod.: Jean Daniel Pollet. France*

Un père enquête sur le suicide de son fils et s'intéresse à ses proches pour tenter d'expliquer les raisons de ce geste. Il traverse ainsi une faune curieuse, intellectuelle ou perverse (un mage mystérieux, un adepte du sadisme), censée représenter l'autre face de sa personnalité apparemment ordinaire mais en fait beaucoup plus complexe. Les scénaristes disloquent à plaisir la structure narrative, façon «**Marienbad**», afin de nous dévoiler la personnalité du suicidé et de son père, finement dénommé Spinoza et libraire de son état. Hugo Santiago se regarde un peu filmer mais tâche surtout de souligner par une virtuosité de l'image les prétentions philosophiques de son propos. Au Festival de Cannes, en 1974.

## AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

*Near Dark. 1987. Réal.: Kathryn Bigelow. Scén.: Eric Red, Kathryn Bigelow. Int.: Adrian Pasdar, Jenny Wright, Lance Henriksen, Tim Thomerson, Bill Paxton, Joshua Miller, Jenette Goldstein, Marcie Leeds. Prod.: Steven Charles Jaffe, DEG. Distr.: Capital Cinéma. USA*

La modernisation du mythe vampirique fut la grande affaire des années 80. **Central Park Driver, Vamp, Génération Perdue, Les Prédateurs**, autant d'essais plus ou moins heureux, cherchant à dépoussiérer l'imagerie gothique du thème. L'aristocrate à grande cape rouge et noire délaissait pour un temps son château ancestral pour arpenter la métropole et se mêler à la populace. Kathryn Bigelow imagine sa communauté de vampires comme un groupe en marge, appliquant ses propres lois pour survivre dans un décor de western contemporain. Faisant table rase de l'esthétisme convenu et surtout de l'aspect religieux du thème, elle va à l'essentiel et cerne la dérive de ses héros, l'assouvissement de leurs besoins vitaux et aussi la recherche du compagnon idéal pour affronter l'éternité. Ce regard féminin sur le genre mêle le romantisme et la violence où l'on passe de la contemplation d'une

***L'Autre.*** *Les Frères Udvarnoky. Comme d'habitude, l'assassin, c'est l'autre...*

nuit d'été («entendre la nuit étourdissante»...) à la folle séquence de l'irruption des vampires dans le bar et la tuerie qui s'ensuit. La complexité des rapports humains dans toute sa splendeur avec, notable exception, un happy-end pour les amants de la nuit. Un film rare. *(M51P.16, M55P20, M100P77)*

***Aux Frontières de l'Aube.*** *Lance Henriksen et Jenette Goldstein, aux frontières du crépuscule...*

## AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

*1971. T.V. Réal.: Victor Vicas, Claude Boissol. Scén.: Jacques Bergier, Henri Viard. Int.: Pierre Vaneck, Elga Andersen, Roger Rudel, Yvette Montier. Prod.: Télécip. France*

Cette série française en treize épisodes place deux enquêteurs scientifiques, Yann et Barbara, devant diverses énigmes relevant à chaque fois du paranormal ou de la science-fiction. Les titres donnent assez bien le ton : ***Attention Névroses Mentales, Menaces sur le Sixième Continent, L'Homme Radar, Les Hommes Volants, Alerte au Minotaure, L'Effaceur de Mémoire***, etc., en annonçant déjà quelque part les futures «affaires non classées» de Mulder et Scully. Ici, pourtant, pas d'extraterrestres ni de complots politiques, mais, dans la plupart des cas, un génial criminel qui s'empare d'une invention scientifique et la détourne à son profit. Tout du moins jusqu'à l'intervention de nos deux agents (doubles, donc...).

## AUX PORTES DE L'AU-DELÀ

*From Beyond 1986 Réal.: Stuart Gordon Scén.: Dennis Paoli, Brian Yuzna et Stuart Gordon, d'après H.P. Lovecraft Int.: Jeffrey Combs, Ted Sorel, Ken Forel, Barbara Crampton, Carolyn Purdy Gordon, Bruce Mc Guire, Andy Miller, John Leamer, Regina Bleesz, Bunny Summers Prod.: Brian Yuzna, Empire Pictures. Distr Eurogroup Films. USA.*

Après **Re-Animator** l'année précédente, l'association Lovecraft/Stuart Gordon/Brian Yuzna donne encore dans l'excessif sur un scénario prétexte à toutes les folies. Le Pr. Pretorius, grand pervers devant l'éternel, parvient à stimuler la glande pinéale régulatrice des pulsions sexuelles et développe ainsi un sixième sens propre à satisfaire les désirs inassouvis. Au moyen d'un curieux appareil, le Resonator, il communique avec l'au-delà et passe bientôt de l'autre côté du miroir, cherchant désormais à pervertir les simples mortels. Anticipant sur son prochain **Society**, le co-scénariste Brian Yuzna pose le concept de la nouvelle chair ici à la recherche d'osmose et de plaisirs inédits. Outre les effets spéciaux étonnants (des anguilles suspendues dans les airs, une chenille géante dévoreuse de corps et surtout les curieuses mutations du savant Pretorius), dus à John Buechler, Anthony Doublin, Mark Shostrom et John Naulin, l'aventure vaut pour les compositions hallucinées de Jeffrey Combs et Barbara Crampton, une fois subie l'influence du fameux Resonator. Notamment cette dernière, passant de la scientifique limite coincée à la bombe nymphomane tendance sado-maso avec une facilité des plus impressionnantes. (*M42P15, M45P40, M57P61*).

***Aux Portes de l'Au-delà.***
*Le docteur Pretorius... ou ce qu'il en reste !*

## AVALON

*1998. Réal.: Michael Murphy Scén.: Carl Humphries. Int.: Stephen Harris, Debbie Stevens, Abigail Blackmore, Patrick Oliver, Catherine Rowlands Prod.: EGM Film International USA*

L'épique histoire des Chevaliers de la Table Ronde version musclée et avec l'accent mis sur l'aspect féérique du thème (l'enchanteur Merlin, la fée Morgane et toutes les magies qui s'y réfèrent). Un retour vers le passé inhabituel pour la firme *EGM* plutôt spécialiste d'aventures sciences-fictionnelles.

## AVARICE

*1917 Réal.: Leshe T. Peacocke Scén.: E. Magnus Ingleton. Int.: T.D. Crittenden, Claire McDowell, Leo Pearson, Betty Schade Prod.: E. Magnus Ingleton, International Motion Picture Co. USA.*

Courte histoire macabre avec l'intervention de squelettes vivants et de la Mort en personne (jouée par le bien oublié T. D. Crittenden).

## THE AVENGING CONSCIENCE

*1914 Réal. et scén.: D. W. Griffith, d'après Edgar Allan Poe Int.: Henry B. Walthall, Mae Marsh, Donald Crisp, Spottiswoode Aitken, Dorothy Gish, Ralph Lewis, Blanche Sweet. Prod.: D. W. Griffith, Mutual USA*

Réalisateur prolifique des débuts du cinéma, David Wark Griffith passe par la case fantastique avec des œuvres telles que **The Devil, Brute Force, Blind Princess and the Poet, Criminal Hypnotist, Dream Street** et, plus tard, en 1926, **Les Chagrins de Satan**, distribué en France. En 1909, il signait déjà un **Edgar Allan Poe** inspiré par le poème *Le Corbeau* et, dans cet **Avenging Conscience**, il adapte trois œuvres du même écrivain, *Le Cœur Révélateur*, *Le Chat Noir* et *Annabel Lee*.

*Le yéti d'**Aventura al Centro de la Tierra**, une brave bête accro à l'héroïne...*

Le scénario met en avant le phénomène d'auto-culpabilité masochiste cher à Edgar Poe, typiquement préfreudien et si bien exposé dans *Le Cœur Révélateur* et à la dernière page du *Chat Noir*. Le héros se débarrasse de son oncle opposé à son mariage avec la ravissante Annabel Lee. Mais le remords s'installe et il perçoit des visions du Christ, de Moïse avec ses commandements (visions qui ne doivent rien à Edgar Poe, ceci dit), tandis qu'il entend le cœur du défunt battre dans la demeure au rythme de l'horloge, et même du pas du policier qu'il imagine en route pour l'arrêter. Il s'agit d'un des plus anciens films disponibles à la vidéo (américaine, oui...).

## THE AVENGING HAND

*1915. Réal.: Charles Calvert. Scénario d'après une histoire de William J. Elliott. Int.: Dorthy Bellew, Sydney Vautier, Douglas Payne. Prod.: George H. Cricks. Grande-Bretagne*

Afin de se venger des profanateurs qui ont dérobé sa main momifiée, une princesse égyptienne se matérialise à Londres sous la forme d'un fantôme. A noter la longueur de l'œuvre (55 minutes), encore inhabituelle pour l'époque. Le réalisateur Charles Calvert avait déjà réalisé l'année précédente **Guarding Britain's Secrets** (aux USA : **The Fiends of Hell**), une histoire de société secrète chinoise mâtinée d'hypnotisme. Plus tard, en 1926, il signera deux des courts métrages de la série **Haunted Houses and Castles of Great-Britain**.

## AVENTURA AL CENTRO DE LA TIERRA

*1964. Réal.: Alfredo B. Crevenna. Scén.: José Maria Fernandez Unsain. Int.: José Elias Moreno, Kitty de Hoyos, Carlos Cortès, Javier Solis, David Reynoso, Ramon Bugarini, Columba Dominguez. Prod.: Jesus Solomayor. Mexique*

Alfredo B. Crevenna, décédé en août 1997, reste, sinon un des plus talentueux, du moins l'un des plus prolifiques metteurs en scène mexicains spécialisés dans le fantastique. Pas moins de 24 films (sur 140 au total) allant de **El Hombre que Legro ser Invisible** (1957) à **La Furia de los Karatecas** (1981), dont sept aventures de Santo, et notamment le célèbre **Superman contre l'Invasion des Martiens** distribué en France. Il s'attaque cette fois au texte de Jules Verne, lequel se défend bien, plus détourné que véritablement adapté. Lors de la visite d'une caverne, une jeune touriste aperçoit une affreuse créature qui occit son copain et la laisse folle de peur. Aussitôt, une expédition se porte sur les lieux et découvre tout un monde antédiluvien, peuplé de créatures improbables, dont un savoureux yéti/nounours, un cyclope, une araignée géante, ainsi qu'une cité bâtie par une civilisation d'origine inconnue. Les effets spéciaux et les maquillages restent rudimentaires, mais la bonne humeur domine, surtout pour ceux qu'un brin de naïveté n'effraie pas. Comme dans cette séquence où le professeur, avant le départ de l'expédition, montre à ses troupes des extraits de **Tumak le Fils de la Jungle, L'Île Inconnue** et encore cet **El Bello Durmiente**, un film préhistorique local.

## LA AVENTURA DE LOS PARAGUAS ASESINOS

*1979. Réal.: Carlos Galettini et Maximo Soto. Scén.: Salvador Valverde Calvo. Int.: Ricardo Bauleo, Victor Bo, Julio de Grazia, Gianni Lunadei, Graciela Alfano, Hugo Caprera, Juan Manuel Tenuta. Prod.: S.P. Producciones. Argentine*

Deux bandes rivales s'affrontent afin de s'emparer de la nouvelle invention d'un homme de science visant à changer à volonté les conditions climatiques. Ce qui conférerait à son heureux propriétaire un pouvoir phénoménal. Il s'agit de la septième aventure d'une série de longs métrages argentins ayant pour héros un trio de super agents du nom d'Apollon, Centaure et Hercule (!). Leurs pouvoirs varient d'un épisode à l'autre et les récits passent du simple polar au fantastique (**Los Superagentes contra los Fantasmas**) ou à la science-Fiction (**Los Superagentes Bionicos**).

## UNA AVENTURA EN LA NOCHE

*1947. Réal.: Rolando Aguilar. Scén.: Rolando Aguilar, d'après une histoire de Chano Urueta. Int.: Luis Aguilar, Miroslava, Jorge Reyes, Arturo Soto Rangel, Carlos Villarias, Susana Cora Prod.: Raul de Anda Mexique*

Au Mexique, la famille De Anda, qui comprend Gilberto, Rodolfo, Agustin, Marcos, Antonio et Raul, est bien connue dans les milieux de la production et de la distribution cinématographiques. Ils se sont toujours spécialisés dans des œuvres bon marché, mais qui rapportent de l'argent, tant il se montraient attentifs aux modes et aux goûts populaires. **Una Aventura en la Noche** se veut surtout une intrigue policière, mais avec l'intervention de séances de spiritisme et de quelques fantômes. Aux côtés du célèbre (surtout au Mexique, faut dire) Luis Aguilar, qui fut l'inoubliable «El Zorro Escarlata» où il pousse couramment la chansonnette à la poursuite de divers monstres, on trouve Carlos Villarias, connu pour avoir été l'homologue de Bela Lugosi dans la version ibérique du **Dracula** de Tod Browning (1931).

## LA AVENTURA EXPLOSIVA

*1977. Réal.: Orestes A. Trucco. Scén.: Salvador Valverde Calvo Int.: Ricardo Bauleo, Victor Bo, Julio de Grazia, Thelma Stefani, Rodolfo Ranni, Jorge Villalba, Aldo Barbero, Adriana Constantini, Gustavo Garfagna Prod.: D. Sicorsky et Orestes A. Trucco, Cine Accion Producciones. Argentine*

Troisième film de la série des super agents argentins (voir plus haut), cette «aventure explosive» place nos trois héros, Apollon, Centaure et Hercule, aux côtés d'un savant, inventeur d'un combustible révolutionnaire qui, bien sûr, excite la convoitise de méchants agents étrangers.

## LAS AVENTURAS DE CUCURUCHITO Y PINOCHO

*1943. Réal. et scén.: Carlos Vejar Jr. d'après un conte de Salvador Bartolozzi et Magda Donato. Int.: Alicia Rodriguez, Francisco Jambrina, Maruja Grifell, Marta Ofelia Galindo, Amparo Villegas, José Elias Moreno Prod.: Paul Castelain Mexique*

L'adaptation du roman de Carlo Collodi revue à la sauce mexicaine et spécifiquement dédiée aux enfants. Cucuruchito (Marta Ofelia Galindo) est le criquet et Pinocho (Francisco Jambrina) la marionnette de bois dont les bonnes actions vont lui permettre de se transformer en véritable petit garçon. On retrouve les principaux morceaux de bravoure du roman, hélas illustrés par un procédé couleurs encore hésitant ce qui donnait, selon les critiques de l'époque, un aspect «galerie de monstres» aux divers personnages, tels la princesse Caracolillo, la reine Chocolate, Patapon et le célèbre trio, Koko, Keke et Kuku (!).

## LAS AVENTURAS DE ENRIQUE Y ANA

*1981. Réal.: Tito Fernandez. Scén.: Luis Revenga. Int.: Enrique del Pozo, Luis Escobar, Amparo Soler Leal, Ana Anguita, José Lifante, Toni Valento, David Rocha Prod.: Helena Matas, Jet Films. Espagne*

Une comédie d'épouvante à l'heure où le Fantastique espagnol n'y croyait plus vraiment. Parmi les ingrédients jetés ici pêle-mêle : une TV futuriste, quelques mutants, un rayon d'invisibilité, un ordinateur au rire sacarstique et le super méchant de service, le baron Von Nekrus, teint en vert. Entre deux frissons mollement contrôlés, les acteurs ne détestent pas chantonner en passant quelques refrains populaires.

## L'AVENTURE DE MADAME MUIR

*The Ghost and Mrs. Muir 1947. Réal.: Joseph L. Mankiewicz Scén.: Philip Dunne, d'après R. A. Dick (Josephine A. C. Leslie) Int.: Gene Tierney, Rex Harrison, Georges Sanders, Vanessa Brown, Anna Lee, Robert Coote, Whitford Kane, Stuart Holmes, Nathalie Wood. Prod.: Fred Kohlmar, Twentieth Century Fox USA*

Fantastique en demi-teinte, romantisme contemplatif, le récit donne dans le ton feutré pour nous décrire l'étrange aventure de Mme Muir, jeune veuve ravissante (Gene Tierney) quittant la ville pour une vieille demeure au bord de la mer en compagnie de sa fillette Anna (Nathalie Wood en début de carrière) et d'une gouvernante. Là, le spectre de l'ancien locataire, un marin bourru mais fin lettré, s'avise d'abord de la faire déguerpir puis,

***L'Aventure de Madame Muir**, Rex Harrison et Gene Tierney : déboires d'outre-tombe...*

touché par la manière dont la jeune femme se prend d'affection pour la maison, se radoucit, lui tient compagnie et finit par lui dicter ses mémoires qu'elle publiera en librairie. Le rythme lent et poétique, les prises de vue superbes d'une nature sauvage soulignent les états d'âme de l'héroïne, oscillant entre rêve et réalité, revenant avec regret sur une vie non vécue, sur un mariage sans passion à une époque où l'on épousait utile comme le voulait la tradition. Lucy Muir, partagée entre son conventionnalisme bourgeois et ses aspirations romantiques et libertaires, va ainsi vivre un amour platonique dont elle ne sait trop s'il est réel ou imaginaire, jusqu'à la plus belle image du film, la dernière, où à l'instant de sa mort le fantôme amoureux vient la chercher pour un bonheur désormais possible dans l'autre monde.

*L'Aventure des Ewoks. Le triomphe de la peluche.*

## L'AVENTURE DES EWOKS

*Caravan of Courage, an Ewok Adventure* 1984. *Réal.: John Korty. Scén.: Bob Carrau, d'après George Lucas. Int.: Eric Walker, Daryl Henriquez, Sydney Walker, Aubree Miller, Nancy Carlin, Fionnula Flanagan, Warwick Davis, Jim Cranna, Hal Rayle, Robert Leross. Prod.: Thomas G. Smith, Lucas Film Ldt, Korty Films, ABC-TV. Distr.: Twentieth Century Fox, Fox-Hachette. USA*

Si **Le Retour du Jedi** cherchait déjà à rajeunir l'auditoire après les deux premiers **Star Wars**, ce rejeton coproduit par *Lucasfilm* et la chaîne *ABC* cible carrément les pouponnières. Un vaisseau spatial s'échoue en catastrophe sur la petite planète des Ewoks. Tandis que les deux enfants, Mace (14 ans) et Cindel (4 ans), rencontrent les gentils ours en peluche aux grands yeux fixes, leurs parents se retrouvent prisonniers du vilain Gorax, un monstre géant et velu, mi-porc et mi-yéti. Aidés de leurs nouveaux amis, ce sont les enfants qui vont délivrer les adultes avant que sonne la morale de cette édifiante histoire : «*le courage, la loyauté et l'amour sont capables de réussir des miracles*» ! La simplicité de l'intrigue n'a d'égale que la lenteur à nous la conter et le plus généreux des spectateurs rêve vite de botter l'arrière-train des Ewoks, ces petites créatures horripilantes et dont le masque figé reflète la plus parfaite inexpressivité. Malgré les efforts déployés, pas une émotion ne passe et seules la beauté de certaines images, l'animation de quelques créatures et des peintures sur verre du plus bel effet rappellent le budget substantiel et les neuf mois de tournage nécessaires à emballer la chose. Un second téléfilm verra le jour l'année suivante, **Ewoks, the Battle for Endor**. D'ici la lettre E, repos les gars... (*M34P27*).

## L'AVENTURE DU POSÉIDON

*Poseidon Adventure*. 1972. *Réal.: Ronald Neame. Scén.: Stirling Silliphant, Wendel Mayes, d'après Paul Gallico. Int.: Gene Hackman, Ernest Borgnine, Red Buttos, Shelley Winters, Carol Linley, Roddy McDowall, Jack Albertson, Arthur O'Connell, Leslie Nielsen, Fred Sadoff, Eric Shea, Stella Stevens. Prod.: Irwin Allen, Twentieth Century Fox. Distr.: Twentieth Century Fox. USA*

Dans la série des drames aptes à secouer le grand public, **L'Aventure du Poséidon** renouvelle le genre et se pose en chef de file d'une nouvelle école appelée à faire recette au cours des années soixante-dix. Celle du film-catastrophe où seul le décor change, mais où le procédé et les personnages se répètent à loisir. Ici, une lame de fond retourne le paquebot Poséidon. Une poignée de survivants tentent de le traverser afin d'atteindre la coque d'où viendront les secours. Les scénaristes isolent des caractères bien spécifiques dès le départ et nous les montrent après en situation de danger, révélant chacun leur peur, leur lâcheté ou bien leur héroïsme. Sans porter aux nues ce genre de spectacle singulièrement fabriqué, force est de reconnaître la qualité du film de Ronald Neame, toujours crédible, et les moyens déployés pour en faire un grand spectacle. Le producteur Irwin Allen, spécialiste des espaces maritimes, reprendra lui-même la caméra pour une suite intitulée **Le Dernier Secret du Poséidon**, où deux groupes explorent l'épave engloutie restée la quille en l'air.

*L'Aventure du Poséidon. La situation est grave !*

*Les Aventures d'un Homme Invisible. La seule concession au classique de James Whale.*

## L'AVENTURE INTÉRIEURE

*Innerspace*. 1987. *Réal.: Joe Dante. Scén.: Jeffrey Boam, Chip Proser. Int.: Dennis Quaid, Meg Ryan, Martin Short, Fiona Lewis, Wendy Schaal, Vernon Wells, Robert Picardo, Kevin Mc Carthy, Harold Sylvester, Henry Gibson, Kathleen Freeman. Prod.: Michael Finnell, Amblin Entertainment. Distr.: Warner Bros. USA*

Joe Dante abandonne un temps le ton caustique et la cruauté de ses premiers films pour s'orienter doucement vers un cinéma plus grand public. Une tentative déjà bien amorcée avec le curieux et familial **Explorers**. Ici, un pilote de l'aérospatiale déjanté, alcoolique et indiscipliné, à la limite de la mise au placard, accepte une étrange mission. A la question d'un militaire «*pourquoi lui ?*», la réponse revient tel un boomerang «*il a toutes les qualités requises : il est le seul assez barjot pour accepter !*». La tâche, assez périlleuse en effet, consiste, une fois le volontaire miniaturisé avec un submersible, à se faire injecter dans le corps d'un lapin de manière à expérimenter la micro-chirurgie vue de l'intérieur. Hélas, l'irruption intempestive d'espions cherchant à dérober le prototype à des fins mercantiles oblige un savant à injecter le volontaire dans le corps d'un farfelu de passage (Martin Short), alors bien étonné d'entendre une «voix intérieure» l'interpeler. A eux deux, ils vont tenter de récupérer la puce nécessaire à inverser le processus. Heureusement, la situation est complexe mais pas sérieuse, à preuve ce reproche de Meg Ryan au voleur espion : «*ah, c'est vous qui avez introduit les adhésifs velcro dans les pays du Golfe ?*». Le film vaut surtout pour son enchaînement de gags, ses méchants caricaturaux, ses décors à la fois réalistes et inquiétants (loin de l'imagerie très opérette de l'ancien **Voyage Fantastique**) et des poursuites au finish de nature à séduire le plus large public. Avec, quand même, les clins d'œil habituels du réalisateur cinéphile : la présence de Dick Miller, bien sûr, mais aussi celles de Kenneth Tobey (**La Chose d'un autre Monde**) et Kevin McCarthy (**L'Invasion des Profanateurs de Sépultures**). (*M49P46, M50P32, M51P8*).

## LES AVENTURES D'HERCULE

*Hercule II*. 1983. *Réal. et scén.: Lewis Coates (Luigi Cozzi). Int.: Lou Ferrigno, Milly Carlucci, Sonia Viviani, Carlotta Green, William Berger, Claudio Cassinelli, Venantino Venantini, Laura Lenzi, Margi Newton, Serena Grandi. Prod.: Alfredo Pecorello, Cannon. Italie*

Un quarteron de dieux rebelles vient de dérober à Zeus les sept éclairs d'airain lui permettant de diriger les hommes et, du coup, l'univers court au chaos, guetté par des forces maléfiques. «*Nom de moi-même*» se dit Zeus, grossier à ses heures, «*je vais envoyer mon fils Hercule*» (Lou Ferrigno. Gardarem Lou Ferrigno s'était dit le producteur après le modeste succès du premier épisode). Dès lors, afin de retrouver les sept éclairs cachés dans le corps d'autant de personnages différents, Hercule affronte un genre de Wookie à tête de chien, le méchant tartare, démon de la forêt, Antaeus, le monstre du feu (lequel figure à s'y méprendre l'entité destructrice de **Planète Interdite**), une gorgone dans une séquence odieusement repiquée au **Choc des Titans**, et encore le sournois Minos, déjà adversaire d'Hercule dans le premier volet et ici ressuscité façon **Dracula Prince des Ténèbres** dans le film de Terence Fisher. Après deux ou trois autres péripéties, Zeus imagine alors de faire grandir Hercule dans des proportions franchement gigantesques afin d'écarter la Lune et la Terre, lesquelles risquaient de se percuter suite au chaos annoncé au pré-générique. Séquence hallucinante où Hercule finit en King Kong cartoonesque, tandis que son adversaire se métamorphose en Godzilla !

Banalité des dialogues, incohérence du montage, nunucherie pharaonique de l'interprète principal, plagiats honteux de scènes célèbres, ploum-ploum irritant d'une musique copiant comme une folle celle de **La Guerre des Étoiles**, tout cela n'est pourtant rien comparé aux bruitages insupportables et aux coups de flashes multicolores censés accompagner les effets spéciaux réduits souvent à de simples apparitions/disparitions d'objets ou de personnages.

## LES AVENTURES D'UN HOMME INVISIBLE

*Memoirs of an Invisible Man*. 1992. *Réal.: John Carpenter. Scén.: Robert Collector, Dana Olsen, William Goldman, d'après H. F. Saint. Int.: Chevy Chase, Steven Barr, Daryl Hannah, Sam Neill, Michael McKean, Stephen Tobolowski, Jim Norton, Pat Skipper. Prod.: Cornelius, Bruce Bodner, Dans Kolsrud, Canal +, Warner Bros, Regency Enterprises, Alcor Films. Distr.: Warner Bros. USA*

Négligeant l'héritage du classicisme et le texte d'H. G. Wells, John Carpenter livre aux grands studios, dont il se méfie pourtant, une adaptation à mi-chemin entre la comédie américaine et le film d'espionnage. A ce compte-là, le public se retrouve un peu déçu et se demande si le produit manque de gags ou bien plutôt d'action. L'homme invisible (Chevy Chase) ne joue pas les apprentis-sorciers, mais tombe victime d'un hasard parfait qui le transforme en personnage translucide. Comment dès lors continuer à vivre, s'alimenter, poursuivre des relations avec la femme aimée (Daryl Hannah) et, plus urgent, échapper à l'affreux de la CIA (Sam Neill) rêvant de le recycler en espion futuriste parfaitement indécelable ? Carpenter oriente le récit vers la comédie de mœurs et brosse au passage un portait acerbe de la société américaine et du cadre moyen, surfait, frimeur, hypocrite et finalement translucide à l'instar du personnage principal. «*Il était déjà invisible avant*» dira l'homme de la CIA en évoquant le passé de notre héros. Un héros qui retrouve son équilibre en se refusant au Monde. Toujours pessimiste ce Carpenter ! (*M78P40*).

*Les Aventures d'Hercule. Loulou très motivé !*

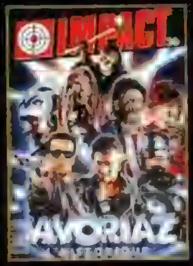
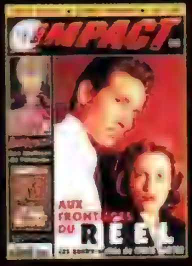
# COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

## MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros ( Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe

## IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'État, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews

### ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le [illegible] volume sort enfin. [illegible] pages entièrement [illegible] sur les Singes Géants, Zombies, [illegible], Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs [illegible] Mexicains. Que du bon en [illegible] photos [illegible] couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris). Également disponibles, les deux premiers volumes au prix unitaire de 240 F.

## Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

**NOM** ______________ **PRÉNOM** ______________

**ADRESSE** ______________

______________

______________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

**MAD MOVIES** 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104
105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117
118 119

**IMPACT** 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

jeu vidéo

# SILENT H

**En mai 1998, le sieur Julien Carbon vous avait dit tout le bien qu'il pensait de RESIDENT EVIL 2, le hit mondial de Capcom et le jeu vidéo le moins amusant de l'Histoire. En pillant le cinéma d'horreur de ces trente dernières années, les auteurs proposaient quelque chose comme une nouvelle expérience de la peur, transformant le confort du «chez soi» en enfer virtuel. Dans le même temps, le grand écran affichait SCREAM comme le sommet du «film de trouille», signe de l'impuissance du cinéma à y croire encore.**

Arrivé sur *PlayStation* cet été, **Silent Hill** est la réponse du géant *Konami* (**Metal Gear Solid, Castlevania**) au succès de *Capcom*. Vous incarnez Harry Mason, parti avec sa petite fille Cheryl prendre quelques jours de vacances dans la tranquille station balnéaire de Silent Hill. Mais l'apparition d'une silhouette humaine sur la route vous fait faire une embardée, direction le fossé. Le jeu commence lorsque vous reprenez connaissance : Cheryl a disparu. A peine sorti de voiture, vous l'apercevez au loin qui appelle à l'aide. Vous courez pour la rattraper, vous vous engagez dans une ruelle, vous poussez un portail métallique et découvrez un passage très étroit : les angles de caméra

*Cybil : vous devrez l'affronter dans la séquence la plus étrangement flippante de **Silent Hill**.*

vous incitent à rebrousser chemin, la bande son vous la joue chair de poule, les premières flaques de sang parsèment la chaussée, la nuit tombe brutalement, la lampe torche que vous utilisez désormais n'éclaire qu'une partie de cette impasse qui pue la mort... Et à défaut d'y retrouver Cheryl, vous tombez nez à nez avec deux créatures aussi poilues que griffues. Bienvenu à Silent Hill !

Si vous avez tenu jusque là (disons trois minutes d'un jeu d'une dizaine d'heures !) sans incident cardiaque, vous poursuivrez l'aventure en visitant de nombreux lieux et résolvant moult énigmes toujours dans le but de sauver votre petite fille. La réalisation tout simplement exceptionnelle de **Silent Hill** vous propose de naviguer entre réalité et cauchemar jusqu'à ce que les deux se rejoignent dans un univers parallèle. En découle un principe de jeu plusieurs fois répété qui vous pousse à visiter de fond en comble un décor (l'école, l'hôpital...) afin de pouvoir vous en échapper (sueurs froides garanties), et de vous y replonger instantanément via l'univers parallèle. En proposant au joueur de revivre en pire ce qu'il vient déjà d'accomplir la peur au ventre, les auteurs poussent quand même le bouchon un peu loin. Car si la géographie des lieux n'a pas changé, le décorum, lui, verse désormais dans l'horreur la plus viscérale : la seule contemplation des patines fait froid dans le dos, les cadavres pendent au mur, des fantômes de bébé couinent dans vos pattes, les planchers ont cédé leur place à des grilles rendant le bruit des pas carrément réfrigérant, l'environnement sonore franchit allégrement les limites du tolérable (refrains entêtants, bruitages démoniaques)... Tout cela ajouté au fait que l'action se déroule dans l'obscurité quasi-totale rend ces séquences de jeu tour à tour étouffantes, dépressives, terrifiantes et d'une rare violence (1). Sur la fin, c'est la ville entière qui subira cette mutation maladive, si bien que vous n'arpenterez plus des rues, mais d'immenses passerelles métalliques cernées d'éoliennes menaçantes. Gloups ! Entre-temps, vous aurez fait un détour par les égouts (avec des vacheries planquées au plafond !), par le phare (infesté de créatures très agressives) et par le parc de loisirs où un chef-d'œuvre de terreur pure vous attend : Cybil, une flic qui vous a bien

*Vous entrez dans les toilettes de l'école : visiblement, c'est occupé !*

# ILL

aidé jusque là, est envoûtée. Elle vous poursuit sur un manège de chevaux de bois tournant à vive allure. Vous pouvez fuir tant que vous voulez, Cybil réapparaît quoiqu'il arrive perchée sur un cheval... juste à côté de vous. Pénible pour les nerfs !

Le cinéma fantastique est loin d'être menacé par une industrie du jeu vidéo de plus en plus performante (2). Il n'en est pas de même du cinéma d'horreur et d'épouvante, incapable aujourd'hui de procurer le dixième des frissons fournis par un **Silent Hill**, dont l'ambition première reste de faire très très peur. Le jeu vidéo se sent libre de déborder pour arriver à ses fins (3), alors que le cinéma ne cesse de résorber. Pour rendre la pareille à un média qui n'a jamais cessé de le piller, le cinéma d'horreur n'a pas d'autre choix que de se tourner à son tour vers le jeu vidéo. Avec un objectif en tête : faire pire que **Silent Hill** !

**Vincent GUIGNEBERT**

1 - L'usage de la pioche sur les infirmières zombies donne quand même assez la nausée, surtout lorsque celles-ci sont à terre et secouées de spasmes. Pour info, **Silent Hill** est déconseillé aux moins de seize ans

2 - En même temps qu'une radio portable grésille pour vous annoncer la présence d'un monstre dans les parages, la manette «Dual Shock» se met à vibrer. Un effet bien salaud !

3 - Et encore, la version japonaise de **Silent Hill** (légèrement édulcorée en Europe) présentait des enfants mutants qu'il fallait dégommer dans l'école !

*Une salle de classe pour un retour en enfance cauchemardesque...*

*Le look des monstres que vous rencontrerez dans les égouts. Toujours la même bonne ambiance !*

# SHADOWMAN

*Mike Leroi/Shadowman : un personnage littéralement entre la vie et la mort...*

Avec une sortie amplement médiatisée, l'adaptation en jeu vidéo du comics «Shadowman» avait de quoi faire frémir. Baigné de mythologie vaudoue et particulièrement bien documenté, **Shadowman** vous plonge dans la peau de Mike Leroi. Ancien étudiant black de la Nouvelle-Orléans, Mike vole de l'argent à la pègre locale et se retrouve menacé. Il se met sous la protection d'un prêtre vaudou, le Bokor, ce qui lui permet de survivre à un attentat où périssent ses parents et son petit frère. Mais Mike se voit ensuite conditionné à l'esclavage par le Bokor, qui fait de lui un tueur à gages amnésique. Mama Nettie, une vieille sorcière vaudou dans un corps de jeune fille, le libère de cette condition pour mieux l'asservir encore. Elle lui implante sur le torse le masque des ombres. Ce puissant artefact fait que Mike peut maintenant évoluer dans le royaume des morts sous l'identité du Shadowman, un esclave-guerrier-zombie. Or, Nettie voit en rêve que l'Armageddon est proche. Un siècle auparavant, le mal en personne, celui qu'on appelle Légion, avait demandé à Jack l'Éventreur lui-même de lui construire l'Asile, un édifice où seraient enfermés les fous et les tueurs à leur mort. Alors que les armées de Légion se mettent en marche, Shadowman doit pénétrer ce royaume démentiel afin d'empêcher l'Apocalypse. C'est Jaunty, le gardien des portes de Marrow, un serpent surmonté d'un crâne humain et d'un haut-de-forme, qui lui servira de guide dans le royaume des ombres.

Une chose est sûre, l'univers de **Shadowman** ne verse pas vraiment dans l'infantile. Très respectueux des codes de la mythologie vaudoue, il les mêle assez ingénieusement à des mythes maléfiques plus modernes, ceux des tueurs en série. Mike Leroi croise ainsi cinq serial-killers lors de son périple. Leur profil psychologique, particulièrement étudié, vaudra d'ailleurs à l'équipe de développement du jeu d'être fichée par le FBI pour avoir consulté quelques ouvrages limites, comme le «Practical Homicide Investigation» de Verron J. Geberth. Bref, ça ne rigole pas ! **Shadowman** a été conçu pour crisper et terroriser. Il est le premier jeu vidéo où la mort du héros est nécessaire pour circuler d'un monde à l'autre, et regorge de détails macabres (la peluche de son petit-frère sert à Mike à voguer entre les mondes). Des bayous de Louisiane aux portes de Marrow, du fameux Asile au Temple du Sang, et jusqu'à un pénitencier en émeute à la **Tueurs Nés**, l'univers du jeu est vaste (trop même penseront certains) voire labyrinthique. Très joliment modelé, il bénéficie également d'une bande son fouillée qui fit l'objet d'un CD. Bref, dit comme ça, **Shadowman** flirte carrément avec le très haut-de-gamme.

Mais, pour mémoire, rappelons que l'équipe d'*Iguana*, qui a développé le projet sous la direction de Guy Miller, est déjà responsable des deux **Turok**. On retrouve donc toutes les erreurs de ces précédents titres. Le concept d'action/aventure cède vite la place au shoot le plus basique : avancer/tirer/collecter bonus. Le Shadowman étant aussi peu maniable qu'un tracteur, et le mode de tir carrément mal pensé, il faudra bien une vingtaine de tentatives pour traverser le moindre périmètre. Vous pouvez sauvegarder quand bon vous semble, mais sachez que tous les ennemis que vous avez dézingués se retrouveront bien vivants à chacun de vos passages. Carrément insupportable. Même poussé par la plus extrême curiosité, le joueur lambda aura vite fait de lâcher sa manette. L'exploration et la contemplation de lieux, pourtant fort séduisants, lui est impossible sans avoir à tirer dans tous les sens, à sauter et s'agripper au pixel près, sous peine de tout recommencer.

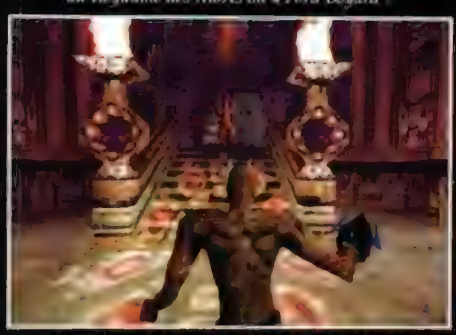
Focalisés sur un scénario élaboré et des décors riches et variés, les gens d'*Iguana* ont oublié deux éléments d'importance. 1/ Les consoles ne sont pas des bornes d'arcade dans lesquelles on glisse des pièces. Il est temps de trouver une alternative aux vies qu'on perd à la moindre erreur. 2/ Avant le script, avant le design, avant l'atmosphère, le principe d'un jeu vidéo repose, jusqu'à preuve du contraire, sur la jouabilité. Mais depuis que les vidéo games se donnent de plus en plus les moyens d'œuvres cinématiques ultra-élaborées, il était inévitable que de telles erreurs, de tels oublis, se manifestent. C'est tombé sur **Shadowman**. Tant pis. On attend maintenant la suite.

**Rafik DJOUMI**

PS : Une fois de plus, la version française semble avoir été conçue pour un public de moins de six ans, alors que le jeu est bien parti pour être formellement «déconseillé aux mineurs». Avis aux doubleurs, les possesseurs de consoles ou de PC ne sont pas tous nourris aux télétubbies !

**Shadowman**, édité par *Akklaim*, est disponible sur PC, *PlayStation* et *Nintendo 64*. Pour cette dernière, l'extension pack est plus que recommandée afin de profiter des décors.

*Le Shadowman : au Royaume des Morts ou à Ford Boyard ?*



*Des décors d'une incroyable richesse qu'il est difficile de contempler sans se faire dégommer.*

*Le Shadowman face à son guide Jaunty, un serpent très spécial...*

# MAD'GAZINE

par Rafik DJOUMI

## DISQUES

### THE 13TH WARRIOR
Jerry Goldsmith
*Varèse/EMI*

Si l'on en croit les rumeurs, le compositeur Graemme Revell avait originellement conçu une partition tribale voire sauvage pour le chef-d'œuvre de John MacTiernan. En le faisant remplacer par Jerry Goldsmith, Michael Crichton optait pour une approche en finesse. Le Sensaï de la BOF est en effet réputé comprendre mieux que quiconque les nécessités de la musique à l'écran. Privilégiant le parcours intellectuel du héros Ibn Fahdlan, Goldsmith développe une suite musicale logique qui va de la préciosité orientale à la rigueur viking, mais prend bien soin de ne jamais opposer ces deux idées. Au contraire, son écriture délicate les plonge dans un même bain mystique et leur confère une noblesse à la fois égale et différente. Un véritable tour de force. Composé entre **Mulan** et **La Momie**, **Le 13ème Guerrier** reprend des éléments de chacune de ces deux œuvres, mais on reconnaîtra au passage des emprunts habiles et justifiés à deux autres piliers de la carrière de Goldsmith, **Lancelot** et **Le Lion et le Vent**. Majestueux, puissant, vif et palpitant, **Le 13ème Guerrier** est un album à écouter de toute urgence. Et l'on en vient forcément à se demander ce que ce cet homme, du haut de ses 70 ans, peut bien s'injecter en intraveineuse pour avoir, en quatre ans, livré pas moins de sept œuvres phares. (55mn04)

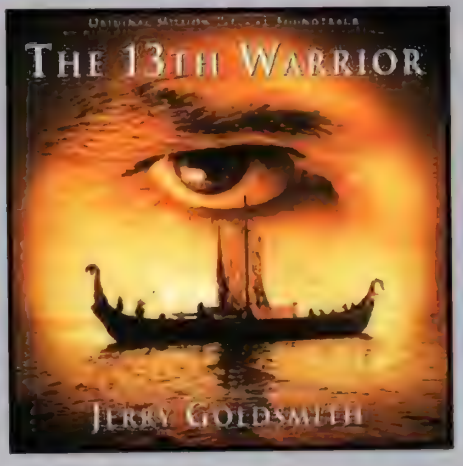
### THE HAUNTING
Jerry Goldsmith
*Varèse/EMI*

Ben voyons ! Et une de plus ! Un signe d'essoufflement peut-être ? Même pas en fait. Si les fans purs de durs ont accueilli plus fraîchement ce nouvel opus du Gandalf de la demi-croche, beaucoup reconnaissent qu'ils auraient été enthousiasmés si le nom sur la pochette était celui de n'importe quel autre compositeur. Retournant aux mélodies lascives et mystérieuses de **Basic Instinct** et de **La Disparue**, Jerry the only one table plus sur la sensualité de l'épouvante que sur une terreur diffuse ou brutale. **The Haunting** n'est donc pas **Poltergeist**, mais plutôt un exercice qui tente de transformer le **Casper** de Jan De Bont en film d'épouvante un minimum impliqué. Le morceau «Terror in Bed», avec ses percussions synthétiques, est un bon exemple de construction dramatique à partir de rien. Mais sachant que *Varèse* a déjà détruit quelques partitions par un sequencing catastrophique (**Sphère**, **Chain Reaction**), il faudra plutôt juger sur pièce. (35mn12)

## DIVERS

### LE PETIT GUIDE CONTRACTUEL DU SCÉNARISTE

Edité par l'Union des Scénaristes (4 rue de la Grange aux Belles, 75010 Paris. Tél.: 01 43 79 38 47), ce «Petit Guide» est un outil indispensable pour tout scénariste (amateur, apprenti ou professionnel) sur le point de signer un contrat. Il y est question, de manière très pratique, de droits d'auteur, de droits de diffusion, des différents types de rémunération et des contrats de commande et de développement. Voilà un bon moyen d'éviter les entourloupes. A noter que l'Union des Scénaristes édite également un trimestriel intitulé *La Gazette des Scénaristes* (49 F le numéro), une revue aussi belle que passionnante confectionnée par des professionnels de la plume. On se renseigne fissa à l'adresse ci-dessus.



### LA NEUVIÈME PORTE
Wojciech Kilar
*SilvaScreen/Edel*

Kilar n'a jamais hésité à citer ouvertement d'autres compositeurs dans ses partitions (John Barry pour **Portrait de Femme** notamment). Pour l'épisode new-yorkais du film de Polanski, il s'est donc référé à Elmer Bernstein, spécialiste de la Grosse Pomme. Mais plutôt qu'au **Grand Chantage** ou **L'Homme au Bras d'Or**, ces emprunts ressemblent étonnamment à certains passages de **SOS Fantômes** (?!?), ce qui entraînera des rires obligés chez les BOFophiles qui verront le film. Passé ce dérapage, le reste de l'album offre quelques morceaux de pur Kilar tendance **Dracula**, sombres et séduisants, mais à la thématique hélas un peu trop répétitive pour se démarquer d'œuvres antérieures. (54mn20)

### WILD WILD WEST
Elmer Bernstein
*Varèse/EMI*

Puisqu'on parle du loup... Dernier vestige de l'âge d'or hollywoodien, Bernstein n'est plus engagé par les producteurs que pour faire du Bernstein, c'est-à-dire, selon les besoins, de l'Americana tendance **Les 7 Mercenaires** ou du jazz symphonique version **La Rue Chaude**. Inutile de dire dans quelle section s'intègre **Wild Wild West**. Certes, le résultat est, forcément, impeccable. Le thème principal n'aurait pas dépareillé s'il accompagnait McQueen ou John Wayne dans leurs chevauchées. Mais du coup, c'est hors Hollywood (Jim Sheridan, les chaînes du câble) que Bernstein se permet encore quelques expérimentations. Rien de plus paradoxal que de faire un travail impersonnel en s'auto-plagiant. (30mn12)

### HORIZONS PERDUS
Dimitri Tiomkin
*BYU/FNAC Import*

Pour entretenir son rapport mystico-délirant avec le passé, la secte des Mormons balance un bon paquet de dollars par les fenêtres. Ça peut parfois rendre service. Par exemple, la Brigham Young University, qui investit des sommes d'argent et d'énergie insensées pour dépoussiérer et publier des albums historiques mais particulièrement peu rentables. Après **La Prisonnière du Désert** et **La Flèche et le Flambeau**, c'est au tour de l'œuvre monumentale de Tiomkin pour le film utopico-fantastico-kitsch de Frank Capra de revenir à la vie. Partition qui alterne charges furieuses, accalmies angéliques et puissants love-thèmes, **Lost Horizon** a marqué son temps pour son utilisation alors étonnante des chœurs masculins. Partition complète, qualité sonore irréprochable, présentation luxueuse. Merci les Mormons ! (69mn09)

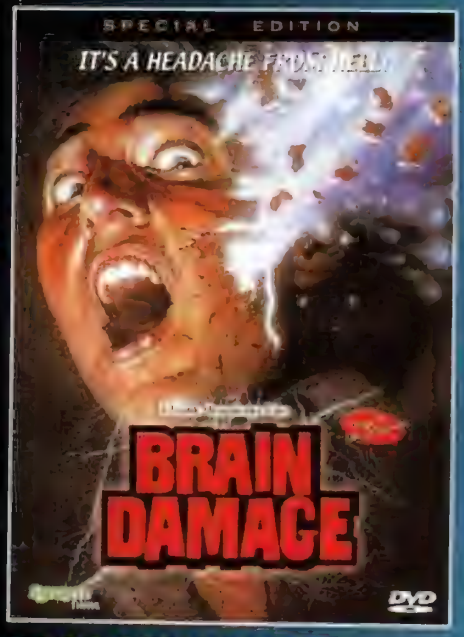
### LA VALLÉE DES ROIS / LE VOLEUR DU ROI / LA VIE PASSIONNÉE DE VINCENT VAN GOGH
Miklos Rozsa
*Tickertape/FNAC Import*

Pour cause de non-rentabilité, d'autres préfèrent éditer les partitions historiques en jouant sur la législation. Les gars de Tickertape, qui disposent de bandes d'enregistrement insensées, voguent ainsi entre l'Allemagne et les Pays-Bas, pour éditer sans payer de droits écrasants quelques vraies merveilles. Rozsa est à l'honneur avec **Valley of the Kings**, film d'aventures tendance **La Momie**. Sa musique n'a pas pris une ride et s'avère au moins aussi jouissive et dépaysante que celle de Goldsmith pour le film de cet été. Tendance swashbuckling ensuite avec **The King's Thief**, qui mêle la grâce de partitions enlevées à la Scaramouche à la puissance d'exécution propre à Rozsa. Enfin, débauche symphonique pour **Lust for Life**, vision pépiumesque de la vie de Van Gogh, qui rappellera à nos contemporains qu'on n'est pas obligé de faire minimaliste et chiant pour illustrer la passion dévorante et le talent fiévreux des grands peintres. Trois styles, trois claques, un seul homme. Gloire à Rozsa.

### Et aussi

**AMAZING STORIES**. Joel McNeely et John Debney ré-enregistrent pour Varèse les musiques de deux épisodes (**The Mission** et **Dorothy & Ben**) composées respectivement par John Williams et Georges Delerue. Le premier nous gratifie d'élans à la Indiana Jones particulièrement redoutables. On espère au plus vite d'autres volumes, sachant que Goldsmith, Broughton, Horner, Kamen, Silvestri et les frères Newman ont aussi participé à la série. (*Varèse/Fnac Import*). **CINÉMA SÉRÉNADE N°2**, suite des compilations de l'âge d'or d'Hollywood dirigées par John Williams et le Boston Pops Orchestra augmenté du violon d'Itzhak Perlman (*Sony Classic*). **MR SKEFFINGTON** de Franz Waxman, intégrale ré-enregistrée par William Stromberg et le Moscow Symphony Orchestra. Sublime essai dramatique du compositeur de **Taras Bulba** et **La Fiancée de Frankenstein**. Comme à l'habitude, il faudra attendre trois ans pour que le distributeur français se réveille et le mette en vente (*Marco Polo*).

# RAYON LASER



## BRAIN DAMAGE
**(Elmer le Remue-méninge)**
*Synapse Films*/Zone 1/NTSC

Frank Henenlotter et Abel Ferrara sont deux beaux spécimens de ce que l'enfer urbain a créé de meilleur, d'authentiques poètes des rues, de ceux qui sentent bon la friture, la petite magouille et la vie qui se cogne contre les murs. Le premier a arrêté de réaliser, le second aussi mais chut !, faut pas l'dire. Revoir **Brain Damage** aujourd'hui, c'est oublier presque entièrement son statut officiel d'œuvre fauchée de pure exploitation. Car l'honnêteté féroce d'Henenlotter transcende sans problème ses restrictions budgétaires. Filmé dans la plus pure tradition du tournage commando, à coups d'effets spéciaux fauchés, le film respire une foi dans le cinoche qui lui a permis d'exister bien au-delà des limites se son exploitation (d'ailleurs, Elmer n'est-il pas l'ancêtre à peine déguisé du Caca Noël de la série ***South Park*** ?).

Suite à un lifting numérique conséquent, **Brain Damage** s'offre une édition spéciale plutôt sympathique. Copie propre en 4/3, format 1/85 respecté. On y trouve un commentaire d'Henenlotter riche en anecdotes poilantes, sa filmo, la bande annonce, et la musique est isolée. Le son garde son mono d'origine et la version originale sans sous-titres ne devrait rebuter que ceux qui ignorent les bonnes choses

## PROGENY
*Sterling*/Zone 1/NTSC

On touche presque à la box avec ce film sage de Brian Yuzna. Deux pistes de commentaires, une avec Brian Yuzna et ses producteurs Henry Seggerman et Jack Murphy, l'autre avec les scénaristes Stuart Gordon et Aubrey Solomon. On y trouve tout un tas de mini-interviews des membres de l'équipe filmés au camescope. Mais le plus étonnant réside dans les confessions de femmes enlevées (et engrossées) par des aliens. Si les déclarations sont scandées avec une évidente sincérité, il n'est fait mention nulle part d'un quelconque passage par la case psy (au cas où y'a névrose, ça peut servir). Enfin, une comparaison interactive du storyboard et du film permet de passer de l'un à l'autre à l'aide de la fonction «angle». Les possesseurs de DVD-Rom pourront également avoir accès au script complet. Le film est en 4/3, format 1.85 respecté (et non pas 2.35 comme l'annonce la pochette). Version originale et sous-titres espagnols. Curieusement, on devra se contenter d'une piste son en 2.0. Mais pour les sceptiques, y'a aussi la VHS en VF.

## QUATERMASS AND THE PIT
*Anchor Bay*/Zone 1/NTSC

En attendant qu'Alex **Dark City** Proyas nous livre sa version des aventures du célèbre savant, *Anchor Bay* met à disposition la version de 1967 de **Quatermass**, l'un des premiers emblèmes de la firme *Hammer*. Réalisée par Roy Ward Baker (**Atlantique Latitude 41**), cet épisode, connu en France sous le titre **Les Monstres de l'Espace**, a été filmé dans un technicolor qui contraste avec le noir et blanc des versions de Val Guest (respectivement **Le Monstre** et **La Marque**). Ce troisième film reste aussi le plus marqué de tous par ses références lovecraftiennes. La copie d'Anchor Bay est à la hauteur, même si l'on y distingue quelques effets de compression. Le son a fait l'objet d'un remastering inutile en Dolby Digital 5.1, mais il demeure heureusement la version mono d'origine. Sur la face B, un petit documentaire télé sur la *Hammer* est suivi de bandes annonces anglaises et américaines ainsi que des spots télé. Sachant que le catalogue *Hammer* fait rarement l'objet d'éditions vidéo françaises, les accros devront passer le cap de la langue (pas de sous-titres) et se jeter sur cette édition.

## METROPOLIS
*Films sans Frontières*/Zone 2/PAL

On va enfin pouvoir enterrer la version disco de Giorgio Moroder du classique de Fritz Lang, grâce à cette copie restaurée par la Cinémathèque de Munich, sur une musique de Galeshka Moravioff. Plutôt que de réinventer un nouveau montage comme l'avaient fait les charlatans de la version clip, les historiens ont préféré annoter les parties manquantes et perdues par des panneaux informatifs. S'il est aujourd'hui impossible de faire l'expérience du film d'origine, cette copie est la plus fidèle à l'œuvre. Agrémenté de la filmo de Brigitte Helm et de photos du film, le disque contient sur sa face B quelques films personnels de Fritz Lang, sans le moindre commentaire, des vues prises lors de sa traversée des Etats-Unis. Voilà un bonus déconcertant et néanmoins bienvenu tant il montre le plaisir qu'a son auteur à concocter quelques cadres bien tordus et évocateurs. Présenté dans un emballage argenté flashy, qui reproduit en relief le visage du robot Maria, le boîtier a curieusement été laissé vide, ce qui va occasionner quelques sérieux problèmes de rangement. Sachez enfin que les labels des faces avaient été inversés en usine. Mais dans la mesure où ce titre, contre toute attente, s'est vendu jusqu'au point de rupture, l'anomalie sera corrigée sur les nouveaux tirages.

## IDLE HANDS
**(La Main qui Tue)**
*Columbia Tri-Star*/Zone 1/NTSC

*Columbia* ne fait pas ses DVD à moitié. Pour sa comédie d'horreur avec des Beavis & Butthead morts-vivants, elle a sorti le «multiple features». Commentaires du réalisateur et de l'équipe, scènes coupées également commentées, bandes annonces, comparaisons film-storyboard, bios, featurette (mini making-of TV). Le film est, selon la face, en widescreen 16/9 ou plein écran. Dolby Surround 2.0 ou Dolby Digital 5.1 (avec plein d'effets rigolos qui servent à rien), et sous-titres anglais. La box minimale quoi, mais de celles qui font plutôt plaisir.

## L'ARMEE DES TENEBRES
**(Evil Dead 3)**
*PFC*/Zone 2/PAL

Heureuse initiative de la part du *Studio Canal Plus* et de *PFC*. Le film de Sam Raimi est disponible avant les USA dans sa version la plus complète, avec en bonus la fin originellement prévue où Ash se met en hibernation et retrouve un monde moderne quelque peu transfiguré, dans un mouvement de caméra réminiscent de **La Planète des Singes**. Le film est en 1.75 16/9, en version française et originale, toutes deux en Dolby Digital 2.0. Grâce à Dieu, les sous-titres français ne sont pas imposés (possibilité également d'un sous-titrage pour malentendants). Copie très correcte, bande annonce, filmos. Les menus animés interactifs sont montés sur des images d'**Evil Dead 1** et **2**. Petits malus : le changement de couche est assez brutal, et les filmos, incomplètes et peu détaillées, défilent sous la forme d'un générique, ce qui rend leur lecture obligatoirement linéaire.

**Rafik DJOUMI**

# Courrier des LECTEURS

## C. Thyemar, Dammarie les Lys

Je m'en vais tout content et le cœur léger voir un bon gros film qui cartonne, avec des effets spéciaux époustouflants et des gunfights hallucinants, un film révolutionnnaire, le film événement de l'année ! Et je me retrouve devant... devant quoi ?!... une chose informe, débile, naze, un pauvre spectacle pour attardés en mal de sensations... Ben oui, je suis allé voir **Matrix** ! Ben oui, j'ai détesté, même si j'ai 28 ans et que je bouffe du cinéma de genre depuis mon plus jeune âge, même si pour être franc j'étais déjà parti pour adorer ! Seulement voilà, il faut croire que je ne suis pas encore prêt à avaler de la cyber-merde. Je pourrais facilement tomber dans le trip, «ouais super les mecs, je suis complètement «space», ce film c'est un chef-d'œuvre absolu. Et si ma fiancée n'existait pas vraiment ? Et si ma voiture était virtuelle ? Et si c'était pas Keanu Reeves dans **Speed** ? Et si la vérité était ailleurs ? Et si **Matrix** n'était qu'un putain de rêve ?» Mais nan, désolé, ça ne marche pas, dommage. Le mieux ce serait encore d'opter pour la facilité, genre ce film je pige rien donc c'est que c'est génial, et puis les gens qui volent et tout, quel pied. Sauf que moi, je pige que tout ça c'est de la poudre aux yeux, et la philosophie de bazar n'arrange rien ! C'est simple, je me suis rarement autant emmerdé dans une salle (comment ça j'étais pas de bonne humeur quand j'ai vu le film ?). Bien entendu, en restant objectif, il faut avouer que quelques passages sont remarquables, surtout le début et l'épisode du mouchard, mais ce n'est pas suffisant pour éviter à l'ensemble de sombrer dans le tape-à-l'œil ridicule, et le fait que le film subjugue à ce point certains journalistes me laisse plutôt perplexe. Les Américaisn ont adoré ? Tant mieux pour eux. Mais si c'est ça le cinéma de demain, eh ben on est mal barrés.

## Yohann Marchal, Angers

Je profite de cette commande pour pousser une gueulante à l'adresse de ces arnaqueurs qui méprisent leurs naïfs clients. Je m'explique. Dernièrement, j'achète le fascicule *M6 Fantastique* avec la K7 de **Scream**. Aussitôt, je m'empresse de la visionner et là, stupéfaction ! La scène d'ouverture et le reste du film ne contiennent aucune image pouvant choquer la sensibilité des spectateurs. En raison de cette censure, nous ramenons l'interdiction au moins de 12 ans, au lieu des 16 ans à la sortie en salles précise la jaquette. Bien que j'ai réussi à la revendre, j'aimerais poser une question. Y-a-t-il un moyen de se défendre contre ces procédés ? A mon avis, non. Autrement, aux JMFTPQJVECNDMD, c'est-à-dire *France 2* (*ah bon !*), c'est sympa de poursuivre la diffusion de ***Millennium*** après des mois d'absence comme si le spectateur se souvenait du début et que cela ne le dérange pas de revoir la série à partir de l'épisode 19. C'est tout à fait normal !
Bon, avant de vous quitter, j'ai quelque chose à vous avouer. Déprimé à cause de cette histoire de K7, j'ai emprunté **Je t'Ai Trop Attendue**. Le film est pas terrible et le réalisateur assez niais car le tueur, qui fait vachement peur avec son masque cartoonesque, dit en réalité «Je t'Ai tant Attendue». Simple détail ; enfin... du coup, dans un état second, j'ai vu **Titanic** en entier. Pardonne-moi.

*Rien à pardonner, tu le fais du mal tout seul, mon vieux. Maintenant tu n'as plus qu'à essayer de revendre la K7. Euh... pas à moi...*

## Fosfor Continent, David Geron, Verviers, Belgique

Je vous écris pour vous faire part, en chuchotant bien fort, de l'évolution de mon travail. Après mes gamins sales, voici mes zombies sordides. Ces morts sympathétiques sont mes dernières œuvres rembourrées (déjà adoptées, mais ne demandant qu'à être réadaptées).
Petit jeu pour les lecteurs de *Mad* (et les rédacteurs aussi) : certaines ghoules au regard révulsé et à l'allure moins débonnaire font partie de la série M.O.P.E.D. ! Celui, ou celle, qui sera le premier à me contacter par lettre pour me fournir la signification profondément et doublement cinématographi-

que (aide !) de ces initiales gagnera une poupée tragique surprise. Si par hasard, personne ne trouvait cette énigme dramatico-horrifique de langue anglaise (aide !!!), ce serait l'auteur de la proposition la plus comico-rigolote qui remporterait la mise. A vos cerveaux.
Sinon, encore merci pour votre travail essentiel, vos articles érudits et vos goûts personnels (et aussi merci de passer mes photos !). Tiens, à quand un décryptage savant du trop suintant **Sadique à la Tronçonneuse** par Christophe Lemaire ?

## Jean-Marc Sanières , Lyon

Au secours ! Je pensais que l'humanité en était débarrassée, qu'il végétait dans une camisole fermée à double dour, mais non ! Il revient, plus absurde que jamais. Je veux parler bien sûr de «Patrick Giuliano» (*à ta façon de poser des guillements, je sens que tu vas manquer d'objectivité, toi !*). Franchement, j'ai lu une dizaine de fois sa lettre, j'ai rien compris. Faut dire aussi que je suis très C... Je serais plutôt tenté de dire que son 666 qu'il nous sert à toutes les sauces est égal à 6 x 3 = 18, le nombre de médicaments qu'il doit se taper tous les jours pour revenir à l'état normal. 153, c'est le nombre de coups qu'il a dû se ramasser dans la tronche étant petit, et 144, le nombre d'années qu'il lui reste à passer en psychiatrie. Certes, je suis ignoble avec toi, Patrick, mais allez, continue à nous faire rire avec tes chiffres. Et puis, il faut que les gogols vivent aussi et s'expriment. La preuve en est que je suis là à t'écrire. Allez, sans rancune. Un de tes détracteurs habituels.

*Je pense en effet que toutes les sensibilités méritent d'être représentées en ces pages. Ainsi, moi, j'ai trouvé la recette : pour chaque dose de «Giuliano», je compte une bonne pincée de Sanières et finalement tout le monde est content. J.P.P.*

## Jacques Philippon, Nice

Cher *Mad Monpact*. Voici des détails sur le tournage du **13ème Guerrier** de John MacTiernan.
1°/ La love story. Antonio Banderas est en train de conter fleurette à Maria Bonnevie (belle nana ! Arkf ! arkf !), mais leur «slove tory» est tellement conventionnelle, mille fois vue et revue, qu'ils s'endorment tous les deux, devant les caméras en action (*c'est pas grave, la prochaine fois Antonio Banderas. Euh, pardon, mais continue mon petit Philifripon...*). Hurlements de John MacTiernan (*non, de foe Dante !*) ! Il les secoue tous les deux par l'épaule pour les réveiller. Les deux tourtereaux, en soupirant, se remettent au turbin. Banderas, en étouffant un baillement, déclare à Maria : «*la couleur de vos yeux me rappelle celle des lacs de montagne !*». «*Oh*», répond-elle en minaudant, «*comme c'est gentil à vous de me dire des choses si délicates, si originales ! Vraiment je... Rrrzzzz... flubl... Rrrrronffl... Rrrrronffl...*».
Elle se rendort et Antonio Banderas aussi. Hurlements du père MacTiernan qui s'arrache les cheveux.
2°/ L'attaque du village par les cavaliers. Cette séquence est tellement barbante, sans intérêt, 789534 fois vue, que les cavaliers, sous l'effet de l'ennui, s'endorment sur leur monture, en pleine action. Les chevaux aussi sombrent dans le sommeil tout en galopant. Les uns et les autres s'écroulent dans la boue (Schlokotoff !). Ce qui donne au point de vue bruit : «Tougoudouc ! Tougoudouc ! Cataclop ! Cataplop ! Schlokotoff ! Rrrrzzzz... flubl... Rrrzzz... flubl... Rrrrronffl... Rrrrronffl...» (*ah oui, vas y, continue, tu le fais bien !*).
3°/ La descente dans la chute d'eau. C'est indicible ment rasoir, aussi les cascadeurs s'endorment. Ils tombent (Splastch !) dans la cascade (*pas grave, ce sont des cascadeurs !*) et se noient. Leurs «flubl !» se transforment en «glub !», car «glub !» c'est le bruit classique de quelqu'un qui se noie, j'ai lu celà dans une préface sur Skakespeare.
4°/ Dans la salle, une fois que le mot FIN est apparu sur l'écran. Incroyable ! Une bonne moitié des spectateurs restent sur leur siège, effondrés, à dormir comme des loirs. Les ouvreuses, n'en revenant pas, se précipitent. Elles s'écrient «*mais monsieur ! vous ne pouvez pas dormir ici. C'est un cinéma, pensez aux autres spectateurs qui vont arriver*», etc...
Après **Le Piège de Cristal**, le Piège de Valium. Un grand bravo à John MacTiernflubl ! Veuillez agréer mes salutazzrrrrrtttzzz distingflubl.

*Alors là, je te trouve un peu de mauvaise foi. Si tu as dormi comment peux-tu critiquer objectivement un tel film. Ainsi, moi, qui étais assis juste derrière toi au cinoche, je peux te dire que dans ton sommeil tu as manqué les meilleures séquences. D'ailleurs, demande à Arnaud, il était avec moi... J.P.P.*

## Arnaud Bordas, Perpignan

Gloire à *Mad* et à son petit frère *Impact* qui, une fois de plus, ont été pratiquement les seuls à parler du **13ème Guerrier** avec pertinence. Les autres se sont révélés impuissants à célébrer la maestria du père MacTiernan. Il fallait voir *Première* reprochant au film de ne pas assez montrer les Wendols alors que ce parti-pris, cela crève les yeux, semblait avant tout destiné à suggérer le point de vue mythique des personnages sur ces monstres ambigus, et donc à justifier la terreur qui habite les Vikings (effectivement, non, on n'est pas dans **Cannibal Holocaust**). il fallait voir les hilarants *Cahiers du Cinéma* (*euh, pas toujours !*), dont la plus cuisante honte restera d'avoir un jour, dans un accès de délire, sacré Jan de Bont meilleur «action director» de sa génération. Il fallait les voir, disais-je donc, prendre le film de haut, le considérer comme un spectacle somme toute assez réjouissant, surtout parce qu'il n'y avait pas d'images de synthèse dedans (rires), et reprocher finalement au film de manquer d'un «véritable souffle épique» (n'importe quoi !).
Tant d'aveuglement, face à une pièce maîtresse de cette trempe, force l'admiration. Comment ne pas voir, ne pas sentir tout ce qui fait le prix inestimable d'un tel film ? Avec **Le 13ème Guerrier**, MacTiernan restera cet homme capable de mêler la rigueur d'un grand classique à de fulgurantes envolées expressionnistes, la synthèse la plus représentative de cette démarche étant la magnifique scène de l'apprentissage des langues. MacTiernan est un funambule de haute volée, le seul dans sa catégorie à pouvoir fondre en un tout cohérent des scènes picturales délicatement ouvragées et des scènes de reportage survoltées. Rien que pour ça, c'est le plus grand (le plus petit étant bien sûr cette grosse tache de Michel Bay). On passera sur les thèmes mactiernaniens superbement intégrés au récit (le retour à la barbarie, la communication...), sur la grandiose musique (pléonasme) de Jerry Goldsmith, sur les petits matins boueux et les nuits noires de Peter Menzies, sur les excellentes prestations de Banderas et Kulich... Reste un problème : Michael Crichton. En sortant, j'ai eu un peu la même sensation qu'après avoir vu la version charcutée de **La Porte du Paradis**. Je me suis dit «*si ce monument est une version bâtarde, qu'est-ce que doit être la version initiale ?*». Et pourtant, la frustration laissée par les scènes manquantes ne cesse de me hanter. Tout ce que l'on peut souhaiter, c'est que Crichton rabatte son caquet, retourne à ses best-sellers et laisse MacTiernan faire son métier. Mon vœu le plus cher est de pouvoir contempler un jour le «Director's cut» du **13ème Guerrier** et toutes ces scènes sans doute suberbes (le prologue à Bagdad, les monstres marins...). Daigne, grand Odin, exaucer ma prière.

# PETITES ANNONCES

## Sébastien Dumesnil, Los Angeles

Cher Alex,
Loin de moi l'idée de me livrer à une vendetta contre ton article/impression sur le nouveau **Star Wars**, mais, bon sang, tous les critiques du Monde se sont-ils déconnectés à la fin du générique d'introduction du film, tout ça parce qu'après on entrait en territoire inconnu ?
Vivant aux Etats-Unis, j'ai eu l'occasion de lire une bonne tonne de critiques toutes moins intéressantes les unes que les autres et qui m'avaient même ôté l'envie d'aller voir ce nouvel épisode. Le «filmer pépère» que tu dénonces m'interpelle assez dans le sens où, quant à moi, j'appelle ça «continuité visuelle au niveau design et montage». Imagine deux minutes **Star Wars** filmé façon rock (au hasard) et prépare l'aspirine. Lucas a très bien regardé les films américains des années 90 et les a ignorés (Dieu merci, et c'est peut-être là où réside l'audace qui te semble manquer au film).
En parlant d'audace, je pense qu'il faut arrêter de mystifier la première trilogie à ce niveau. Je ne sais pas s'il existe un plan audacieux au sens «ouah, j'y aurais jamais pensé» dans la trilogie, mais il faudrait quand même être aveugle pour ne pas dire que **Phantom Menace** a plus de gueule que les derniers films de SF vus au cinéma, genre **Le Cinquième Elément** (à consommer une fois, mais après on accélère le magnéto).
En fait, je pense que l'audace réside en deux points. 1°) Le film raconte vraiment une histoire beaucoup plus tordue qu'avant. 2°) Lucas compose ses plans et fait de la chorégraphie (d'où peut-être l'idée du tournage «pépère», car filmé, à de rares exceptions près, avec une caméra immobile, mais plein de mouvements à l'intérieur du plan). Cela fait du bien de ne pas avoir à se secouer la tête pour comprendre ce qui se passe. Lucas ne filme pas le combat au sabre-laser comme un enfant du cinéma de Hong-Kong (ce qu'il n'est pas), mais bien comme un enfant de Kurosawa (ce qu'il est).
Mon plus grand désaccord avec Alex concerne surtout la «mystique à deux balles». Lucas n'est pas le seul à avoir vieilli, le spectateur aussi. Soit on considère que le côté mystique de la Trilogie est aussi à deux balles (ce que tu n'as pas l'air de penser), soit on considère que Lucas est resté fidèle à lui-même. Peut-être qu'une seconde vision s'impose, car il faut avouer que la VO est difficile à comprendre, même avec un bon niveau en basique (ah non, pardon, en anglais).
Pour finir, **Phantom Menace** n'est pas plus destiné aux enfants que la Trilogie. Il serait ridicule de considérer que l'univers de **Star Wars** est «adulte» au premier degré. Seulement, tout le monde a pris vingt ans au compteur, ce qui ne satisfait personne. Non, je crois que le gros défaut du film est qu'il s'appelle **Star Wars : Episode One - The Phantom Menace** et que, pour un film qui devrait nous amener à cet univers, il s'avère incompréhensible hors de la Trilogie (ainsi la dernière réplique de Palpatine est drôle uniquement si on a bien capté qu'Anakin va devenir Darth Vader). Salut à tous et juste un conseil aux lecteurs : allez le voir au moins pour vous faire une idée. Au pire, c'est moins chiant que **Titanic** et en plus y'a pas d'Ewoks dedans.

## Lucie Chagué, Belfort

J'ai récemment relevé une petite erreur qui s'est glissée (sans doute sournoisement, la coquine) dans l'interview d'Arnold Vosloo du numéro 120. Il prétend que Kevin Spacey a été oscarisé pour sa prestation dans **Seven** (à la place de **Usual Suspects**, comme chacun sait). Je ne pouvais, décemment, laisser passer ça. Alors, dites-moi, ce cher Arnold connaît-il mal ses classiques (ce qui me chagrinerait, vu les choses sensées comme tout qu'il dit sur Jean-Claude Van Damme par la suite...), ou est-ce une erreur de traduction (si c'était le cas, Shame on You, comme on dit en anglais) ? En tous cas, je n'en dors plus la nuit...
J'en profite également pour vous dire que vous avez été très méchants avec **Insurrection** et ce pauvre Patrick Stewart.

*Rendors-toi bien vite... Arnold a simplement pris un titre pour un autre et nous avons retrancrit bêtement. Quant à* ***Star Trek Insurrection****, c'est lui qui a été très méchant avec nous, et non le contraire... J.P.P.*

## Mickael Peynichout, Courgeac

Ça y est ! Je l'ai fait ! Après de longs mois de privations, je peux enfin m'offrir mon abonnement au mag' de ciné le plus cool qui soit ! Chaque bimestre, il était dur pour le pauvre publicitaire que je suis de trouver la modique (et maudite) somme pour m'offrir mon bol d'air frais. Mais l'arrivée du treizième mois dans ma vie m'a permis enfin de réaliser mon rêve. J'exagère, mais à peine, les temps sont durs...
Je joins à ma lettre quelques-uns de mes travaux. Il m'arrive à temps perdu de réaliser quelques illustrations que je trouve pas trop mauvaises et ce serait un immense bonheur de les voir paraître dans *Mad Movies* ! Je trouve mon inspiration dans l'héroïc fantasy ainsi que dans les comics. Et, bien sûr, dans les films fantastiques. Je suis un accro du vampirisme et je collectionne un maximum de choses se rapprochant de ce thème. Je vous laisse découvrir Sonia, déesse des enfants de la nuit, mes enfants. Armée de sa hache elle peut venger Valek et extirper une bonne fois pour toutes cet arrogant de Jack Crow ! Votre saigneur, qui vous salue bien.

Vds 180 VHS : **Atomic College**, **Toxic Avenger**, **Ozone**, épisodes ***X-Files***... Liste contre un timbre à Sébastien Aubrespy, 72 rue Nouvelle, 34000 Montpellier.

Rech. tout doc sur Jennifer Love Hewitt. Carol Volpati, 14 hameau de la Garenne, 95670 Marly la Ville.

Collectionneuse vds affiches et dossiers de presse. Rech. VHS (**Gothic**, **Théâtre de Sang**, **Evil Dead 2**, **Siesta**), et revues (*SFX* 11 et 12, *Impact* 10, *Cahiers du Cinéma* février 99). Delphine Dumas, 4 Villa Ravel, 91470 Limours.

Vds nbreux films récents : **Jackie Brown**, **Scream**, **Sphere**, **Deep Impact**, **Le Chacal**... Liste contre 3 timbres à Cyril Creoff, 9 rue Jean Jaurès, 29270 Carhaix.

Rech. BO de **The Faculty**, *Génération Séries* H.S. 2 et 12, *X-Posé* 1. Fabienne Decuq, 8 rue du Pont Vieux, 12400 Saint-Afrique.

Rech. les numéros 21 et 22 de *Génération Séries* et le n° 155 de *Fangoria*. Tél.: 01 64 88 02 93, le soir.

Rech. VHS du **Jour des Morts-Vivants** + jaquettes de **Massacre à la Tronçonneuse 3**, **Jiang-Hu** et **Volte/Face**. Philippe au 02 40 28 54 79.

Vds 60 F pièce VHS en VF de **Christine**, **Prince des Ténèbres**, **Freddy 6**, **Mort ou Vif**, **Le Loup-garou de Paris** + CD *Plus de Peur* et BO de **La Nuit Déchirée**, **Une Nuit en Enfer**, **Titanic**, etc... Emmanuel Braconnier. Lot L'Escardihado (*qu'est-ce que t'écris mal, mon salaud, si y'a pas de fautes, c'est un miracle*), Villa n°17, 13320 Bouc-Bel-Air.

Rech. LD collector de **Cannibal Ferox** (cf *M.M.* 113) + BO de **Freddy 4**, **Halloween 4** et **5**, **La Momie**... Sébastien au 01 47 98 05 13 avant 20 h.

Rech. tout doc sur Adrienne Barbeau, Tara Reid, **Urban Legend**, **Halloween 7** + jaquette de **Chucky 3** et BO de **L'Invasion Vient de Mars**. Yohan Parrot, 1 imp. des Jardins, Les Pelouses, 30110 La Grand-Combe.

Ach. BD *Strange*, *Rahan*, *Tarzan*, *Akim*, etc. Mr. Lucien, tél.: 01 48 97 82 36.

Ch. *Mad Movies*, du n°1 au 26 + 28, 31 et 35. Laurencich Jean-Daniel, Les Pommegues, Bt. M4, 25 rue de Provence.

Rech. absolument tout doc sur **Matrix**. Possibilité d'échanges. Renaud Schiappa, 36 montée de l'Oratoire, 13007 Marseille.

Vds 200 films VHS (45 F pièce) ainsi que de nombreuses séries (***American Gothic***, ***Stargate SG1***...). Liste contre 1 timbre à Franck Mysson, 16 rue des Prés, 25640 Roulans.

Rech. **Tueurs Nés** en version intégrale. Vds VHS à très bon prix : **Sexcrimes**, **Un Tueur pour Cible**, **A Toute Epreuve**, **Zunzon**, **Reservoir Dogs**, **The Game**... Nicolas au 06 61 79 28 73. (*Mon pauvre lapin, à part un zizi, personne ne va t'acheter ton Zonzon*...).

Rech. affiches de **Scream 1 & 2**, **Sexcrimes**, **Halloween**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier 1 & 2** + BO de **Scream**. Julie Lozac'h, Keranna, 29690 Berrien.

Vds 200 films fantastiques dont certains rares : **La Tombe de Ligeia**, **La Gorgone**, **La Maison qui Tue**... Liste contre 1 timbre à Régis Guerbeur, 88 Bd Ney, 75018 Paris.

Rech. affiche française ou US bon état de **Conan le Barbare**. David au 03 83 82 32 58.

Rech. VHS de **Souviens-toi... l'Eté Dernier 2**, **Tueurs Nés** (director's cut), **Le Ciel, les Oiseaux et ta Mère !**, **The Faculty**... Rech. produits dérivés de **Matrix**. Vds 300 VHS. Liste contre 1 timbre à Nicolas Aubert, 7 rue de la Poste, 78720 Cernay la Ville.

Rech docs sur **Under the Skin**, **Almost Pregnant** + VHS de **Paprika**, **Soif de Sang**, **Sirènes** et **La Clé**. Martial Mimoun, BP, 88320 Martigny-les-Bains.

Vds livres «The Exorcist» de Mark Kermode et «The Exorcist : Out of the Shadows» de Bob MacCabe. Rech. correspondantes 25 ans et + sur Paris et 92 pour sorties ciné et discussions passionnées. Sylvain au 01 47 57 47 15.

Vds VHS de films fantastiques + affiches. Excellents prix. Liste contre 1 timbre à Stéphane Pousse, 1 impasse des Tamaris, 13870 Rognonas.

Rech. VHS de **Notre Homme Flint** et **F comme Flint**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

Rech. *M.M.* 1 à 25, *Starfix* 1 et *E.F.* 2 et 3. Vds 2 CD de la musique de **Star Wars** (boîtier US de 1977), état neuf. Erwan au 01 47 09 60 79.

Vds comics US années 70 : *Swamp Thing* n°5 (60 F), *Ghost* n°32 (30 F), *Crypt of the Shadows* n°16, 17 et 18 (25 F pièce). Stéphane au 01 69 41 91 79.

Rech. BD «Creepshow» de Stephen King et nouvelle «La Nuit du Tigre» publiée dans la revue *Fiction* n°291 (*c'est vrai qu'elle est rare. Et elle est rare car elle est bonne. D'où l'axiome suivant : pas de nouvelle, bonne nouvelle ! CQFD*). Vds collec ***X-Files***. Liste contre 1 timbre à Vincent Schmitt, 24 les Hameaux du Bois, 57155 Marly.

Vds trading cards, posters (liste contre 1 timbre). Rech. films DVD occasion (zone 1 et 2). Antoine Abellon, 6 rue Vaugelas, 74000 Annecy.

Vds 100 F pièce VHS de **Vendredi 13 n°2**, **Virus Cannibale** + films X récents. Nico au 04 78 27 89 08.

Vds diverses VHS à prix très intéressants. Sébastien au 06 81 70 31 97.

Vds nombreuses VHS de films récents et anciens en VF/VO/VOST. Liste sur demande à S. Moscala, 62 rue des Faucheroux, 03100 Montluçon.

Rech. épisode **L'Homme aux Deux Visages** de ***L'Immortelle***, livres «Hong Kong Action Cinema» et «Highlander : The Complete Watchers Guide» + films de HK **Killer's Romance**, **Hot War** et **Legend of the God of Gamblers**. Anthony Caudron, 16 rue Degland, 59000 Lille.

Ch. VHS de **Blanches Colombes et Vilains Messieurs** (en VOST) + *M.M.* 19. L. Madamours, 40 rue de la Barrière, 12000 Rodez.

Rech. tout doc sur Sylvester Stallone. Vds jeux de photos originaux des films de Bruce Lee. Francis Bauchet, 107/2 Cour Flipo, Rue de Roncq, 59200 Tourcoing.

Rech. tout doc concernant Jean-Claude Van Damme. Je suis allé à son mariage en Belgique (*merci de nous tenir informé... Même qu'il fera son divorce au Lichtenstein, il a dit...*). David Madeira, 159 rue de Fives, 59200 Tourcoing.

Vds nbreuses VHS de films Fantastique/SF/Aventure/Peplum + collections de *M.M.* et *E.F.* Jacques le soir au 06 13 77 86 52.

Vds 70 F pièce VHS de **Wishmaster**, **Dracula**, **The Craft**, **Vampires** et **Souviens-toi... l'Eté Dernier**. Stéphane Houze, 2 rue Edouard Picard, 95270 Asnières/Oise.

Vds *M.M.*, *E.F.*, comics, divers mags, CD et cartes à jouer. Listes sur demande à Fabrice Arcelin, 53 rue Saint Martin, 28100 Dreux.

Rech. *Mad* 1 à 9, *l'EF* 1ère série (1969) et autres revues fantastiques et SF. Jean-Philippe Maillard, 14 rue du 19 mars 1962, 54280 Longuyon.

Vds nbreuses trading cards : ***X-Files***, *Overpower*... Liste contre 1 timbre à Laurence Gavard, rés. Chasles, Bt F, 28230 Epernon.

Rech. un scooter électrique à bon prix (*et tu penses le trouver ici, alors ?*), ou Aprilia SR 50, ainsi qu'un portable à carte ne dépassant pas les 300 F d'occasion (*ah non ! le premier que je vois céder ou acquérir un portable, il sort des Petites Annonces !*). Contacter Nicolas au 06 61 79 28 73.

Vds trading cards : ***Xena*** 3, ***Buffy***, **Star Wars Episode 1**, **Planet of the Apes**, *Alien Legacy*, *Universal Monsters*... Liste sur demande à David Agresti, 09 allée Vivaldi, 26000 Valence.

Ch. docs sur ***Xena***, making of **Alien 4**. Possibilité d'échanges contre docs ***Friends***, ***Buffy*** et ***Urgences***. Ch. Fans de ***Xena***. Patricia Lapert, 5 rue David d'Angers, 76620 Le Havre.

Vds nombreuses affiches (actualité + gros stock années 80). Liste contre 1 timbre à Jocelyn Manchec, 3 rue du Dahomey, 75011 Paris.

Vds 250 BO de films des années 50/60 : péplum, fantastique, SF, western... Liste sur demande à Ronan Quéau, 4 chemin du Stade, 29100 Le Juch.

Rech. tout doc sur Gabriel Byrne. Vanina Odin, Le Louisiane, rue Paul Colonna d'Istria, 20090 Ajaccio.

Vds docs et collections sur ***South Park***, ***Les Simpson***, ***X-Files***, ***Buffy***... Liste contre 1 timbre à Edouard Pascal, 13 place Paul Vaillant Couturier, 91200 Athis Mons.

Rech. tout doc sur Zinedine Zidane, films de Charlie Chaplin et séries ***La Femme Nikita***, ***L'Homme de Nulle Part*** et ***Le Visiteur***. Mathilde Denes, 2 rue Ampère, rés. Champagne, 62221 Noyelles/Lens.

Vds nbreuses affiches récentes, format 346 x 117 : **Armageddon**, **Scream 2**, **Sexcrimes**... Vds masque du tueur de **Scream**. Marc Torrisi, Rés. Bernadette n°18, avenue Jean Giono, 13090 Aix en Provence.

Rech. épisode **Alias Angelus** de la 1ère saison de ***Buffy***. Emilia Prudhomme, 08310 Lametz.

Vds *Strange*, *Titans*, *Artima*, *Starfix*, figurines **Star Wars**, CDs... Liste contre enveloppe timbrée à Youri Marti, Stand 21 c, 1024 Ecublens, Suisse.

Cède collection de jouets et figurines : **La Menace Fantôme**, **Star Wars**, **Alien**, Robby... Liste contre enveloppe timbrée à Michel Bastone, 26 rue Courdouan, 83100 Toulon.

Rech. comics des années 80 : *L'insolite*, *Spectral*, *Big Boss*, *Le Manoir des Fantômes*, *Nécrose*, *Hallucinations*, *Aventures Fiction* et *Spoof*. Isabelle Feuillet, 58 rue de la Tour d'Auvergne, 77185 Lognes.

Vampire en mal d'amour recherche sa Vampirella (*c'est mignon, ça, mais attention aux morsures quand même...*). Mickaël Peynichout, Le Petit Guérinaud, 16190 Courgeac.

Ach. coffret ***X-Files*** de la 1ère à la 5ème saison + tout doc se rapportant à la série. Dalila Benfares, 87 rue Jeanne Hornet, 93170 Bagnolet.

Vds cartes postales, trading cards ***Sliders***, fanzines... Liste contre enveloppe timbrée à Idy Dem, 2 cour Beaulieu, 78570 Andrésy.

Vds *M.M.* 21 à 120 (en lot) + collections complètes de *Impact*, *Atomvision* et *Dossiers du Fantastique*. Vincent au 02 40 65 89 15.

Vds plus de 300 fanzines et revues de cinéma : *M.M.*, *E.F.*, *Starfix*, *Rhesus 0*, *Midnight Marquee*... Liste contre 2 timbres à Alain Bothorel, 78200 Mantes la Jolie.

Rech. *Télé Junior* (1977-1984) : journal, albums reliés, autocollants, hors série... Raynald Briand, 94 rue Pasteur, 77450 Condé Sainte Libiaire.

Vds VHS tous genres, CD, *Lucasfilm Magazine* 1 à 8. Liste contre 2 timbres à Jérôme Dupuis, Le Perpignan Bt A1, 133 av. Général Leclerc, 38200 Vienne.

Collectionneur propose nbreux films rares : **Galactica**, **La Machine à Explorer le Temps**, **Les Soucoupes Volantes Attaquent**... Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

## Cécile Marie, Fort-de-France

Je prends la plume pour vous écrire à quel point j'aime votre journal, que j'ai découvert au n°100. J'aime surtout le *Fantastic Guide*. La seule chose que je déplore, c'est le manque de lectrices ; en effet, il y a peu de prénoms féminins dans le courrier.
Je voulais aussi vous remercier. Vous m'avez convaincue d'aller voir **La Momie**, et j'ai adoré. Ce film montre tout ce que j'attendais : action, humour, effets spéciaux qui servent l'histoire au lieu de la noyer, horreur soft, aventures... Je suis d'accord avec Rafik Djoumi pour dire que c'est Blake et Mortimer sur grand écran. J'ai pris mon pied devant un vrai grand spectacle, au point de revenir le voir avec des amies qui, il faut le dire, se sont plus concentrées sur la plastique de Brendan Fraser ou de Oded Fehr que sur l'histoire, mais c'est vrai qu'il y a pire (*pas à la rédaction en tout cas !*).
En revanche, j'ai ressenti une impression de malaise en sortant des **Mystères de l'Ouest**. Il est vrai que le film est par moment drôle (la parodie de «la voix de son maître», par exemple) et qu'il y a beaucoup d'action, mais le scénario se borne à quelques scènes-choc qu'il fallait bien relier entre elles à tout prix. Heureusement, Kevin Kline et Kenneth Branagh sont des acteurs fabuleux et rien que pour eux, cela valait le coup. Je vous laisse. A un autre numéro de *Mad Movies*.

## Jérémie Sein, Anglet

Nous sommes le 12 août et toujours pas de fin du monde en vue. Pour fêter la non-destruction totale de la planète, mes potes et moi avons décidé de mettre en image le synopsis que j'avais écrit au début du mois en oubliant naïvement que le 11 c'était la fin du Monde. Tout était prêt pour le grand tournage : batteries chargées, faux sang en pagaille et acteurs mis au courant du jour de tournage (*un simple détail, mais qui a en effet son importance. Combien de projets sont tombés à l'eau pour un oubli de ce genre !*). Cette fois-ci avec un scénario des plus basiques (deux policiers font une descente dans une maison infestée de zombies contaminés par la dioxyne d'aliments de fast-food) et quelques effets gore sympas (énucléation sauvage, jambe arrachée, décapitation à la batte de base-ball et autres douceurs de ce type). **Dioxyne Creatures**, puisque c'est son titre, est une réussite totale, gorgée de maladresses chroniques et d'interprétation approximatives. Une production *Gerbox Films*, 100 % Z, dénuée de tout sens et remplie d'un mauvais goût rafraîchissant. Et si en plus vous aviez l'infinie gentillesse de publier ma lettre et la photo de tournage (un vieillard et ses gros problèmes oculaires, en train de s'adonner à son plaisir solitaire), montrant qu'on peut arriver à faire quelque chose avec 132 F de budget et un camescope, eh bien je serais le plus heureux des hommes (enfin, j'essaierai...).

## Laurent Pédeupé, Billère

C'est pendant une programmation estivale classique et entre deux blockbusters que nous arrive une perle : **Le Projet Blair Witch**.
Ce film (ce documentaire ?) est avant tout un projet aujourd'hui impensable : vouloir foutre la trouille avec trois fois rien. Vendu comme proche des **Scream** et autres **Souviens-toi l'Hiver Prochain** (ce qu'il n'est pas, bien sûr), il repose sur une idée. Idée à la base simpliste (trois cameramen partent faire un documentaire dans une forêt) et budget dérisoire : malgré ces deux (gros) handicaps, le résultat est quant à lui proprement stupéfiant. Si le fait de nous faire peur par la suggestion n'est pas nouveau, il trouve ici son apogée. Les réalisateurs ont réussi le plus grand film de terreur depuis **L'Exorciste** (26 ans quand même). La logique primaire du film, ou comment détourner les codes du documentaire à des fins cinématographiques, n'a apparemment pas dans la presse que des défenseurs ; mais que voulons-nous, l'occasion de voir un film de ce genre est vraiment trop rare pour la laisser passer. Pour finir, je reprendrai un axiome de ce bon vieux Yoda : «*Tu auras peur...*» Il n'avait pas tort, le bougre...

## Liz Manson, Heillecourt

Fidèle lectrice, j'aimerais vous dire un mot d'un film que j'estime être le plus beau navet de l'été, je veux bien sûr parler de **Wild Wild West**. J'accepte le fait qu'il s'agit d'un parfait délire, mais c'est surtout un pur produit de marketing conçu pour vider les portefeuilles des moins de 12 ans et sorti de l'esprit de Barry Sonnefeld encore tout ébahi d'avoir lancé le bon film il y a deux ans. **Men in Black** m'avait suffi et je ne me ferai pas prendre une deuxième fois, surtout après avoir vu la bande annonce qui m'a ôté toute envie d'aller le voir. Comment imaginer James West chantant du rap et se taper toutes les nanas qu'il trouve à l'horizon, faisant la peau d'un docteur fou voulant contrôler le monde du haut de sa tarentule mécanique géante, le tout baignant dans une ambiance western (seule chose qui reste de la série originelle) ? A mon avis, ce n'est pas ce genre de films qui sauvera le cinéma. Je voudrais par contre saluer les deux réalisateurs du **Projet Blair Witch**, qui ont su réveiller les peurs enfantines toujours enfouies en nous. Les acteurs sont remarquables et ce type de tournage nous donne l'impression d'y être réellement. Le fait de ne rien montrer permet de faire fonctionner l'imagination du spectateur, toujours plus forte que l'image d'une sorcière ou d'un quelconque esprit retenant les personnages prisonniers dans la forêt. Gros bisous. Je vous laisse en vous assurant que vous faites selon moi le plus beau métier du monde.

*Le plus beau métier du monde commande surtout d'aller voir les films avant de les juger. Ceci dit, et tout comme toi, la bande annonce de* **Wild Wild West** *m'a dissuadé d'aller en voir davantage. J.P.P.*

## Sébastien Romanens, Lausanne

Je suis allé voir **Universal Soldier 2** (*ah, tu n'aurais pas dû !*), suite à votre critique positive dans *Mad*. Mais, face à une daube pareille, je suis obligé de réagir. C'est d'une bêtise incroyable avec une mauvaise photographie et des effets spéciaux et pyrotechniques bas de gamme. La palme revient à Van Damme qui, selon vos dires, présente l'un des meilleurs films de sa carrière ! Cet acteur nous présente une gamme d'émotion à faire pâlir Steven Seagal. Vivement le nouveau **Star Wars** qui va sûrement être descendu car c'est un film américain à gros budget et plein d'effets spéciaux (et sans Jean Claude Van Damme).

# LE TITRE MYSTERIEUX

*Ça y est, j'ai réuni les 14 chandelles maléfiques, le démon ne devrait pas tarder à m'apparaître. Comment ça, ça marche pas ? Elle est bonne, alors, j'ai tout fait comme dans* ***La Neuvième Porte****, pourtant. Quel con, ce Polanski !*
Notre titre précédent en comprenait plusieurs puisque le personnage de Commando Cody, Sky Marshall of the Universe apparaît à la fois dans **King of the Rocketmen**, **Radar Men from the Moon** et **Zombies of the Stratosphere**. Nul décor ne venant aider nos correspondants, nous avons retenu les trois possibilités. Parmi les premiers gagnants figuraient donc John Prate (qui cite les trois titres), Orlando Gama, Geoffroy Lagrange, Marc Etchevarria, Odile Perrin, suivis par Paul Ferré, Maxime Rosant, Arnaud Merlet, Adrien Chinn, Olivier Seith, Thierry Lopez, Eric Hilaire, Philippe Calmels, Frédéric Savalle, Bakary Sissoko, Olivier Larade, Eddy Giust, Etienne Looze, Philippe Planquois et Pierre Giamarchi.


Vds nbreux comics et BD *Luz-Arédit*. Liste contre env. timbrée à Jérôme Pescheloche, 10 rue des Goncourt, 75011 Paris.

Vds Caméscope Handycam type Hi-8 TRI CCD, table d'effet Panasonic AVJE5, malette de transport, télécommande, connectique... Le tout : 12.000 F (*ah oui, quand même !*). Antoine Cervero, 12 square des Sorbiers, 94160 St Mandé.

Vds PLV de **Break Out**, **La Vérité si je Mens**, **L'Ombre Blanche**, et plusieurs K7 vidéo : **Apollo 13**, **Au Revoir à Jamais**, **Rock**, **Ultime Décision**, **US Alabama**, **Seven** (*et encore plein d'autres, mais on n'a plus la place, coco !*) + *Ciné-Live* du 1 au 24, avec CD et poster. Jérôme, au 06 14 71 41 00.

Rech. **L'Enfant Miroir** en VOST si possible. Nicolas au 04 78 69 37 12.

Vds coffrets US des comics *Tales from the Crypt* et *Vault of Horror*. 200 F le coffret, ou 350 F les deux. Jérôme Doubrens, 1 rue Cuny, 92700 Colombes.

Vds 250 romans SF/fantastique/policier. Liste contre 1 timbre à Emmanuel Broullet, 56 av. Jean Jaurès, 91200 Athis Mons.

Vds films fantastiques de 1960 à nos jours. Rech. **Le Crâne Maléfique** de Freddie Francis. Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, Apt 16, 59800 Lille.

Rech. tout doc sur William Friedkin en vue d'un mémoire de maîtrise sur l'auteur. Walter Quillon, 1 impasse de Périeux, 42170 St Rambert sur Loire.

Vds près de 1.000 VHS : **Le Dragon du Lac de Feu**, **Maléficia**, **La Maison qui Tue**, **Tygra**, **Dracula Rising**... Liste contre 22 F en timbres à Yann Israël, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

Vds magazines SF, horreur, fantastique : *Cult Movies*, *The Dark Side*, *Scary Monsters*, *Famous Monsters*... Envoyez un coupon réponse et écrire en anglais si possible. Melvyn Green, 8 Castlefield avnue, Salford, M7 4GQ, Angleterre.

Vds VHS (50 F pièce) + livres Poche horreur. Ch. fans de slashers, de films de zombies et de vampires. David Lerouesnier, 20 rue du Québec, 14123 Ifs.

Rech. jaquettes de **Dark Planet**, **Jack le Tueur de Géants**, **Le Manoir de la Terreur**, **Sleepaway Camp**, **La Fille des Ténèbres**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Rech tout doc sur Richard Pryor et Gene Wilder. David au 03 20 70 72 35 après 20 h.

Rech. pour caméra R16 un chargeur de 90 milliampères pour accu 1 ampère. Vds visionneuse Super 8 muette (*j'adore les visionneuses super muettes. Surtout quand je travaille...*) (écran 12 x 9 cm) + colleuse automatique : 398 F l'ensemble. Grégory au 02 51 68 44 31.

Vds dossiers de presse, vidéos rares, posters de hard-rock et pop-rock. Liste sur demande à Roland Padovani, 90 rue de la République, 13002 Marseille.

Vds nbreuses VHS dont version intégrale de **Schizophrenia**. Liste contre 1 timbre à Franck Gilbert, 80 rue des Cèdres, 87280 Limoges.

Vds *Fluide Glacial* 1, 8 à 10, 24, 31 à 34, 40, 44 à 46, 48 à 189 et 191 à 203 : 800 F les 168 numéros et quatre reliures gratuites. Vds collection X-Men : *Special Strange* 5 à 155, *Titans* 130 à 202 et nbreux albums et numéros français des *Marvel Comics*. Tél.: 06 60 66 02 35.

Collectionneur vds VHS rares : **Danse Macabre**, **Maciste contre les Monstres**, **Baron Vampire**... Vds anciens n° de *M.M.* et *E.F.* Jean-Michel au 04 75 42 84 33.

Rech. jaquettes de **Ténèbres**, **Phenomena**, **Le Camping de la Mort**, **Le Crocodile de la Mort**, les **Vendredi 13**... Christian au 01 30 31 91 96.

Ch. VHS de **Au Rendez-vous de la Mort Joyeuse** (*dites-lui bien que je serai en retard...*) et BO (CD si possible) de **Police Fédérale Los Angeles**, **Le Sixième Sens** et **Hitcher**. Raphaël Amic, Quartier Ste Anne, 26770 Le Pègue.

Vds nbreuses BO en CD. Liste sur demande à Eric Leblond, 59 rue Maurice Utrillo, 86100 Chatellerault.

Rech. en VHS tous les films de la série **Fu Manchu** + tout doc sur les séries TV **Le Saint**, **Les Mystères de l'Ouest**, **Thierry la Fronde** (*oh non !*), **Alias le Baron** et **Bob Morane**. Willy Leysens, BP 8, B-7170 La Hestre, Belgique.

Rech. Livres de John Russo (La Nuit des Morts-Vivants, etc...) dans la collection *Gore*. Ecrire à Jeannenard Stéphane, 16 av. des Dahlias, 93220 Gagny.

Vds *M.M.*, *E.F.* + nbreux comics et diverses revues. Christophe au 01 45 28 08 68.


### ILS OU ELLES CHERCHENT


- correspondantes 17-18 ans fans de ***Charmed*** et ***Buffy***. Rech. tout doc sur ces séries ainsi que sur ***K2000*** (***K2R*** *? en voilà une série qui tache ! Oui, c'est très con, mais sinon on ne traite d'intello. Plutôt mourir...*) et ***Code Quantum***. Guillaume Delaplanque, Rés. Carnot, 20 Bd Carnot, Appt 319, 62000 Arras.

- correspondant(e)s sans limite d'âge aimant le cinéma en général, la musique de films et pour échanger des docs. David Sigonney, 3 av Gaston Roupnel, 21200 Beaune.

- correspondant japonais et personnes ayant des BO du catalogue Varèse. Tél.: 06 82 37 66 70.

- correspondants fans de Sergio Leone, Brian De Palma, John Carpenter, Steven Spielberg et **Star Wars**. Wilfried Gomez, Apt 370, Bt 6, Rés. Central Fac, 7 rue des Amaryllis, 34000 Montpellier.

- fans de slashers, Wes Craven, Carpenter, pour correspondre. J'ai 15 ans. Jérôme Padet, 11 Montée des Sorbiers, H.L.M. allée B., 42440 Noirétable.

- tous correspondants de 20 - 30 ans aimant le Fantastique et tout ce qui ne tient pas à l'ordinaire ni au sans-plomb ! Pour parler de tout et de rien, mais surtout de ciné, bouquins dessin, écriture, pin-ups et metallica/Brassens ! Jonathan Dekeerschieter, 20 cité Cornil, 59250 Halluin.

# VOUS AIMEZ

LES FILMS,
LES SERIES TELE,
LES BANDES DESSINEES,
LES ROMANS D'AVENTURE, DE SF,
LES JEUX VIDEOS !
VOUS VOULEZ TOUT SAVOIR SUR,
LES JOUETS, LES JEUX,
LES TRADING CARDS, LES LIVRES,
LES MAQUETTES, LES GADGETS,
LES POSTERS, LES VIDEOS,
LES BANDES SON, LES COMIC'S,
LES PRODUITS DERIVES
DE VOS HISTOIRES PREFEREES...

**ALORS LISEZ VITE !**
**LE PREMIER NUMERO DE**

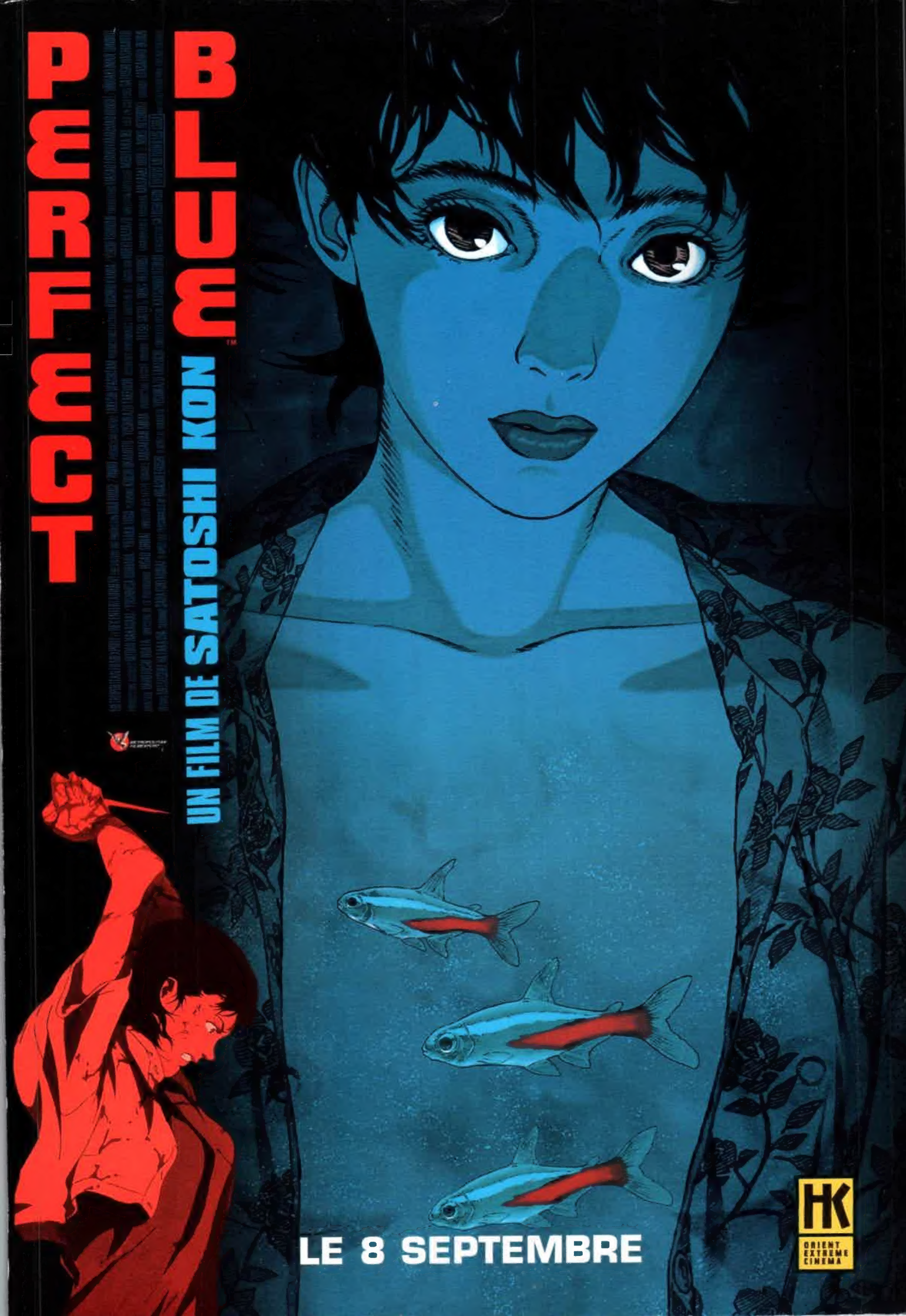
# DIXIÈME PLANÈTE

LES PRODUITS DERIVES CINEMA - TELEVISION - BANDES DESSINEES

EN VENTE EN KIOSQUE LE 5 OCTOBRE - 100 PAGES - 29 F

DIXIÈME PLANÈTE EST UNE REVUE *HISTOIRE & COLLECTIONS*
, AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE 75541 PARIS CEDEX 11. TÉL. : 01 40 21 18 20 - FAX : 01 47 00 51 11

frère cadfaël


PERFECT BLUE™
UN FILM DE SATOSHI KON
LE 8 SEPTEMBRE
HK
ORIENT EXTREME CINEMA